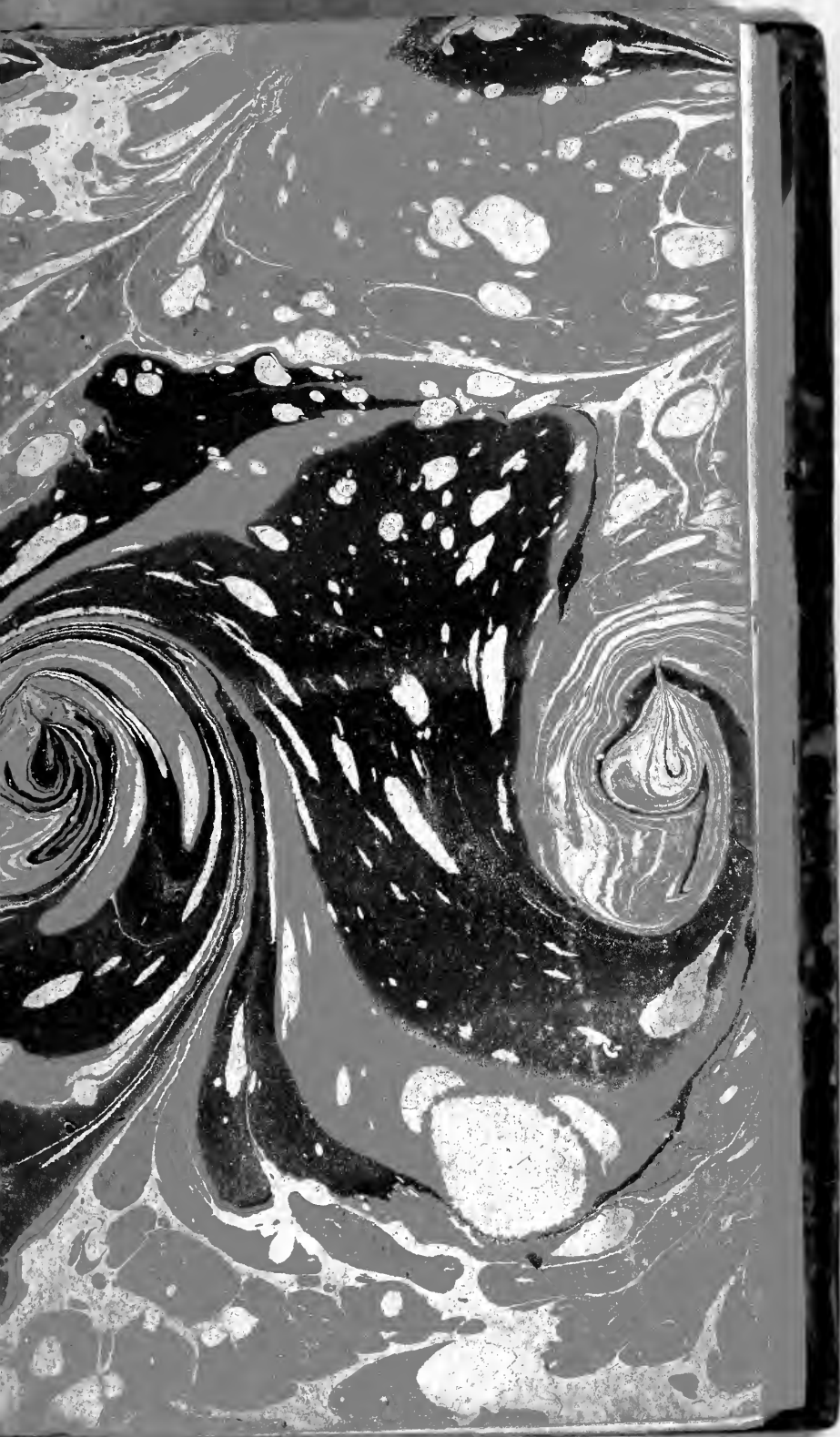


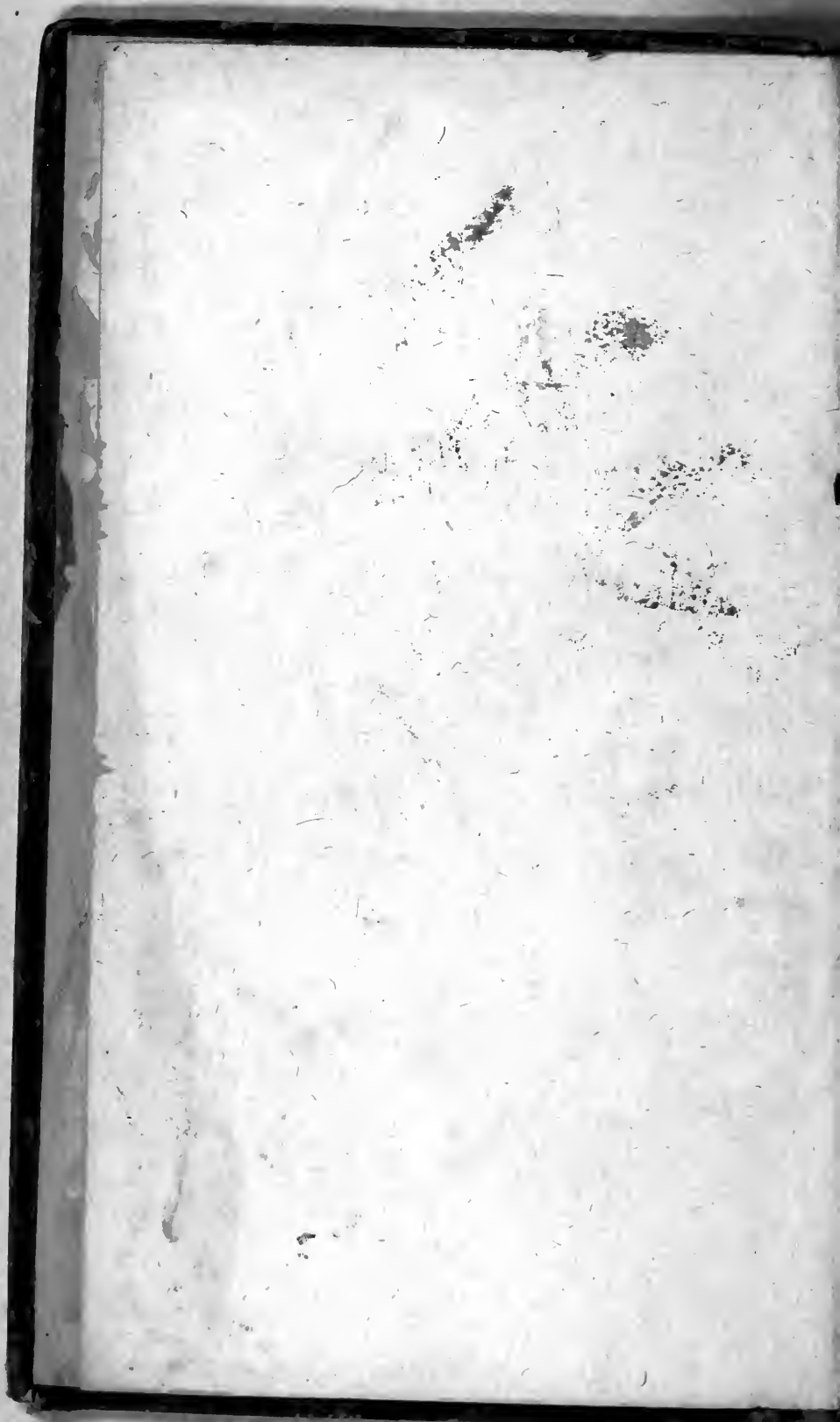


A182



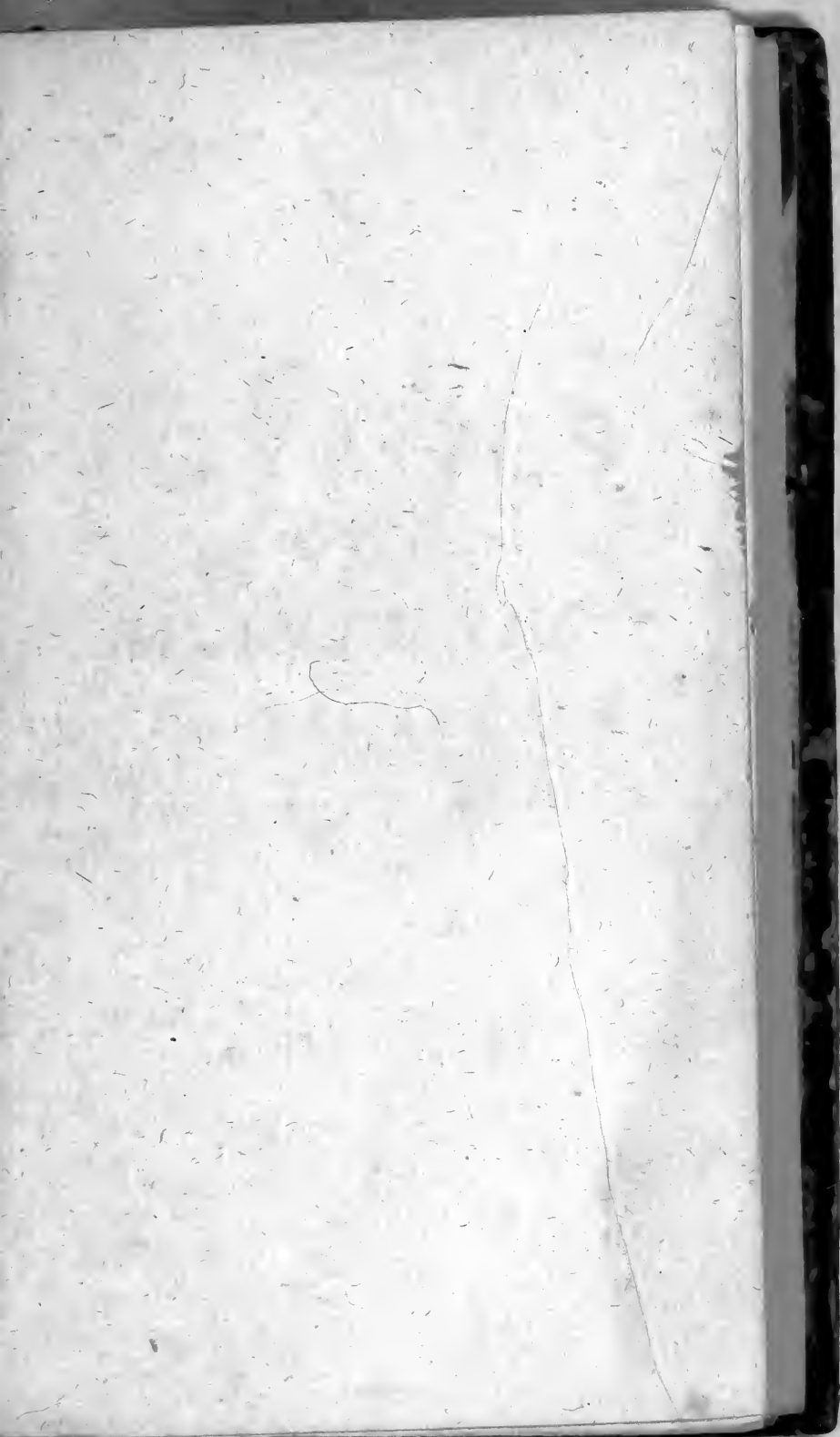
John Carter Brown,







October 1605. 7 miles long
5.50 do. 11.50
B. 10. 10.



23

VOYAGES

ET

AN INTRODUCTION

TO THE HISTORY OF THE

ART OF NAVIGATION

VOYAGES

ET

AVANTURES

DU CHEVALIER DE***

PREMIERE PARTIE.

Test. Dec. No 31.

p. 69. 175

175

c.c.
C
VOYAGES

JOHN CARTER BROWN
ET
AVANTURES

DU CHEVALIER DE ***.

*Contenant les Voyages de l'Auteur dans les
Isle Antilles Françoises du vent de l'A-
mérique Septentrionale, y compris les
Isles Caraïbes de Saint-Vincent, Sainte-
Lucie & la Dominique; & dans celle
de Saint-Thomas, appartenante aux
Danois.*

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S ,

Et se trouvent

A P A R I S ,

Chez D E S S A I N Junior, Libraire, Quai des
Augustins, à la Bonne Foi.

M. DCC. LXIX.

E R R A T A

De la premiere Partie.

PAGE vj, lig. 5, s'il en est, *lis.* si elle en est.
22, lig. 29, qui, *lis.* ce qui.
36, lig. 2, étendre, *lis.* entendre.
155, lig. 25, vendus, *lis.* rendus.
165, lig. 28, de ces, *lis.* des ses.
177, lig. 5, sauriez, *lis.* saurez.





A M. LABBÉ G***.

EN SON CHATEAU DE N**.

MONSIEUR,

Comme c'est à vous que cet Ouvrage doit son existence, j'espere que vous voudrez bien permettre que je vous en fasse hommage. Depuis dix ans, j'ai formé mille projets de le mettre au jour, sans pouvoir en venir à bout; vous m'en avez fourni le moyen, en m'invitant à passer la belle saison à votre charmante campagne; débarrassé alors au tumulte de la Capitale, j'ai profité des momens

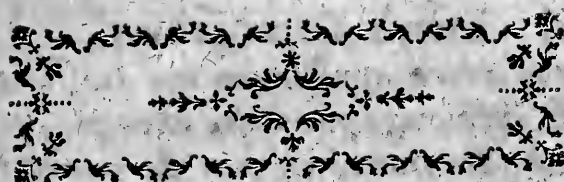
vj ÉPITRE DEDICATOIRE.

*que votre application ma laissés ;
& encouragé par votre exemple , je
me suis trouvé en état de pouvoir
donner au public l'Histoire de mes
Voyages ; trop heureux s'il en est
bien reçu , plus heureux encore si
l'offre que je vous en fais , peut
vous être agréable. Je pourrois , si
je ne connoissois pas votre modestie , faire ici une éloge plus mérité
que la plupart de ceux que nous
voyons offerts à l'adulation ; mais
pour ne vous pas déplaire , je me
contenterai d'annoncer à mes Lecteurs toute la reconnoissance que je
vous dois , ainsi que les sentimens
d'attachement , d'estime & de respect , avec lesquels je suis ,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur.

D***.



AVERTISSEMENT.

IL y a environ dix ans que j'ai mis fin à mes Voyages, sans avoir jusqu'ici trouvé le moment de pouvoir en donner l'histoire au public. Des affaires multipliées que j'ai eues à terminer depuis mon retour à Paris, différens voyages en Province qui en ont été la suite, & plus encore la dissipation en tout genre, qu'offre la Capitale à ceux qui sont occupés de leurs plaisirs; m'ont fait remettre d'année à autre, la tâche que je m'étois proposée (quoique jeune) dès le tems de mon départ.

Mais comme j'ai toujours eu soin d'écrire ce qui s'est pré-

viii *AVERTISSEMENT.*

sente de curieux dans tous les endroits que j'ai parcourus & examinés avec soin, je me suis rassuré sur mes journaux, persuadé qu'une simple revision, me remettrait en tout tems sur les voies, & me représenteroit aisément les objets. C'est ce que je viens d'éprouver depuis que j'ai commencé mon Ouvrage.

Retiré depuis quelques mois à la campagne, j'ai cru ne pouvoir mieux employer le tems de ma retraite, qu'en mettant la dernière main à un Ouvrage qui m'a toujours tenu à cœur.

Je souhaite que le public l'accueille avec autant de plaisir que j'en goûte à le lui présenter. Quand on offre tout ce que l'on peut offrir, on doit nous en savoir gré; je ne brigue point d'ailleurs la réputation d'homme savant ni de bel esprit, je fais seulement part à mes concitoyens de mes

AVERTISSEMENT. ix

remarques ; & cela avec le style d'un homme qui raconte ce qu'il a vu : au moins le Lecteur pourra-t-il , en me lisant , s'assurer qu'il lit un Voyageur fidele dans ses narrations , & qui par cette seule considération , mérite qu'on lui passe quelques fautes dans le style , s'il s'en trouve.

J'ai été très-exact dans les descriptions des différentes Contrées que j'ai parcourues ; je n'ai pas négligé de faire mention des reptiles , insectes , poissons extraordinaires , quadrupedes , amphibies , & de toutes les especes d'oiseaux rares que j'y ai remarqués : enfin je n'ai rien omis de tout ce qui pouvoit intéresser la curiosité du public.

Pour ne pas tenir trop longtemps suspendue l'attention de mes Lecteurs , par des Episodes longues , qui auroient interrompu le fil de ma narration , j'ai remis

x *AVERTISSEMENT.*

à ma troisieme Partic, la description des lieux, qui n'a pas été faite de suite.

Je me flatte qu'il sera aisé de voir que je n'ai point cherché à dire du merveilleux pour accréditer mon Ouvrage, mais du vrai, pour mériter le titre d'homme véridique, qualité rare dans un Voyageur.

Je crois qu'il est à propos de prévenir le Lecteur que, sans altérer la verité des faits rapportés dans les différentes Avantures qui me sont arrivées dans le feu de ma jeunesse, j'ai jugé à propos (pour ne pas blesser des personnes qui pourroient être connues en France) de supprimer les noms, & me suis contenté de les indiquer par des lettres initiales, ou de les changer.

Afin d'éviter la sécheresse ordinaire aux Voyageurs, & qui rend communément la lecture de leurs

AVERTISSEMENT. xj

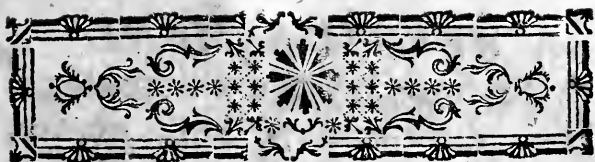
Ouvrages ennuyeuse, j'ai eu soin de retrancher les redites, les dates multipliées & le stile usité dans les Journaux de Voyages; j'ai varié les miens par quantité d'Anecdotes intéressantes qui se sont passées sous mes yeux; j'y ai même joint mes Aventures personnelles, où l'on verra les dangers que court une jeunesse inconsidérée, trop tôt livrée à elle-même, ce qui donnera matière à réflexions à ceux qui entreprendront de fournir pareille carrière.

Quoique ce soit un marin & non un Académicien qui écrive, son style n'a cependant rien (j'ose le dire) de trop diffus; il est peu chargé d'Episodes, il dit tout ce qu'il a vu, il n'oblige point ses Lecteurs à suivre ses opinions, il leur laisse au contraire toute liberté de s'en tenir à leurs préjugés.

xij **AVERTISSEMENT.**

Si son Ouvrage est goûté, il
fera plus que payé de ses peines,
& il donnera dans peu ses autres
Voyages aux côtes de Guinée,
aux Indes, en Egypte & en Tur-
quie. Il comptoit d'abord les
faire paroître en même tems que
ceux-ci; mais un incident im-
prévu l'a obligé de laisser un in-
tervalle entre les uns & les au-
tres.

VOYAGES



VOYAGES


ET

AVANTURES

DU CHEVALIER D****.



PREMIERE PARTIE.

 E ne m'amuserai point à promener ici mes lecteurs le long des branches de mon arbre généalogique, je me contenterai de dire tout simplement que je suis issu d'une des meilleures & des plus anciennes familles du Vivarais. Je n'avois que six ans quand mon pere mourut, ma mere ne lui survécut que de deux ; un frere

Partie, I.

A *

ainé, une sœur cadette & moi, fûmes mis sous la tutelle d'un oncle paternel, fort honnête homme, mais d'un génie borné, & très-adonné à ses plaisirs. Un laquais, une cuisinière & une jeune gouvernante, avec qui il se passoit de femme, composoient toute sa maison. Cette position ne lui permettoit gueres d'avoir soin de l'éducation de ses trois pupilles, ni de veiller de près à leur conduite. Il prit donc sagement le parti d'envoyer ma sœur à l'Abbaye Royale d'Etrun, près d'Arras, où nous avions une parente Religieuse, & de me faire partir, avec mon frere, pour Paris, où nous fûmes mis en pension au Collège de Beauvais, pour y continuer nos études.

Je me liai avec un Pensionnaire, dont la connoissance, quoique bonne en elle-même, a donné lieu à tous les malheurs de ma vie, ou plutôt aux sottises qui les ont occasionnées. Il se nommoit Dupradel, il n'avoit que deux ans plus que moi; nous nous liâmes l'un & l'autre de la plus étroite amitié; une conformité de taille, de goût & de caractère, décida entre nous la sympathie;

il avoit une mere, à peu de chose près, semblable au Collosse de Rhodes ; elle demouroit à l'Hôtel des Ursins, dans la Cité. Il m'y conduisit, pour la premiere fois, le jour d'un feu qu'on tiroit à la Grève. J'eus le bonheur de lui plaire ; elle avoit l'esprit très-orné, beaucoup d'enthousiasme pour les voyages, & surtout pour les choses extraordinaires. Elle m'en recommanda fort la lecture, me prêta différens Mémoires, parmi lesquels étoient ceux du P. Labat, les surprenantes Avantures de Robinson Crusé, & quantité d'autres de cette espece. Je les lûs tous avec une avidité insatiable ; je crus de bonne foi, & à la lettre les Auteurs sur leurs écrits ; étois-je en état dans ce tems de faire aucun examen ? je n'avois encore vu qu'une syntaxe & des pédans ; j'étois bien éloigné de penser que des gens qui annoncoient dans leurs ouvrages, vouloir instruire le public, fussent capables d'en imposer aussi grossièrement : quoi qu'il en soit, je pris un tel goût pour les voyages, que j'en avois jour & nuit l'imagination remplie, & que

je négligeois entièrement mes études. Mon Répétiteur & mon Régent s'en apperçurent, ils en ignoroient les motifs, ils m'en firent des reproches, & par des comparaisons, qui, en toute autre circonstance, m'auroient été odieuses, ils tâcherent d'exiter mon émulation : mon frere même qui, un jour, me surprit avec mes livres, & qui en fut avertir notre Répétiteur, s'ingéra aussi de me faire des reprimandes : son ton d'aîné me déplut, je me croyois au moins aussi raisonnable ; d'ailleurs une meilleure constitution & une haine implacable pour tout ce qui sentoît la dépendance, concoururent à me donner de l'aigreur, & à me faire sortir, pour la première fois de ma vie, du caractère de douceur, que jusqu'alors on avoit cru mon appanage ; mon frere, qui étoit soutenu, me répliqua, me menaça ; je tenois une fronde entre les mains, & d'une pierre qui étoit dedans, je l'atteignis si juste au front, qu'il en fut renversé ; il eut une contusion terrible. Le Chirurgien arriva, le pansa, & rassura nos Maîtres sur

son sort : le Principal, en actions de graces, me condamna pendant neuf jours au pain & à l'eau, m'ôta mes livres, & eut la casarde charité, pour rendre la neuvaine plus efficace, de me faire administrer le premier & le dernier jour, plus de cent coups de fouet ; c'étoit en 1725, année très-féconde en neuvaines de toutes especes. Quoique cette punition ne fût point du tout amusante pour moi, je l'aurois cependant encore préférée aux excuses arrachées que l'on me contraignit de faire à mon frere : enfin j'étois le plus foible ; tout, hors mon camarade, étoit contre moi, il fallut donc me résoudre à filer doux. Près de deux ans se passerent, depuis ce tems, dans une assez bonne intelligence, au moins en apparence, entre mon frere & moi ; mais étant allés passer ensemble les vacances de mil sept cens vingt-sept, à S. Prix, chez M. le Clerc de Lesseville, Conseiller au Parlement de Paris, qui avoit été fort ami de mon pere, & à qui mon oncle nous avoit recommandés. Je ne laissai pas échapper l'occasion de lui communiquer mon goût pour les

voyages & la marine ; je parvins à le lui faire approuver , & l'engageai d'en écrire à mon oncle ; qui , par sa réponse , le laissa le maître de faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Nous revinmes à Paris la veille de la S. Martin ; il y avoit déjà cinq semaines que mon frere étoit retourné à son Collège. Je profitai de la bonne volonté que l'on me témoignoit , pour faire décider mon sort. En moins de deux mois , tout fut arrangé à mon souhait , & je partis de Paris pour Rochefort , lieu de mon département , en qualité de Garde marine , avec un trouffseau convenable , & mil écus comptant , le sept Février mil sept cens vingt-huit. Indépendamment de toutes les lettres dont j'étois porteur pour les premiers de la Province , j'en avois une entr'autres de M. de Forcade , premier Commis du Bureau de la Marine pour M. D L ***. Commissaire des Classes de cette ville ; il me reçut à bras ouverts , & fêta pendant une semaine entiere le nouveau disciple de Neptune. C'étoit réellement un bon Israélite , qui avoit plus en recommandation l'esprit , qui lui

manquoit , que le bon sens dont il étoit pourvu. Sa femme au contraire , faisoit plus de cas de ce dernier , quoiqu'elle réunît l'un & l'autre avec autant de beauté que de vertu. Elle portoit cependant cette dernière un peu trop loin ; car elle sembloit exiger que chacun en eût autant qu'elle. Une jeune sœur de lait de dix-neuf ans , qui alternativement , lui tenoit lieu de femme de chambre & de demoiselle de compagnie , étoit le plastron journalier de toute l'austérité de sa morale. Je voulus lui en faire goûter une plus douce , elle y prit plaisir ; nous nous entendîmes au mieux , mais nous eûmes l'imprudence de nous laisser surprendre dans un moment de silence , qui fut mal interprété. On nous jugea à la rigueur ; & pour éviter le scandale , il fallut me résoudre à prendre un autre logement , & à laisser au public le plaisir du commentaire. Je me mis en pension chez un vénérable Apoticaire , fort habile Artiste ; mais qui , quoique bon Chimiste , n'avoit encore pu trouver un secret contre la glose que lui attiroit souvent une jeune femme qu'il

n'avoit , disoit-il , épousée en secondes nœces , que pour veiller à l'éducation d'une fille qu'il avoit eue de son premier mariage. J'étois jeune , doux , complaisant , assez bien fait dans ma petite stature , vif , enjoué , plein de faillies & aimant la dépense ; j'écoutai la mere , la fille m'entendit , & pendant près de trois mois que je restai dans cette maison , j'eus la satisfaction de n'y donner aucun ombrage au bon homme ; mais mon peu d'expérience gâta tout , jusqu'à la taille de la petite personne , qui sottement , alla se confier au renard , en découvrant à sa belle-mere le pot aux roses. Je ne fais quelle fut son intention , elle avoit encore près de sept mois de marge , rien ne périltoit ; & sans son indiscretion , je n'aurois pas été obligé , pour éviter les reproches de ces deux femmes , dont l'explication m'auroit occasionné bien des tracasseries , & peut-être des suites fâcheuses , de m'embarquer à l'Isle d'Aix , où notre vaisseau étoit en rade , plus de quinze jours avant le tems fixé par le Capitaine de notre bord , dont j'avois obtenu l'agrément ,

ainsi que celui du Commandant de la Marine.

Depuis le 14 Mai 1728, que je partis de Rochefort pour me rendre à l'Isle d'Aix, jusqu'au 5 Juin suivant, que tout l'équipage se rassembla, j'eus le tems de m'ennuyer, & conséquemment de faire sur mes incartades, bien des réflexions dont je fus redevable, en partie, à deux lettres que je reçus de M. de Lesseville & de mon oncle, qu'on avoit eu soin d'informer de la conduite que j'avois tenue à Rochefort, depuis le jour de mon arrivée, jusqu'à celui de mon évasion à l'Isle d'Aix. Je ne m'y arrêtai gueres; ce n'étoit encore que de légères esquisses de toutes les sottises qui devoient mettre le comble à mes malheurs; n'anticipons donc point ces instans critiques, ils viendront assez tôt, & reprenons le fil de notre histoire.

Le 7 Juin, à quatre heures du matin, il s'éleva un petit vent de nord-est, qui nous étoit trop favorable, pour n'en pas profiter; nous appareillâmes, & un coup de canon, consacré à l'usage, annonça notre départ.

aux Insulaires, d'Aix qui ne s'en mirent pas fort en peine.

Nous fîmes voile pour la Martinique, d'où nous devions de là aller à S. Domingue, & revenir ensuite en France. Il ne se passa rien d'extraordinaire dans cette traversée, & à quelques grains près, tout fut tranquille. Je m'occupois, comme les autres, à faire mon Journal & toutes mes observations maritimes, dont je crois qu'il est pour le moins inutile de rendre compte aux Lecteurs, il y auroit pour eux beaucoup d'ennui, & peu ou point d'amusement pour moi.

Je ne négligerai cependant point les descriptions, surtout celles que les autres Voyageurs n'auront pas rendues exactement. J'en agirai de même à l'égard des événemens intéressans; je m'arrêterai, autant qu'il sera possible, aux usages, aux mœurs, & à la Religion des habitans des différentes Contrées que j'ai parcourues, sachant bien qu'un Auteur ne doit se proposer autre chose, que de joindre l'agréable à l'utile. J'éviterai les digressions un peu longues, qui ordinairement, ne servent qu'à ennuyer, &

& je laisserai aux Lecteurs la liberté de faire les réflexions qu'ils jugeront convenables.

Je fis sur notre bord, la connoissance de deux Parisiens, qui alloient dans ces pays éloignés, pour y prendre leur revanche, contre la fortune, qui les avoit fort mal traités dans leur pays natal; l'un étoit le fils d'un Commissaire au Châtelet de Paris, nommé B ***., qui avec assez d'esprit & d'usage du monde, avoit de très-excellentes dispositions pour se brouiller souvent avec celle dont il alloit implorer le secours. L'autre au contraire en avoit de toutes opposées; un âge fait, les malheurs de sa famille, & sa propre expérience, avoient mûri son esprit; il étoit fils d'un gros marchand de la rue S. Severin, & se nommoit D ***. Il étoit sombre & mélancolique, son chagrin, me disoit-il quelquefois, ne venoit que de ce qu'il avoit été obligé de quitter une sœur, jeune & jolie, qu'il aimoit beaucoup, & qu'il avoit laissé sans aucune autre ressource que ses appas, qu'elle auroit (par parenthèse) très-bien fait de troquer contre

un fol d'intérêt dans les fermes générales ; mais l'expectative chimérique d'une fortune qu'elle s'imaginoit que son frère alloit faire , & qu'elle comptoit partager avec lui , la fit donner sottement dans le labyrinthe des inclinations , sans trop s'embarrasser des suites , qui malheureusement , à ce que j'ai appris , ne lui furent rien moins qu'avantageuses. Quant à son cher frère il fut plus heureux , car il n'avoit pas dix écus quand il s'embarqua , il possédoit cent louis quand il arriva , que fit-il ? Il joua , & toute sa rendresse pour sa sœur s'éclipsa.

Comme j'aurai plus d'une fois occasion de parler de ces deux personnes , dans le cours de ces Mémoires , je vais les laisser jusqu'à notre arrivée à la Martinique , lieu de leur destination.

Outre ces deux passagers , nous avions encore deux Jésuites & un Dominiquain , ce dernier étoit venu de Toulon s'embarquer à Rochefort , & ils alloient tous se rendre aux maisons qu'ils avoient au Fort S. Pierre & à la Guadeloupe.

Toutes les fois que j'y pense , je ne

peux me rappeler sans chagrin, ce que ces trois Religieux eurent à souffrir de nos questions indécentes & de nos mauvaises plaisanteries sur le compte du P. Girard, du P. Cadiere & de sa sœur. L'affaire étoit récente alors, & il ne fallut pas moins que l'entremise du Capitaine pour nous contraindre à les laisser en repos.

Nous avions aussi une demie-Bourgeoise d'environ cinquante ans, avec une nièce de vingt, qui alloient au Cap François, pour y joindre une de leurs parentes, qu'elles disoient y avoir fait fortune.

Comme ces deux femmes étoient fort liées avec le P. Dominicain, & que dans le commencement de notre route, elles avoient affecté d'éviter notre compagnie, elles furent également exposées à nos brocards; mais elles ne tarderent gueres à s'apprivoiser, comme on le verra dans la suite.

Personne n'ignore à présent la ridicule, mais plaisante cérémonie du Baptême, que les Matelots donnent aux tropiques, & sous la ligne, à ceux qui ne les ont point encore passés; c'est un casuel pour l'équipage, tous

ceux qui sont dans ce cas y doivent contribuer, sous peine d'être submergés ; nul n'en est exempt, pas même le Capitaine, dont l'autorité, presque despotique, est suspendue ce jour-là ; de façon que si le vaisseau qu'il monte étoit nenf, il seroit obligé de se conformer à l'usage, au risque de voir abattre, à coup de hache, la figure qui est à la Proue.

Nous étions donc huit catéchumènes, livrés à la discrétion du bon homme tropique & de ses ministres, qui ont, pour le moins, autant de cupidité que les nôtres. Avec chacun six francs que nous mîmes dans le bassin, & deux bouteille d'eau de vie à côté ; nous en fûmes quitte pour une demie-tasse d'eau, que l'on nous renversa sur la tête en signe de croix.

Il ne restoit plus que nos deux dames à passer, elles n'étoient pas fort aimées de l'équipage, dont sur leurs plaintes, on avoit mis quelques Matelots aux fers. Elles n'étoient d'ailleurs rien moins que généreuses, & pour surcroît de guignon, elles prirent pour parrain un des Enseignes de notre vaisseau, vénérable par son

âge , & qui , faute de bons Patrons , avoit été oublié dans toutes les promotions , qui s'étoient faites depuis vingt ans , quoique très brave homme & fort estimé ; sans doute qu'il avoit ce jour-là l'esprit préoccupé , car il ne songea pas à endoctriner ses filleules , dont le choix donna de l'humeur à nos plus jeunes Officiers , qui , pour s'en vanger , les recommanderent à l'équipage , & nos Déeses reçurent une immersion des plus complètes , dont on s'excusa aussitôt sur une prétendue méprise , qui mortifia beaucoup leur conducteur qu'elles ne quitterent presque plus depuis ce tems.

Un jour que c'étoit à moi à donner le ratafiat , je fus chercher l'Enseigne en question & j'entrai sans précaution dans sa presque chambre. A la pénétration près , ma surprise fut égale à la sienne ; je le vis auprès de la complaisante niece , une papillotte à la main , se disposer à en faire un singulier usage. Je fis un éclat de rire , & partis comme une éclair. La donzelle me rejoignit dans l'instant , me recommanda un secret que je n'avois gueres envie de garder ; cependant ,

à force d'instances, je le promis, aux conditions que je passerois les papillottes au fer; le cas étoit grave, on craignit mon indiscretion, on en sentit les conséquences, & on me laissa enfin le maître de l'occasion; je la fis naître le jour même. Après le dîner, comme la moitié de l'équipage étoit sur le pont, & que l'autre dormoit en attendant le quart, je conduisis notre niece dans un enfoncement qui étoit auprès de la Sainte Barbe, & sur un coffre qui contenoit les instrumens du Chirurgien major, je lui tins parole. Un malheureux Matelot, dont en me relevant, j'attrapai sans doute les rabans du hamack, se réveilla, nous apperçut & se mit en devoir d'aller tout de suite en avertir le Capitaine. Un heureux hazard nous fit rencontrer le V***. de P***., un de nos Enseignes, qui avoit beaucoup d'amitié pour moi; il imposa silence à ce fâcheux témoin, à qui je donnai douze francs pour boire. Je crois que ce drôle n'auroit pas été fâché que l'on mît tous les jours sa discrétion à pareil prix; quant à moi, je me promis bien de ne faire jamais de ma vie,

dans un vaisseau, les fonctions de perruquier, & j'ai tenu parole.

Après cinq jours de traversée, nous mouillâmes le 27 Juillet 1728, dans la rade du Fort Royal de la Martinique, vers les dix heures du matin; le salut donné & rendu, nous descendîmes à terre, pour rendre une visite au Gouverneur Général, & lui remettre les dépêches de la Cour, que nous avions pour lui. C'étoit M. le Marquis de Champigny, un des plus intrépides Officiers de Marine que nous ayons eu. Sa mémoire sera toujours chère aux habitans des Isles du vent, dont il a été pendant plus de seize ans le Commandant & le père. Son parfait desintéressement, sa scrupuleuse probité, son affabilité, son intégrité, son zèle pour la Religion & les intérêts de son Prince, l'ont fait aimer audelà de toute expression, & le feront toujours regretter. Ce témoignage n'est pas tant un tribut que je consacre à la reconnoissance, qu'à l'amour de la justice & de la vérité; aussi n'a-t-on gueres vu, avant & depuis lui, de Gouverneurs qui aient été si longtems en place dans les Colo-

nies ; & il y seroit mort , si presqu'octogénaire , on ne lui avoit accordé , sur ses instances réitérées , la permission de venir terminer sa carrière dans le sein de sa famille , où j'ai eu la satisfaction de lui rendre encore mes hommages depuis mon retour.

Après nous avoir tous embrassés , un air vif , enjoué & hardi , qu'il remarqua sur ma physionomie , lui fit demander qui j'étois : je n'eus pas plutôt déclaré mon nom , mon pays & mon goût pour la Marine , qu'il me prit dans les bras , m'accabla de caresses , & m'apprit qu'il avoit fort connu mon pere , qu'il avoit été son ami intime , qu'il le regrettoit bien sincerement , qu'il ne tiendrait pas à lui de faire passer sur le fils , les sentimens qu'il avoit eus pour le pere , & qu'il feroit toutes les occasions où il pourroit m'en donner des preuves. Il me dit ensuite que le parti que je prenois , ne convenoit pas à ma fortune , qui étoit des plus minces ; que l'on n'avançoit que fort lentement dans le service de mer , surtout en tems de paix ; que si je voulois rester avec lui , il se chargeroit de me procurer un fort heu-

reux; & que, puisque le motif qui m'avoit fait embrasser cet état, étoit un goût décidé pour les voyages, il me mettroit dans le cas de le satisfaire utilement.

L'accueil gracieux de ce Général, la bonne volonté qu'il me témoigna, & un air de bonté qui m'attendrit jusqu'aux larmes, me firent, sans hésiter, & sans aucun autre examen, accepter ses offres. Hélas ! elles étoient bien sincères, mais mon inconstance, où plutôt la fatalité de mon étoile qui l'occasionnoit, m'empêcha d'en profiter.

Il nous donna un dîner des plus splendides; les santés du Roi & de la Reine y furent célébrées, chacune par un salut de vingt un coups de canon, & je peux dire que je n'ai gueres vu personne en place, représenter avec autant de dignité que lui.

Nous retournâmes ensuite à notre bord; le lendemain je fis mes adieux à mes camarades, & transporter mes effets chez M. de Champigny. Aussitôt qu'il me vit, il vint plus de dix pas audevant de moi, m'embrassa, & donna ordre que l'on conduisît

mon bagage dans une chambre qu'il m'avoit fait préparer dès la veille, au-dessus de la sienne.

Ce même jour, je vis arriver quelques Officiers de notre bord qui venoient dîner au Gouvernement; ils étoient accompagnés de mes deux Parisiens qui remirent chacun une lettre à M. le Général. La première étoit d'un oncle maternel du sieur B***, Bailli des Marquisats de Noroy & de Poincy, sis en Picardie, qui appartenoient à ce Gouverneur, & la seconde étoit de M. l'Abbé de Champigny, Trésorier de la Sainte Chapelle, qui recommançoit fortement à son neveu le sieur D***; il les reçut très-bien, & leur promit de leur rendre tous les services qui dépendroient de lui. A quelques jours de là, il tint parole à l'un d'eux; un de ses Secrétaires, qui étoit malade depuis longtems, étant venu à mourir, il donna sa place au sieur D***, qui, à un esprit cultivé, joignoit une très-belle main; c'est celui que j'ai dit qui avoit gagné cent louis pendant la traversée; ils lui servirent à faire une fortune au-delà de ses espérances, ainsi qu'on va le voir.

C'étoit la coutume de M. le Marquis de Champigny, indépendamment des grands jours de Gala, de donner une fois par semaine un Médiænox aux Dames de la ville; il étoit toujours précédé d'un Pharaon, & suivi d'un bal. Le sieur D^{***}. proposa de s'associer à la banque, & même de tailler, ce qui en moins de dix-huit mois, lui procura un bénéfice de vingt-cinq mille piastras, qui rendirent ses propositions agréables, à une jeune veuve de la riviere Salée, qui possédoit une très-belle sucrerie, & avoit environ quinze à dix-huit mille livres de rente. Il l'épousa, & alla tout de suite se concentrer avec elle dans son habitation, pour y jouir sans troubles & sans inquiétudes des charmes de son épouse & de la fortune la plus rapide qui se soit vue dans ce genre. Il donna en cela un bel exemple de prudence, qui n'est malheureusement gueres suivi par ses semblables; il ne joua plus du tout, & évita même de se trouver nulle part les jours destinés à cet amusement. Quelques envieux ont voulu gloser sur son jeu; mais je crois qu'ils ont eu tort, car s'il avoit été

capable de quelque mauvaise manoeuvre , l'appas du gain , presque sûr , l'auroit empêché de s'en retirer. Pour moi je pense qu'il fut l'objet d'un caprice de cette inconstante divinité , & qu'il sçut en profiter. Une seule chose dont je le blâme , c'est d'avoir entièrement oublié sa sœur ; elle méritoit cependant bien qu'il y pensât : il lui en auroit peu coûté pour lui faire un sort heureux , soit en la faisant venir auprès de lui , soit en lui donnant une pension dans quelque Communauté , & il lui auroit épargné bien des déboires , qui n'ont fait honneur ni à l'un ni à l'autre.

Il y avoit environ quinze jours que j'étois chez M. de Champigny , quand je reçus une visite des deux bourgeoises dont j'ai déjà fait mention ; elles étoient accompagnées de notre Chirurgien Major ; comme la curiosité en étoit le motif , je la satisfis le mieux qu'il me fut possible ; mais je n'oubliai pas de ménager un endroit , où sans craindre les hamacks & les témoins , je pusse donner la revanche à celle qui avoit partagé ma peur ; nous nous quittâmes très-contens l'un de l'autre , qui l'engagea à me faire encore

deux visites pareilles , pendant le peu de tems que notre vaisseau resta en rade.

Enfin le dix-huit Août , les Officiers de notre bord , vinrent prendre congé de M. le Général , & le lendemain matin , à six heures , après le salut donné & rendu , ils appareillèrent , & portèrent le cap sur S. Domingue.

Je ne pus m'empêcher , malgré la satisfaction que j'avois de rester à la Martinique , de répandre quelques larmes , que la douleur de ma séparation d'avec le V^{***}. de P^{***}. , m'arracha.

Je ne rappellerai plus tous les agrémens que j'eus pendant le tems que je passai à différentes fois chez M. de Champigny , ni tous les témoignages de bonté dont il m'accabla ; ils furent tels que si j'avois été son propre fils , il n'auroit pu en faire d'avantage , ce qui m'attira , non-seulement l'estime & l'amitié de tous les Officiers de la Colonie , mais même encore la considération des Armateurs & des habitans , qui , à ma sollicitation , obtenoient aisément les graces qu'ils demandoient ; aussi leur dois-je cette justice , que leur reconnaissance à mon

égard , égala & surpassa même les services que je leur rendis.

Comme il y avoit souvent des fêtes au Gouvernement , destinées pour les Dames ; toutes celles de la ville & des environs n'en manquoient pas. Une d'entre elles , veuve , jeune & aimable , nommée Madame de Rupert , fort estimée de M. le Général , étoit toujours accompagnée d'une sœur à peu près de mon âge , que l'on appelloit Mademoiselle Julie de V***. La facilité que nous avions de nous voir , de nous trouver seuls , & de badiner souvent ensemble , me fit naître des idées ; je fus bientôt épris de ses charmes , j'aurois bien voulu lui en faire part ; mais je craignois de risquer une déclaration , qui peut-être seroit mal reçue , & n'avanceroit point mes affaires ; cependant un jour que nous nous étions fort échauffés à jouer au volan , & que je la vis d'assez belle humeur , je hazardai de lui dire ; sur un ton badin , que je l'adorois , & que l'indifférence qu'elle paroïssoit avoir pour moi , me conduiroit incessamment au tombeau , si elle continuoît à en agir ainsi. Elle me regarda fixement ,

ment, fit un grand éclat de rire, me pinça l'oreille assez fort, & s'en alla rejoindre la compagnie. Telle fut sa réponse à ma harangue.

J'avouerai franchement, que jamais homme ne fut plus stupéfait que moi ; je ne savois à quoi me résoudre, pour me venger d'un pareil mépris, lorsqu'après bien des incertitudes, j'imaginai de jouer aussi l'indifférent, & de ne lui plus parler.

Aussitôt que nous eûmes dîné, au lieu d'aller, selon ma coutume, rejoindre Mademoiselle Julie de V***, j'allai me jeter sur un lit de repos, qui étoit derrière la porte d'un cabinet, qui d'un côté donnoit dans une galerie qui conduisoit aux appartemens, & de l'autre, dans une garde-robe qui répondoit à un salon où l'on jouoit ordinairement.

Ce lit de repos étoit masqué par une chaise à porteurs, encore toute emballée, que notre vaisseau avoit apportée à M. de Champigny ; il n'y avoit pas une demi-heure que j'y étois, quand à moitié endormi, je sentis quelque chose de pesant sur moi, j'ouvris les yeux ; juste ciel ! que de-

Part. I.

B *

vins-je ? Mademoiselle Julie de V***, avoit ses bras autour de mon col , & sa bouche collée sur la mienne. Que l'on juge de la situation où je dus me trouver ; ce n'étoit pas le tems de faire des réflexions , le Dieu qui nous favorisoit exigeoit un sacrifice , un feu dévorant nous consumoit , nous cherchâmes à l'éteindre , & nous réussîmes. De quels transports , ô Dieux ! ces momens de délices ne furent-ils pas suivis , je me jettai aux pieds de cette adorable personne , je lui jurai un amour éternel , elle en fit de même ; mais hélas ! nous avions joui , & nous n'avions pas encore commencé à nous aimer. Funeste illusion , que le tempérament fait souvent prendre pour de l'amour ! Avant la jouissance , il en a les apparences , ses desirs sont plus vifs , plus impétueux ; mais sont-ils une fois satisfaits , il n'en est plus que l'ombre.

J'avois au doigt un brillant d'environ vingt-cinq pistoles d'Espagne , dont un Armateur du Fort S. Pierre , nommé M. de Prépont , m'avoit fait présent depuis quelques jours ; je l'offris à ma chere Julie , qui l'accepta.

avec plaisir , & me fit prendre en échange une petite boîte de coco de figure ovale garnie & incrustée en or , que je n'aurois pas troquée contre tous les bijoux du Sophi de Perse.

Nous continuâmes pendant près de trois mois , à croire , de la meilleure foi du monde , que nous nous aimions ; nous nous en donnions des témoignages sensibles toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. La leçon que j'avois reçue à Rochefort , chez mon Apoticaire , m'avoit rendu circonspect , & j'étois très-attentif à ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

Quelques affaires m'ayant obligé un jour d'aller au Fort S. Pierre , distant de sept lieues du Fort Royal ; je fus dîner chez M. de Brach , qui en étoit Gouverneur ; j'y trouvai M. de Prépont , Armateur de cette ville , & le Chevalier de G*** , Gentilhomme de la Province d'Auvergne , qui avoit été recommandé à M. de Champigny par le Commissaire Ordonnateur de la Marine de Dunkerque. Ce jeune homme , (car il n'avoit que dix-huit ans) étoit venu dans les Isles avec la

cape & l'épée, dans l'intention d'y faire fortune. M. de Prépont, qui étoit le meilleur homme du monde, l'avoit pris en affection, & il étoit dans l'intention de lui faire faire quelques courses avec lui, pour voir si on pourroit venir à bout de développer son esprit, qui étoit si encuirassé dans la matière, que le tout ensemble ne paroïssoit faire qu'un. Il ignoroit positivement tout, hors son nom & sa qualité; il étoit d'ailleurs d'une taille avantageuse, assez bien-fait, les traits réguliers, les plus belles couleurs du monde; mais les dents fort noires & très-mal rangées.

Pendant le repas, M. de Brach, pour s'amuser, lui demanda si depuis son arrivée, il avoit déjà bien fait des conquêtes; il répondit fort spirituellement que oui; mais qu'il avoit donné la préférence à une demoiselle du Fort Royal, qu'il aimoit beaucoup, & dont il avoit au doigt le gage de la foi. La compagnie jeta les yeux dessus. M. de Prépont & moi reconnûmes la bague. Il est aisé de juger quelle fut ma surprise & les mouvemens de jalousie, de rage & de déses-

poirqui m'affaillirent tour-à-tour. Je me contraignis assez pour ne rien laisser paroître ; & prenant tout d'un coup mon parti , aux risques de ce qui pourroit en arriver , je priai M. le Chevalier de G***. , de vouloir bien me confier un instant cette bague. Aussitôt que je l'eus , je m'adressai à M. de Prépont , & lui demandai s'il ne la reconnoissoit pas pour me l'avoir vue ; il confirma ce que je venois d'avancer. Je la mis tout de suite à mon doigt , & dis à M. le Chevalier de G***. qu'elle m'appartenoit , que depuis quelques jours je l'avois égarée , que j'étois charmé qu'elle fût tombée entre les mains d'un aussi galant homme que lui , & que je me flattois qu'il ne trouveroit pas mauvais que je la gardasse. M. de G***. eut bien de la peine à se contenter de mes raisons , il assura qu'il ne l'avoit pas trouvée , & que c'étoit Mademoiselle. Allez là , lui dis-je , Monsieur , car il alloit décliner le nom , il ne convient point de nommer personne , cela pourroit aller plus loin que vous ne pensez ; croyez-moi , point d'explication , le plus court est de garder le silence. La

compagnie m'approuva, & M. le Chevalier de G***. fut obligé d'en rester-là.

Le dîner ne fut pas plutôt fini, que je fis mes adieux; & sans songer aux affaires qui m'avoient conduit au Fort S. Pierre, je volai sur le bord de la mer, & m'embarquai dans un canot, pour me rendre plus promptement au Fort Royal, où j'arrivai en trois heures de tems. Je trouvai grande compagnie au Gouvernement : Mademoiselle Julie étoit occupée à une partie d'ombre; je me mis à ponter au Pharaon, & à perdre mon argent comme un sot. Pour me dédommager je lançois quelquesfois des regards de fureur & d'indignation à l'objet de ma haine, ci-devant celui de toute ma tendresse.

Quand la partie d'ombre fut achevée, j'apperçus Mademoiselle V***. qui alloit dans une allée d'oliviers, qui étoit sur la terrasse, pour y prendre le frais; j'abandonnai un sept, & leva pour la joindre; elle me demanda ce que j'avois. Qu'est devenue, perfide, la bague que je vous ai donnée? Ah! me dit-elle, Monsieur, je l'ai oubliée; c'est donc là le sujet de

votre mauvaise humeur ? n'en foyez
 pas en peine , calmez vos sens , je
 vous la ferai voir demain . . . Et moi
 aujourd'hui , ingrate , en lui montrant
 mon doigt , où elle étoit ; je la tiens ,
 lui ajoutai-je , du Chevalier de G*** ,
 à qui vous l'avez donnée avec votre
 cœur , & vous m'avez sacrifié à lui .
 Je lui racontai ensuite tout ce qui s'é-
 toit passé à ce sujet au Fort S. Pierre ,
 sans omettre aucune circonstance , &
 j'ajoutai : qu'avez-vous à répondre à
 cela , infidelle que vous êtes ? » Rien
 » autre chose , me dit-elle , Monsieur ,
 » sinon que vous êtes un fou à lier &
 » un jaloux , que dès ce moment je
 » regarde comme indigne de moi .
 » Quant au Chevalier de G*** , c'est
 » un scélérat & un imposteur . Il y a
 » trois jours qu'il vint chez moi pour
 » me demander mes commissions pour
 » le Fort S. Pierre ; j'étois à ma toi-
 » lette , sur laquelle étoit ma bague ;
 » il la considéra beaucoup , la mit à
 » son petit doigt en badinant & en di-
 » sant qu'il me la remettroit à son re-
 » tour ; je pris d'abord la chose en
 » plaisantant , mais lui , toujours con-
 » tinuant sur le même ton , me protesta

„ que je l'aurois dès le lendemain, &
 „ qu'il étoit bien aisé de voir s'il n'en
 „ pourroit pas trouver une semblable.
 „ Je me fâchai pour la lui faire ren-
 „ dre, mais inutilement ; il partit
 „ comme un éclair, & je n'avois per-
 „ sonne auprès de moi, dans le mo-
 „ ment, pour courir après lui. Voilà,
 „ Monsieur, les choses telles qu'elles
 „ sont ; je n'ai rien du tout à me re-
 „ procher : mais vous méritez bien
 „ que je vous fasse repentir du soup-
 „ çon injurieux que vous avez formé
 „ contre moi.

Elle rentra tout de suite dans le sa-
 lon, où je la suivis fort déconcerté.
 Je tentai plusieurs fois de m'approcher
 d'elle, pour lui avouer mes torts &
 lui en demander pardon ; mais elle eut
 toujours grand soin de m'éviter.

Après le souper, j'allai selon ma
 coutume, lui offrir mon bras pour la
 reconduire ; elle le refusa & prit celui
 d'un autre. Ce procédé me piqua au
 vif & ranima ma jalousie ; j'avois
 d'ailleurs bien de la peine à concilier
 ce qu'elle m'avoit dit avec ce que j'a-
 vois appris du Chevalier de G*** ;
 mes réflexions concoururent à me

persuader qu'elle étoit coupable, que j'avois été joué ; & en conséquence, je formai la résolution de l'oublier entièrement.

Elle fut dix jours sans monter au Fort, j'en fus autant sans aller à la ville. Au bout de ce tems, il y eut un bal au Gouvernement ; je vis arriver Madame de Rupert ; je lui demandai des nouvelles de sa sœur, elle me dit qu'elle avoit eu la migraine toute la matinée, & qu'elle n'avoit pu se résoudre à s'habiller. Comme c'étoit une danseuse infatigable, toute la compagnie témoigna son chagrin de ne la pas voir ; je m'offris d'aller la chercher, & de faire mes efforts pour l'amener ; sa sœur y consentit, & je partis tout de suite.

Je la trouvai couchée dans son hamack, les yeux baignés de pleurs. Un tigre n'auroit pu y tenir ; je me précipitai à ses genoux, je lui pris les mains que j'arrosai de mes larmes, je me donnai mille malédictions de l'avoir offensée, je lui demandai dix fois autant de pardons, j'assaisonnai le tout de promesses & de sermens : enfin elle se laissa toucher, & jettant

un regard tendre sur moi : ingrat , me dit-elle , il faut que je sois bien bonne , pour vous pardonner après un outrage aussi sanglant que celui que vous m'avez fait. Je lui rendis sa bague , je la déterminai à s'habiller & à monter au Fort. Quant on nous vit , chacun s'empressa de me féliciter sur ce que j'avois pu résoudre Mademoiselle de V***. à venir prendre sa part d'un divertissement qui n'auroit pas été complet sans elle. La fête se passa comme à l'ordinaire , & le lendemain matin , je la reconduisis à la ville.

Ce même jour , le sieur B***. , un de mes compagnons de voyage , fut pourvu , à la recommandation de M. de Champigny , de la place de Receveur Général des Domaines d'Occident , vacante par la mort du dernier possesseur. M. de Prépont , toujours prêt à obliger , lui servit de caution ; mais son inconduite , à ce que j'appris quelques tems après , & trop de confiance dans une mulâtresse libre , dont il s'étoit follement épris , occasionnèrent , sans fortilège , l'évanouissement subit des deniers de sa caisse , dont le deficit montoit à plus de cinq mille

piastres. M. de Prépont paya, M. le Général rembourra, & la caisse passa à un autre protégé de M. de Chamigny, qui en fit un meilleur usage. Ce Gouverneur, dont la façon de penser étoit unique, ne se rebuta pas de cet échec; il donna ordre à M. de Prépont d'affortir une pacotille de cinq cens piastres, & de la remettre au sieur B^{***}. pour aller faire la traite aux côtes d'Espagne, afin de rétablir ses affaires. On verra comme il en avoit profité, quand je le rencontrai à Curaçao, en 1730.

Je ne scaurois m'empêcher de faire mention dans ces Mémoires, d'un événement qui prouve bien la dépravation du cœur humain, dont les Ministres de la Religion, qui tiennent en main le correctif des passions, & sont les interprètes de la morale évangélique, devroient être, il me semble, beaucoup moins susceptibles que d'autres, sur-tout s'ils avoient réellement envie de donner de l'efficacité à leur ministère. Pour instruire les autres, il faut croire soi-même ce qu'on leur enseigne, & agir en conséquence; autrement comment veut-on persuader

ce que l'on dément sans cesse par sa conduite ? C'est , je l'avoue un étrange paradoxe , dont le bon sens du sauvage ne s'accommode pas. Je conviens cependant que le mauvais exemple ne doit pas influencer sur ceux qui étant nés & instruits dans la Religion Chrétienne , sont convaincus de la vérité & de la divinité des écritures ; mais je soutiens en même tems que cet exemple seul peut tout opérer sur une ame payenne non instruite , lorsqu'elle en vient à la comparaison ; elle a aussi bien que nous ses préjugés , & ne juge des choses que l'on veut lui inculquer , que par l'accomplissement des préceptes qu'on lui prêche. Aussi ne résulte-t-il gueres d'autres fruits de nos Missions , que quelques baptêmes d'enfans donnés à l'improviste , ou que la complaisance des peres & meres laissent faire , mais qui , le plus souvent , n'aboutissent à rien , parce qu'aussitôt que ces enfans ont atteint l'âge de raison , ils se laissent entraîner par le torrent , & deviennent imitateurs de leur parens.

Que l'on me pardonne cette petite digression , elles ne seront ni longues

ni fréquentes dans le cours de ces Mémoires ; mais je n'ai pû me défendre de celle-ci, on en jugera par le récit que je vais faire.

Vers le mois de Novembre de cette année, M. Gervaise, Evêque d'Horen, arriva à la Martinique avec trois Ecclésiastiques de sa suite, dont l'un étoit son Grand Vicaire, & les deux autres ses Aumônier & Secrétaire. C'étoit un homme d'un mérite distingué, d'une piété solide ; il étoit frere de Dom Gervaise, Bernardin, Abbé de la Trape, qui avoit remplacé M. le Bouthillier de Rancé, Réformateur de cet Ordre. Il devoit de-là passer dans des pays occupés par des Sauvages, & situés sur les côtes de l'Orenoque, fleuve de l'Amérique méridionale, qui a plusieurs embouchures, dont la principale répond à l'Isle de la Trinité, pour y exercer le ministère apostolique, qui avoit été suppléé, jusqu'alors, par des Dominiquains & des Jésuites ; mais les fréquentes discussions que ces Peres avoient entr'eux, faisoient naître une mésintelligence si marquée, qu'elle nuisoit aux progrès de l'Evangile. Ce Prélat, très-zélé

pour la propagation de la foi , & muni de toutes les instructions convenables qu'il avoit reçues du Pape , s'étoit déterminé à faire ce voyage , pour mettre le bon ordre dans cette contrée. Il n'y avoit jamais régné , ou en avoit été banni depuis que les disciples de S. Thomas avoient eu pour Compétiteurs ceux de S. Ignace.

Tous les différens Ordres Religieux qui ont des maisons dans ces Colonies , vinrent rendre leur visite à cet Evêque , qui étoit logé au Gouvernement. Deux Jésuites , entr'autres , de la maison du Fort S. Pierre , dont ils étoient les Chefs , étoient porteurs d'une requête tendante à obtenir un nouveau défrichement très-considérable. Elle étoit déjà répondue favorablement par M. Panier d'Orgeville , lors Intendant de ces Colonies ; mais pour qu'elle pût valider , il falloit le concours du Gouverneur Général. Ces fins & rusés Peres n'ignoroient pas que M. de Champigny ne faisoit rien en l'air , & que la justice étoit la base de toutes ces actions ; c'est pourquoi ils eurent recours à M. l'Evêque d'Horen , qu'ils engagèrent de vou-

loir bien parler en leur faveur à ce Général, & ils laisserent à cet effet leur requête à ce Prélat.

La conférence que cet Evêque eut avec M. le Marquis de Champigny à ce sujet, fit naître à ce dernier une idée bien relative à son zèle pour la Religion, ainsi que je l'expliquerai ci-après.

Ce Général commença par se faire communiquer le registre où étoient transcrites toutes les concessions, qui en différens tems, avoient été accordées aux Jésuites depuis leur établissement dans ces Isles. Il vit dans le recensement général que l'on venoit de lui remettre, que toutes les terres de ces Peres, anciennement & nouvellement défrichées, étoient en valeur, & formoient de très-belles habitations, plus que suffisamment garnies de Nègres, pour en faire l'exploitation, & qu'enfin leur revenu actuel exédoit au moins de moitié, ce qu'il auroit fallu pour la subsistance de ces bons Peres, dont on connoissoit la sobriété. Ce fut là le motif du refus que fit M. de Champigny de leur accorder leur de-

mande ; voyons à présent qu'elles furent ses idées.

La mésintelligence qui régnoit continuellement entre ces Peres , & les Dominicains , par la différence de leurs sentimens , le défaut de décision sur le droit ou le tort d'un chacun , causé par l'éloignement du Saint-Siège , dont ces Peres relevoient immédiatement , fit imaginer à ce Général d'engager la Cour à ériger en Evêché , avec l'approbation du Pape , le Fort Royal de la Martinique , ainsi qu'on avoit ci-devant fait à Québec. Un retranchement sur ce que ces Peres avoient de trop , une addition au nouveau défrichement qu'on venoit de leur refuser , & quelques Abbayes , qu'on auroit supplié le Roi de lui donner en France , devoient former un revenu des plus honnêtes , tant pour l'entretien décent d'un successeur des Apôtres , que pour faire respecter en lui la dignité épiscopale. Il est vrai que ces bons Peres n'auroient pas été fort contents de cette érection. Ils auroient été obligés , pour l'exercice de leur ministère , de dépendre de la juridiction de l'Ordinaire ; leur feinte

humilité , qui toujours servit de masque à leur orgueil , auroit été forcée de se réaliser , & il en seroit résulté un avantage indicible pour la Religion & pour la tranquillité des fideles.

On avoit lieu despérer que la Cour ne se refuseroit pas à ce projet ; il étoit très-bien concerté , & l'exécution s'en seroit indubitablement suivie , si le sujet sur qui on avoit jetté les yeux , avoit pu revenir de sa Mission ; mais Dieu en ordonna autrement. Le pauvre Evêque d'Horen fut massacré par les Insulaires ; il y trouva beaucoup d'abus qu'il voulut corriger , des usages peu conformes aux rites de l'Eglise qu'il voulut abolir ; il fut enfin la victime de son zele , & associa à son martyre son Grand Vicaire & son Aumônier. Hélas ! il auroit beaucoup mieux fait de laisser les fonctions apostoliques à ceux qui les avoient exercées jusqu'à ce moment dans ces pays infideles. Quoiqu'ils ne s'accordassent pas entr'eux , ils étoient plus lians , moins formalistes , & leur intérêt bien ménagé , ils savoient s'accommoder de tout , & à tout : aussi furent ils préservés de

la fureur sauvage, de même que le Secrétaire de l'Evêque, qui trouva le moyen de se sauver, & qui au bout de quelques mois, nous apprit cette terrible catastrophe. Que de réflexions à faire sur cette tragique histoire !

Il y avoit déjà cinq mois que j'étois à la Martinique, je me trouvois assez bien en fonds ; mais malgré le bien-être dont je jouissois, l'ennui s'emparoit quelques fois de mon ame, & mon envie de voyager ne faisoit que s'accroître, sur-tout depuis les espérances que m'avoit données M. de Champigny. Je pris la liberté de le lui témoigner un soir que nous nous trouvâmes seuls, il me répondit avec bonté, qu'il y avoit déjà songé ; mais qu'il vouloit me mettre entre les mains d'un homme de confiance, à qui il me recommanderoit ; que c'étoit une personne fort expérimentée, que je ne pourrois mieux faire que de suivre ses avis, que je n'aurois jamais lieu de m'en repentir, & qu'il étoit sûr que je trouverois en lui un bon ami.

Environ quinze jours après cette ouverture, je vis arriver M. de Prépont, un des gros Armateurs du Fort

S. Pierre , dont j'ai déjà parlé ; il venoit prier M. le Général de lui accorder la permission de faire conduire à Marie Galante , où il avoit son magasin , un brigantin & deux bateaux , qui étoient dispersés aux Isles de Sainte-Lucie , de Saint-Vincent & de la Dominique ; (trois des Antilles occupées par des Caraïbes , qui sont sous la protection de la France , depuis le traité de 1660) , pour les y charger de marchandises , faire route ensuite pour S. Domingue , & de-là aller aux côtes d'Espagne , où il comptoit faire la traite , de gré à gré , & le retour en poudre d'or , piastras , mulets , ânes , tabac d'Espagne & cacao. Les Isles du Vent venoient d'être privées de ce dernier , par le furieux tremblement de terre qu'elles avoient essuyé , & dont je ne fais pas le détail , l'Europe entière ayant été dans le tems accablée des relations qu'on y avoit envoyées. Je me contenterai de dire que l'on n'en a jamais vu un pareil , & que c'étoit une vraie désolation. C'est-là l'époque du café de la Martinique , que l'on substitua aux cacaoyers , qui ne purent plus reprendre

dans ce terrain, qui avoit été entièrement retourné, & dont le sol avoit absolument changé de nature; il n'y avoit, auparavant cet accident, que quelques pieds de café répandus de ça & de-là; c'est aujourd'hui un des plus forts commerce du pays. Le meilleur de tous, & qui bien choisi, pré-
vention à part, est à l'instar du café de Mocka, est celui qui croît à environ moitié de la hauteur d'une montagne située au Fort-Royal, & que l'on nomme vulgairement le Morne Pelé. Ce Morne est si prodigieusement élevé, que dans le tems le plus net, à peine peut-on en appercevoir le sommet; on n'y monte jamais, si ce n'est quelques Nègres marons, qui (à ce que j'ai oui dire) ont rapporté qu'il y avoit de la glace dessus, ce qui est assez étonnant, dans un pays où il fait très-chaud pendant toutes les saisons de l'année, & où il n'y a dans les maisons, d'autres cheminées, que celles des cuisines.

Comme je connoissois déjà cet Ar-
mateur, & qu'il m'avoit pris en amitié, je desirois fort que M. de Champigny fixât son choix sur lui; c'est ce

qui arriva , car il n'y avoit pas une demi-heure qu'ils étoient ensemble , qu'il me fit appeller. Ce Général me dit que M. de Prépont vouloit bien , à sa recommandation , me prendre sur son bord , & me tenir lieu de pere & d'ami ; qu'il ne doutoit pas que de mon côté , je ne répondisse aux soins & aux attentions qu'il auroit pour moi ; qu'il venoit de le prier de m'asfortir une pacotille de mille piaftres , qui lui paroiffoit fuffifante pour une premiere campagne , d'autant que la prudence exigeoit qu'avant de rifquer beaucoup , on tâtat un peu son bonheur. On fent bien que je n'oubliai pas en cette occafion tous les remercimens que je devois à ce généreux Gouverneur , & je lui témoignai en même tems que j'étois d'autant plus fenfible au choix qu'il avoit fait de M. de Prépont , qu'il fe trouvoit conforme à mes defirs & à l'eftime que m'avoit infpirée pour lui cet Armateur.

Nous eûmes , M. de Prépont & moi , une grande conférence au fujet du voyage que nous devions faire enfemble ; nous en fortîmes très-fatisfaits l'un de l'autre. Notre départ

fut fixé au vingt Janvier; je profitai du tems qui me restoit pour m'arranger & faire encore quelques petites emplettes par addition à ma pacotille.

Depuis mon raccommodement avec Mademoiselle de V***, je m'étois fortement attaché à elle; elle paroissoit me rendre le change, elle avoit congédié le Chevalier de G***, même assez durement; nous fûmes l'un & l'autre très-sensibles à notre séparation; nous nous donnâmes tous les témoignages possibles de notre amour; nous nous jurâmes une fidélité inviolable & une constance à toute épreuve: nous tinmes nous parole? C'est ce que l'on verra par la suite.

La Martinique est la plus considérable de toutes les Isles Antilles Françaises du vent de l'Amérique Septentrionale; elle a seize à dix-sept lieues de long, & quarante de tour. Elle est hérissée de quantité de montagnes dont la plus grande partie est couverte de bois, il y en a une entr'autres au Fort-Royal, qui est très-élevée, & que l'on nomme vulgairement le Morne Pelé, dont j'ai déjà parlé ci-

devant, ce qui fait qu'on ne peut voyager dans cette Isle qu'à pied, à cheval, en chaise-à-porteurs & en hammack, que l'on fait porter par des Nègres. Le terrain est très-fertile, il produit du sucre, du café, qui a remplacé le cacao, détruit par le furieux tremblement de terre de 1728; du coton, de l'indigo, du ris, du mays, du mil, du manioc (arbrisseau dont la racine séchée, pour en ôter un suc corrosif, dont elle est impreignée, rapée & cuite au four, sert de pain aux Nègres & à la plus part des Créoles, qui l'humectent avec du bouillon gras ou maigre); des patates, des ignames, des orangers de toute espèce; des citronniers, des limoniers, des cocotiers, dont le fruit a un goût de noisette, & contient une eau fort sucrée & très-rafraîchissante; des bannaniers, des figuiers d'Inde ou d'Adam, ci-après décrits; des palmiers ou palmistes, non pas de la même espèce que ceux que j'ai vus dans les Indes qui fournissent du pain, du vin, de l'huile, & au tronc desquels on trouvoit quelques fois des vers d'un goût exquis, dont je ferai mention en son

lieu. Ceux dont je parle ne produisent que des choux palmistes, qui sont très-friands, que l'on mange en gras & en maigre, même en salade, comme nous faisons en France les cardons de Tours; des pruniers très-différens des nôtres; leur fruit est à peu-près de la grosseur, de la figure & de la couleur de celles que l'on nomme sainte catherine, mais d'un goût acerbe, & que les Nègres seuls mangent; des abricotiers, dont le fruit est gros comme la tête d'un enfant de six mois, il est couvert d'une peau grisâtre chagrinée; la chair ressemble assez à celles des potirons, elle est fort compacte, & d'un bon goût, sur-tout en compôte, ou confit; car mangé crud, elle est indigeste: son noyau est si dur qu'il ne se casse que fort difficilement. On y trouve des cerisiers, dont le fruit n'est pas plus gros que nos merises, il est rouge & ridé; lorsqu'elles ont fermenté cinq à six jours dans l'eau avec du visou ou écume de sucre, on en fait une boisson qui est aussi agréable que notre eau de groseille. Il y croît aussi une espèce de pommier, dont le fruit est presque semblable à celui q

nous

nous appellons en France pomme de
doux ; il est attaché à la branche de
l'arbre par une noix qui lui tient lieu
de queue ; son amande est excellente
on la nomme acajoux ; cette pomme
est fort âcre , & n'est passable que con-
cuite ; il y a aussi de certains endroits
dans cette Isle , où la casse vient très-
bien : on y voit beaucoup d'ananas ;
c'est le plus beau & le meilleur des
fruits que j'aie mangé. Il faut un sucre
étonnant pour en corriger l'acide ,
qui est si fort qu'il rongeroit l'acier.
On y trouve du simarouba , ou sima-
ruba , c'est la racine d'une plante qui
produit un bois extrêmement léger ,
& dont l'écorce est d'un gris jaune.
Cette racine a la vertu de guérir tou-
tes sortes de dysenteries , prise en
décoction. Il y a beaucoup de gibier ,
mais il est très-difficile à avoir , à
cause de la prodigieuse quantité de
serpens monstrueux qui sont répan-
dus dans cette Isle , dont la piquure est
mortelle. On y voit une espece de
chenille que l'on nomme bête à mille
pieds , par la quantité qu'elle en a : sa
morsure est très-douloureuse , elle est
ordinairement suivie d'un accès de

fièvre violent, qui dure vingt quatre heures, quelquefois davantage ; les moustiques & les maringouins, espèce de cousins, y sont insoutenables ; on a toutes les peines du monde à les expulser des appartemens, & les Moustiquaires même, ne garantissent pas toujours des incommodités qu'ils occasionnent ; on y est aussi tourmenté par un petit insecte que l'on nomme chique ; il n'est pas plus gros qu'un ciron, il s'insinue dans les chairs, sur-tout à la plante des pieds, où il cause des démangeaison horribles, & en moins de vingt-quatre heures, il pullule tant, que lorsqu'avec la pointe d'une épingle ou d'un canif, on parvient à le faire sortir, il laisse un trou rempli d'œufs, assez grand pour y loger un gros pois. Si on laissoit séjourner trop longtems ces animaux dans les chairs, ils causeroient de grands ravages, presque toujours suivis de la gangrene. Les tortues y sont fort abondantes & très-bonnes ; il y en a qui pèsent jusqu'à deux & trois cens. Le poisson y est exquis, sur-tout ceux que l'on nomme la vieille & le chirurgien. Il

y a une quantité de crabes rouges & blancs, toutes sortes de coquillages en abondance, & des huîtres que l'on trouve communément attachées aux branches des arbrisseaux, qui croissent sur les bords de la mer.

On nomme Créoles les habitans de cette Isle; ils ont remplacé les naturels du pays, relégués dans les Isles de S. Vincent, de Sainte Lucie & de la Dominique, qui y sont connus sous le nom de Caraïbes. Ces premiers sont presque tous de race européenne, & les ancêtres de la majeure partie, ont autrefois été échangés pour des ânes & des cochons. Ils étoient obligés de servir leurs Patrons comme esclaves pendant trois ans, au bout desquels ils recouvroient leur liberté; on leur donnoit un baril de farine de Moissac, une piece de vin, un baril de bœuf salé, & cinquante livres en argent, pour s'établir où ils jugeoient à propos, & défricher pour leur compte. C'est de-là qu'est venue l'épithete de trente-six mois que l'on donne encore à présent aux libertins que l'on envoie dans les Isles, qui effectivement sont obligés d'y passer ce tems avant de

pouvoir revenir en France ; mais depuis que nous faisons la traite des Nègres aux côtes de Guinée, nous sommes suffisamment fournis d'esclaves , & l'usage des échanges a été entièrement aboli. Quant à leurs mœurs, elles ne diffèrent en rien des nôtres ; leur Religion est la même , & n'y est pas mieux suivie.

Quoique l'on dise que la vigne & le froment n'y réussissent pas , j'ai cependant vu quelques treilles de cette dernière , dont le raisin étoit fort beau & très-bon ; ce qui me feroit croire qu'une politique bien entendue empêche que l'on n'y sème l'un , & que l'on n'y plante l'autre , en ce que la terre , qui produiroit du pain & du vin à cette Colonie , diminueroit considérablement le nombre des autres plantations propres à ces seuls climats , & qui ne peuvent croître en France ; de sorte que tous nos Armateurs , dont la plus essentielle partie du commerce consiste en farine & en vin qu'ils y conduisent , & dont ils font le retour en sucre , café , indigo , coton , &c. trouveroient frustrés de cette ressource , si utile pour eux , & pour

ceux qui habitent nos colonies ; au lieu qu'en laissant subsister les choses telles qu'elles sont , ni les uns , ni les autres ne seront obligés d'avoir recours à l'Etranger , pour échanger avec lui ce qu'ils peuvent trouver chez eux-mêmes.

Il y a dans cette Isle quantité de petites rivières , dont l'eau est très-bonne. Elle est fort peuplée ; elle est divisée en plusieurs quartiers , dont chacun est commandé par un Capitaine de milice Créole , qui rend compte au Gouverneur Général de tout ce qui s'y passe , auquel il envoie tous les ans un état détaillé de ce que contient la partie qui lui est confiée , & sur lequel se forme le recensement général que l'on fait passer à la Cour chaque année.

Les principales places de cette Isle sont 1°. le Fort Royal qui est le mieux situé , & le plus fortifié de tous ceux que j'ai vus dans ce pays. Le Gouverneur Général y fait sa résidence avec un Lieutenant de Roi , un Major Général , deux Aides Majors , un Ingénieur & un Capitaine de Port. Il y avoit de mon tems quatre Compagnies détachées de la marine , & une

Compagnie Suisse de deux cens hommes.

Il y a deux citernes, dont l'une couverte, l'autre qui ne l'est pas, avec un fort beau corps de cazernes & une chapelle.

C'est dans le Port de cette ville, qui est un des meilleurs, que tous les bâtimens, qui ordinairement se tiennent pendant neuf mois de l'année dans la rade du Fort St. Pierre, ville marchande, viennent se mettre à l'abri des ouragans, qui sont terribles & très-fréquens. Il y a dans la ville un Commissaire Ordonnateur de la Marine, un Commissaire ordinaire des Classes, un Trésorier, un Médecin du Roi, & un Chirurgien Major.

Il y a une Justice subalterne qui ressortit nuement au Conseil Supérieur de la Martinique, qui s'assemble tous les deux mois pendant quinze jours, pour y juger tous les appels qui y sont portés. Le Conseil est composé du Gouverneur Général qui y préside, de l'Intendant qui collige les voix, & qui prononce les arrêts, du Gouverneur Particulier, d'un Procureur Général, & de huit Conseillers; il y a

aussi un Procureur du Roi des biens vacants, très-utile pour empêcher le divertissement des effets des successions, dont les héritiers sont en pays éloignés. Il n'y a qu'une seule paroisse dans cette ville, qui est sous l'invocation de S. Louis. Elle est desservie par des Capucins qui y ont un assez beau Couvent, & c'est le seul.

Hors de la ville, auprès d'une petite riviere, il y a une assez belle maison, construite pour y loger l'Intendant lorsqu'il y séjourne; ce qui, de mon tems, n'arrivoit gueres que lors de la tenue des Conseils, c'est-à-dire pendant trois mois de l'année, en différens tems; il passoit le reste au Fort S. Pierre.

A peu de distance de cette maison, est un Hôpital administré par des Freres de la Charité, dont le Supérieur de mon tems, se nommoit le P. Prudence, généralement estimé, tant par son habileté, que par ses meurs.

2°. Le Fort S. Pierre qui est l'unique ville commerçante de cette Isle, distante de sept lieues du Fort Royal. Le Gouverneur Particulier & l'Intendant y font leur résidence ordinaire.

Il y a deux Compagnies Françoises & un Détachement de Suisses, une Amiralité, un Bureau des Domaines d'Occident, une Justice subalterne, reffortissant au Conseil Supérieur, un Couvent de Jacobins & un de Jésuites. La ville est fort riche & bien peuplée, la rade y est parfaite pour l'ancrage.

3°. Le Fort de la Trinité où il y a une Compagnie Françoisse détachée de la Marine.

4°. Le Fort Marigot. 5°. Le Fort du Mouillage, dans lesquels il n'y a que des Compagnies de Milice Créole.

6°. La riviere Salée, où résidoit de mon tems un Lieutenant de Roi, nommé M. de Pointfabre, qui y commandoit, ainsi qu'aux deux Forts ci-dessus; il a remplacé depuis, au Gouvernement de la Grenade, M. de Larnage, nommé au Gouvernement Général de S. Domingue.

Ce premier vint à Paris, il y a quelques années, pour s'y faire traiter d'une maladie, dont les Médecins, malgré leur art, ne purent le tirer, & il y termina sa carrière.

Les François, depuis plus de cent ans qu'ils sont en possession de cette

Isle, en ont toujours été les seuls habitans. Les Insulaires ou Caraïbes qui l'occupoient avant eux, ayant été relégués dans les Isles dont je ferai mention ci-après ; & depuis le traité de 1660, ils ont été, jusqu'aux dernières révolutions, sous la protection de la France. Ainsi il faut que Vossien ait travaillé sur de mauvais mémoires, pour avoir avancé qu'une partie de cette Isle étoit occupée par des Indiens ; (nommés improprement ainsi) car quoique l'on soit dans l'usage abusif de donner aux Isles de l'Amérique le nom d'Indes Occidentales, de même qu'à beaucoup d'autres, celui d'Orientales, on ne peut nommer ainsi que celles qui tirent leur nom de l'Indus, grand fleuve de l'Asie, qui prend sa source au Mont *Imaïs*. On devroit, il me semble, puisque l'on ne l'a pas encore fait, rectifier cet usage qui induit à erreur beaucoup de voyageurs peu instruits de la Géographie.

Le jour du départ arrivé, je pris congé de M. le Marquis de Champigny, de tous mes amis, & je m'embarquai avec M. de Prépont. Nous

fîmes d'abord au Fort S. Pierre , où nous avions une déclaration à faire à l'Amirauté , & le lendemain nous fîmes voile pour S. Vincent. Nous y arrivâmes le troisieme jour de notre départ du Fort Royal , & nous y trouvâmes notre Brigantin qui y étoit en rade.

Cette Isle est une des Antilles dans l'Amérique Septentrionale. Elle est de figure ovale , & non pas ronde comme plusieurs l'ont prétendu. Elle a huit lieues de long sur sept de large. Elle est à douze lieues ou environ de la Grenade , & non pas Granade comme dit Vosgien , & au sud de Sainte-Lucie ; elle est fort peuplée , l'air y est très-sain , le terrain inégal & fertile ; il produit un des plus excellens tabac que nous ayons : on n'en voit gueres de pur en France , quoique l'on en fasse passer sous son nom une quantité que l'on fabrique en Flandre , où on le dénature ; les plus petites andouilles ou carottes sont de six à sept livres , il y en a de douze & de quinze jusqu'à vingt. Elles sont couvertes de feuilles de bannaniers , guier d'Inde ou d'Adam ; elles sont

un peu raboteuses , & ont communément cinq jusqu'à six pieds de long sur deux à trois de large. Le corps de cet arbre est d'environ trois pieds de circonférence , couvert d'écorces écailleuses ; il produit un fruit de la longueur de huit jusqu'à dix pouces , sur environ quatre de grosseur ; il est couvert d'une peau verte , de deux lignes d'épaisseur , à-peu-près de figure triangulaire ; mais lorsqu'elle est ôtée , il est rond. Ce fruit est gluant & s'échappe souvent de la main ; il est moëlleux , sucré , mais un peu fade : on le mange crud ou rôti sur le gril. Plusieurs habitans de ces contrées croient que c'étoit-là le fruit défendu du Paradis Terrestre , & que les feuilles servirent à couvrir la nudité de nos premiers parens , lorsqu'ils en eurent tâté. Il y croit du mays ou bled de Turquie , du ris qui est fort bon , des patates , des ignames à-peu-près semblables à nos pommes de terre , lesquels étant cuits sous la cendre , sont aussi bons que nos marons. Il y vient aussi du maniock & des cocos. On y voit une infinité de coquillages d'un goût exquis , tels que les

crabes rouges, cancrs, houmards & huîtres. Le poisson y est très-bon, la tortue excellente, mais elle n'y est pas fort commune; il y a assez de chevreaux, & très-peu de gibier, si ce n'est le ramier. On n'y voit presque point de reptiles, mais il y a une quantité de lézards de différentes espèces, animaux quadrupèdes sans venin, qui ne sont point dangereux. Ce sont les François répandus dans cette Isle, qui seuls se mêlent de la culture du tabac. Sa longitude est de trois cens seize degrés quarante minutes, & sa latitude de douze degrés cinquante minutes.

Les habitans de cette Isle, que l'on nomme Caraïbes, sont de deux espèces comme à la Dominique. Les uns sont aussi noirs que du jaiet; ils ont les cheveux laineux, le front élevé, les yeux bien fendus, le nez un peu long, la bouche grande, les levres épaisses, & les dents fort blanches. Ils sont d'une haute stature, bien-faits, forts, robustes, & d'une heureuse physionomie; les autres sont naturellement olivâtres; mais on les voit presque toujours couleur de

rosette ou de cuivre , à cause du ro-
cou , dont ils ont grand soin de se
barbouiller tous les jours , ce qui leur
a fait donner , ainsi qu'à ceux de
Sainte-Lucie , dont je ferai mention
ci-après , le nom de Caraïbes rouges.
Ils sont tous agiles à la course , & dans
leurs autres exercices , & fort adroits
à tirer de l'arc , ainsi que de l'arme à
feu , dont ils ne se servent qu'à la
chasse. Leurs fleches sont presque tou-
tes empoisonnées ; ils les trempent
dans une décoction , d'herbes , de
gommes , ou de pommes de mance-
nillier , qui leur communique une ma-
lignité qui rend mortelles les blessu-
res qu'elles font. Ils ont encore une
autre arme , dont ils ne font usage
que dans la mêlée ; on l'appelle bouk-
ton , quoique les Caraïbes pronon-
cent bouktou. C'est un morceau de
bois , fait à-peu-près comme une
massue , il a vingt-cinq à vingt-six
pouces de longueur , quinze lignes
d'épaisseur , & cinq à six pouces dans
sa plus grande largeur , qui va tou-
jours en diminuant jusqu'à son extré-
mité , qui est percée pour passer un
cordon de laine , teint en gros rouge ,

de la grosseur du petit doigt, qu'ils se passent dans le poignet, lorsqu'ils sont dans le cas de s'en servir. Ce bois, que l'on nomme dur, l'est presque autant que le fer; il est très-pesant, & sa couleur approche du verd d'oye. A chaque ennemi qu'ils tuent, ou qu'ils mettent hors de combat avec cet arme, ils y font faire une entaille par celui qui commande. Quand il arrive des occasions où il est question de choisir quelque chef parmi eux, c'est toujours celui qui a le plus d'entailles à son boukton qui est élu. Ce Chef n'a d'autorité, qu'autant que la circonstance qui l'a fait élire subsiste. S'il en survient une autre, on procède à une nouvelle élection, & il est très-rare que ce soit le même.

Ils sont naturellement doux, bien-faisans, généreux, serviables, compatissans, point trompeurs, vrais & fideles à remplir leurs engagemens; mais vindicatifs à l'excès. Ils sont sobres en tout, à l'exception du tafia qu'ils aiment beaucoup. C'est une espece d'eau de vie, faite avec l'écume du sucre & de l'eau, que l'on fait fermenter ensemble, & que l'on dis-

tille ensuite. Cette liqueur est très-violente, & sa vapeur mêlée avec celle du tabac qu'ils fument toute la journée, les enivrent quelques fois pour deux jours, ce qui les rend furieux & très à craindre pour leurs ennemis, qui seuls en ressentent les effets, car ils ne méconnoissent jamais leurs amis.

Quand à leur Religion, elle est fort simple, ils adorent sous le nom de Louguo, le grand maître des Chéméens; ils croient son pouvoir illimité, & qu'il tient toujours à côté de lui sa foudre, prêt à terrasser ceux qui refuseroient de lui rendre l'hommage qu'ils lui doivent; ils l'adorent seul, & n'en ont pas plusieurs, ainsi que l'ont prétendu quelques Historiens, qui, sans doute, ont pris pour des Dieux, les Chéméens, & les Mapoyas, bons & mauvais génies, que les Caraïbes admettent, & qu'ils font évoquer, selon les circonstances, par les Boyez. Ce sont des Médecins qui se mêlent de magie, & se jouent impunément de la crédulité de ces Sauvages, en abusant de leur confiance pour les entretenir dans leurs

ridicules superstitions. Ils n'ont point de Ministres ni de lieu réservé pour le culte qu'ils rendent à la Divinité. Partout où ils se trouvent, le matin, au milieu du jour & le soir, ils lui adressent leurs prières; ils les font très-courtes, & par exclamation, en élevant les bras vers le soleil, qu'ils considèrent comme son Thrône, & ils paroissent très-consternés quand ils le voyent obombré par quelques nuages. Ils ont aussi une grande vénération pour la lune. A chaque fois quelle se renouvelle, ils témoignent leur joie par des cris, des danses, & mille postures singulieres. Ils croient à l'immortalité de l'âme, qu'ils placent dans le cœur; ils admettent deux principes, une récompense & une peine: ils sont d'ailleurs très-stricts observateurs de la loi naturelle. Quel dommage, qu'avec de si bonnes dispositions, on n'ait encore pu parvenir à leur faire entendre autre chose! Ils regardent nos Missionnaires comme des imposteurs, qui ne cherchent qu'à les séduire. Quel avenglement! Ils prétendent que ces gens ne pratiquent rien de ce qu'ils disent qu'il faut

faire pour plaire à leur Dieu, il n'est pas possible qu'ils y croient eux-mêmes. Voilà le seul argument qu'ils opposent à nos raisons. Il est bien malheureux que ces Insulaires ayent été si souvent témoins des divisions qui étoient entre les Missionnaires de différens Ordres, de leurs cabales, de leurs querelles, de leur haine, & quelques fois des suites fâcheuses qui en résultoient, que presque toujours la cupidité & l'amour propre occasionnoient. Ceux pour qui ils ont plus de vénération, ce sont les Capucins. Ils les aiment, les souffrent volontiers, & les défendroient même dans l'occasion. Ils n'en sont pas pour cela plus dociles à leurs instructions ; ils sont à la vérité des baptêmes d'enfans tant qu'ils veulent, mais c'est tout. Il auroit été à souhaiter qu'ils n'en eussent jamais vus d'autres, peut-être l'Evangile auroit-il mieux réussi chez eux. Ces Peres paroissent plus détachés que les autres des choses du monde, & suivre conséquemment de plus près la morale qu'ils prêchent qui est celle que J. C. a enseignée. Voilà ce qu'il faudroit à des gens qui ont autant de

bon sens & un jugement aussi sain que ces sauvages ; ce ne sont point des érudits , des sçavans du premier ordre , ni des scholastiques qui leur conviennent , mais des hommes simples & de bonne foi , en un mot de vrais Apôtres.

Leurs occupations consistent dans la culture de leurs terres , dont ils n'emploient que ce dont ils ont besoin pour leur subsistance. Elles sont communes entr'eux , dans la pêche & dans la chasse. Leurs cazes ou cabannes sont construites de bois , & couvertes de bagasses ou cannes , dont le sucre a été exprimé. Ils se couchent sur des nattes faites de cannes ; elles ont à-peu-près la forme de nos paillassons de jardins.

Les noirs sont fort propres , & on ne voit aucunes de leurs cabannes où il n'y ait plusieurs cuvettes de bois remplies de cendres ou de terre pour cracher ; ils accueillent au mieux les étrangers , sur-tout les François , à qui ils donnent la préférence sur les autres Nations.

Leurs femmes sont très-chastes ; l'adultère y est puni de mort. Les filles

en usent quelquefois différemment , quoique cela soit rare ; mais quand on le fait , elles ne trouvent plus à se marier. La poligamie n'y est pas commune.

Ils vont tous nus, hommes & femmes, si ce n'est que ces dernières mettent en certain tems un morceau de toile bleue devant elles pour cacher leurs parties naturelles ; leurs ajustemens sont des colliers, des bracelets & des jarretieres faits avec de petits coquillages que l'on nomme pucelages, du corail, du verre & du cristal. Elles ont à leurs oreilles des plaques d'un métal qui s'appelle caracoli, il est fort rare, & le grain en est presque aussi fin que celui de l'or, dont il a la couleur. Elles sont très-industrieuses, elles font de fort beaux hamacks. Elles travaillent avec des joncs & des cannes, des corbeilles, des paniers dits Caraïbes, des tapisseries qui sont garnies de différentes figures, & peintes de toutes couleurs, ce qui ne laisse pas de produire un très-joli effet.

Leurs mariages se font sur la demande réciproque des peres & meres, ou des

plus proches parens des parties, ensuite par la cérémonie de l'allumette, en usage chez bien des peuples sauvages, dont quantité d'Auteurs ont fait mention, & qui étant soufflée par la fille, lorsqu'elle lui est présentée allumée par son prétendu, donne le signal de son acquiescement, autrement il n'y auroit rien de fait.

Ces Sauvages, surtout les rouges, sont naturellement paresseux, rêveurs & mélancoliques; ils ne songent uniquement qu'au présent, & ne s'inquiètent d'ailleurs de rien. J'aurai encore occasion d'en parler dans ma troisième partie. Et si le détail que j'en fais n'est pas conforme à ceux que l'on a fait ci-devant, c'est que je ne dis les choses que comme je les ai vues, & telles qu'elles étoient effectivement en 1729 & 1730.

Nous restâmes quinze jours dans cette Ile, tant pour y lester notre Brigantin, que pour y faire notre provision d'eau & de bois; j'y fis en particulier, une emplette de tabac, montante à quatre cens livres, monnoie d'Espagne; l'événement prouva que nous aurions été très-bien avisés

si nous en eussions fait la charge entière d'un de nos bateaux , mais il auroit fallu deviner.

Nous appareillâmes le sept Février , & nous portâmes le cap sur Sainte-Lucie ou Sainte-Aloufie. Nous essuyâmes le lendemain un ouragan terrible , mêlé de pluie & d'un tonnerre affreux. Je n'en ai jamais entendu un pareil , les coups se succédoient les uns aux autres ; il n'y avoit pas une seconde d'intervalle entre chacun. Le Ciel étoit tout en feu ; cette bourasque dura huit heures , nous eûmes un de nos vibords emporté , avec le perroquet de notre grand mâ ; nous en fûmes réellement quittes à bon marché , car si nous nous fussions laissé surprendre du vent & que nous n'eussions pas amené aussi à propos que nous le fîmes , nous aurions été perdus sans ressource. Cette tempête fut suivie d'un calme pendant lequel nous ne pûmes faire route ; il lui succéda heureusement un petit vent frais qui nous conduisit à Sainte-Lucie , le dix Février , entre trois à quatre heures après midi. Nous y mouillâmes auprès du bateau que nous y avions : & après avoir donné

les ordres convenables pour la réparation de notre Brigantin, nous descendîmes à terre, & fûmes chez le R. P. Athanase, Capucin, & grand ami de M. de Prépont, chez qui il logeoit ordinairement, toutes les fois qu'il alloit dans cette Isle.

Ce R. P. avoit des obligations essentielles à M. de Prépont, qui lui avoit rendu un service important auprès de M. Panier d'Orgeville. Cet Armateur avoit fait accorder à ce Pere une grace que M. l'Intendant lui avoit refusée plusieurs fois, pour complaire aux Jésuites, qui loin de solliciter contre lui, auroient dû au contraire employer tout leur crédit, pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Ils le devoient à titre de reconnaissance : ce Capucin, par la considération dont il jouissoit à Sainte-Lucie, avoit empêché les Caraïbes de massacrer un de leurs Peres, nommé Ciril, qui en avoit maltraité quelques uns, & l'avoit généreusement fait reconduire à sa maison du Fort S. Pierre, dans une pirogue qui lui appartenoit ; mais lorsque la charité chrétienne manque dans un Ministre de la Reli-

gion, que doit-on attendre de sa reconnaissance? Ce n'est cependant qu'à de pareils exemples, malheureusement trop fréquens, que l'on doit attribuer le peu de fruit que l'on tire des Missions dans les pays infidèles.

Pendant le séjour que nous fîmes à Sainte-Lucie, qui ne fut que d'une semaine, il nous arriva une aventure assez singulière, & qui mérite bien d'avoir sa place ici. Nous étions un jour à la chasse avec deux François & un Allemand; l'envie de déjeuner nous ayant pris, nous fîmes apporter notre halte dans un endroit où nous crûmes voir un arbre tombé par les vents, qui étoit à l'entrée du bois. Nous nous assîmes dessus; environ quatre minutes après, je sentis quelques légers bons qui m'enlevoient de dessus mon siège, je crus que c'étoit une secousse de tremblement de terre, assez communs dans ce pays; j'en avertis mes compagnons, qui se leverent avec moi pour aller vérifier mon doute, ce qui se fait en se couchant le ventre contre terre & en penchant un peu l'oreille comme pour écouter. Après avoir resté quel-

ques minutes dans cette position , nous nous levâmes très-persuadés que j'avois rêvé ; mais en jettant les yeux du côté du siege que nous venions de quitter , nous vîmes avec étonnement qu'il avoit changé de place , & nous apperçûmes la tête d'un monstrueux serpent , dont ce prétendu arbre étoit le corps ; nous ne perdîmes pas de tems , nous mîmes des olives de fer dans nos fusils , & nous tuâmes ce terrible animal. Notre premier soin fut de le mesurer , il avoit vingt-un pieds de long , la tête non comprise , & trois pieds quelques pouces de circonférence ; on n'en avoit jamais vu un semblable dans cette Isle , quoiqu'il y en ait de fort gros. Nous quittâmes la chasse , & retournâmes chez le Pere Athanase , avec notre monstre , que nous fîmes dépouiller & empailer par nos Nègres ; nous l'envoyâmes à M. de Champigny , qui , à ce que j'ai sçu depuis , le fit passer en France , dans une caisse , avec la tête d'un cheval marin , dont M. de Larnage , Gouverneur de la Grenade , lui avoit fait présent.

Sainte-Lucie est une des Isles Antilles

tilles qui a environ vingt-quatre à vingt-cinq lieues de circuit ; elle est située au midi de la Martinique , au nord de S. Vincent , & au couchant de la Barbade ; il y a deux mornes ou montagnes considérables , que l'on nomme les Pitons de Sainte-Aloufie ; il s'y trouvoit très-peu de François dans ce tems : elles seroient pour le moins aussi fertiles que celles de S. Vincent , si elles étoient cultivées de même. Il s'y trouve beaucoup de tortues , surtout de celles que l'on nomme Caret , dont l'écaille sert à faire des tabatières , & quantité d'autres ouvrages connus de tout le monde. On y mange un poisson exquis que l'on nomme Chirurgien , à cause de deux arrêtes fort tranchantes & plates comme des lancettes qu'il porte à côté des ouyes , dont la piquure est très-douloureuse. Les Parages de cette Isle sont remplis de Requins , que plusieurs appellent chiens de mer , & que l'on devroit plutôt nommer loups ; c'est le plus vorace de tous les poissons. Je fus une fois témoin qu'un galfat qui étoit à carenner un vaisseau dans le Port du Fort Royal , eut la cuisse coupée , huit

pouces audeffus du genou , par un requin qui s'élança sur lui comme il alloit rentrer dans le bord , & dont il mourut.

Il arrive très-souvent des accidens de la part de ces animaux ; ils ont la gueule si grande qu'ils pourroient avaler un homme tout entier , s'ils se présentoit par la tête ; ce qui me fait croire que ce fut cet animal qui avala Jonas , & non pas la baleine , comme beaucoup de gens le croient ; ce poisson n'ayant pas le gosier assez grand pour engloutir un pareil morceau ; par l'examen que j'en ai fait , c'est tout au plus s'il pourroit absorber un poisson de la grosseur d'un brochet de dix livres. Je ne prétends point ici démentir l'Ecriture Sainte , que je respecte , mais ses interprètes , qui ont pris l'espece pour le mot générique , comme il est prouvé par le Chapitre premier de la Genese , vers. 21 : *creavitque Deus cete grandia* , ce qui doit s'entendre des gros poissons. C'est donc un gros poisson qui a reçu Jonas , je l'appelle requin.

Il y a aussi dans cette Isle une quantité de caïmans ou crocodilles ;

c'est un animal amphibie , qui fait de grands ravages quand on n'est pas en garde contre lui. Les Caraïbes en tuent prodigieusement avec leurs fleches , sans quoi il ne seroit pas possible d'aborder dans cette Isle.

Les Insulaires de Sainte-Lucie sont , comme je l'ai dit ci devant , naturellement olivâtres , mais au moyen du rocou dont ils se frottent , ils se rendent couleur de rosette , ou de cuivre , ce qui leur a fait donner le nom de Caraïbes rouges. Je n'en ai point vu de noirs dans cette Isle , comme à S. Vincent & à la Dominique. Ils sont de petite stature , mal faits , le visage court , les yeux petits , le nez épaté , le front en talus , les cheveux longs , noirs & plats ; ils se baignent tous les jours & se frotent ensuite le corps & les membres avec de l'huile de requin , pour se rendre plus souples , aussi sont-ils très-adroits dans leurs exercices , mais puants & mal propres.

Pour ce qui est de leur caractère , de leurs mœurs , de leur religion , de leurs occupations & de leurs usages , ils different peu des Caraïbes de S.

Vincent. Ils vont de même qu'eux ; tous nuds , hommes & femmes , celles-ci ont les tetons fort longs , ils leurs pendent jusqu'au nombril , ils sont taillés en poires de bon chrétien , ce qui leur procure la facilité , lorsqu'elles ont leurs enfans sur le dos , de leur donner à têter par dessus l'épaule. Elles se passent dans les narines , qui sont percées , ainsi que leurs oreilles , une petite broche , aux extrémités de laquelle , elles accrochent des plaques de caracoli de deux pouces en quarré.

Ces Caraïbes ont pour notre nation la même prédilection que ceux de S. Vincent , ils en donnerent une preuve bien convaincante en 1724 ou 1725.

Comme cette Isle , quoique neutre , étoit alors sous la protection de la France ; qu'elle est en quelque façon la clef de toutes celles qui composent le Gouvernement général de la Martinique & qu'elle est peu éloignée de la Barbade , qui appartient aux Anglois , elle a toujours été un objet de jalousie pour cette Nation. C'est ce qui déterminâ le Mylord de Londondery à y venir avec plusieurs pataches , afin

d'y construire un Fort qui pût l'en rendre maître. Les Caraïbes qui n'étoient pas en état de s'opposer à cette entreprise, qui étoit des plus hardies, députerent six d'entre eux vers M. le Marquis de Pas de Feuquieres, qui étoit lors Gouverneur Général de la Martinique, pour l'avertir de ce qui se passoit, & lui demander du secours. M. de Champigny, qui dans ce tems, étoit Gouverneur du Fort S. Pierre, & Lieutenant au Gouvernement général des Isles du Vent, fit armer quelques bâtimens qu'il remplit à la hâte de gens de bonne volonté, pris dans la milice du pays, que l'on peut dire être des plus braves, & se fit conduire par ces Caraïbes, qui lui firent faire une descente dans leur Isle, du côté opposé à l'endroit où les Anglois avoient fait la leur. Au moment où ceux-ci ne s'attendoient à rien moins, les Créoles, les Caraïbes à leur tête, fondirent dessus, les envelopperent de toutes parts, taillerent en piece tous ceux qui se trouverent sous leurs mains, & poursuivirent les autres jusqu'au bord de la mer. Ils furent heureux de trouver leurs cha-

loupes, ils s'yembarquerent pele mele, se rendirent à bord de leur pataches, appareillerent, & retournerent en Angleterre après avoir lâché plusieurs bordées de leurs canons qui ne firent aucun mal.

M. de Champigny ne perdit point de tems. Il fit abattre les fortifications, démolir généralement tous les ouvrages qui ne laissoient pas d'être déjà fort avancés, & fit jetter tous les matériaux à la mer.

Quelque tems après il partit pour la France, afin d'y rendre compte au Roi de cette expédition, il obtint le Gouvernement général des Isles du Vent, à la place de M. de Feuquieres, qui venoit de demander son rappel à la Cour.

Un samedi au soir, que nous étions, M. de Prépont & moi, à souper avec le P. Athanase, ce dernier nous dit que depuis onze ans qu'il étoit dans cette Isle, il avoit bien donné le baptême à six cens enfans, dont un bon tiers au moins, étoit mort avant six ans, qu'il y en avoit encore un très-grand nombre, qui n'étoit pas en état d'être instruit, mais que le lendemain

il nous en feroit voir environ soixante dix, qui avoient depuis sept jusqu'à dix ans, qu'il cathéchisoit : ce qu'il fit.

Ce Capucin avoit su gagner l'estime & l'amitié de ces Sauvages, dont il entendoit & parloit au mieux la langue, tant par sa douceur, que par de petits présens, en tabac, tafia, poudre à tirer, & quantité de quincailleries achetées du produit des quêtes que l'on faisoit à cet effet au Fort Royal : ainsi ils lui laissoient faire tout ce qu'il vouloit de leurs enfans ; il espéroit, disoit-il, si Dieu lui conservoit la vie encore dix ans, (il en avoit alors cinquante-quatre à cinquante-cinq) d'en faire de vrais chrétiens, qui par la suite des tems, renouvelant leurs pères & mères, feroient de toute cette Isle un peuple de Catholiques, d'autant meilleurs, qu'à la vengeance près & un peu d'ivrognerie, ils possédoient toutes les vertus morales, & qu'il ne leur manquoit que la foi pour détruire ces vices. Il nous dit qu'il faudroit bien se donner de garde de vouloir toucher à leurs usages, sur-tout à la communauté des biens, & à l'égalité qui étoit entr'eux,

qu'autrement ce seroit le moyen de perdre, dans un seul instant, tout le fruit que l'on auroit tiré des travaux apostoliques de trente années ; qu'il avoit demandé à ses Supérieurs un compagnon pour l'aider dans ses fonctions, lui faire apprendre la langue des Caraïbes, qui étoit très-difficile, & s'en faire un successeur dans la suite.

Si tous les Missionnaires, dans les Isles Caraïbes & dans les autres pays infidèles, avoient été comme celui-ci, & qu'ils eussent agi avec autant de confiance & de zèle, il n'est pas douteux qu'ils auroient réussi à y faire recevoir l'Evangile.

Le P. Arhanase étoit fort bien logé, sa cabanne étoit divisée en six petites chambres, dans cinq desquelles il y avoit des hamacks, & la sixième étoit sa salle à manger.

Il avoit une cuisine séparée, avec une cheminée, un four, & les ustensiles nécessaires à son petit ménage.

En face de sa salle à manger, étoit un joli jardin d'environ soixante perches en quarré, au bout duquel étoit sa chapelle, dédiée à la Sainte Trinité ; elle étoit assez spacieuse, & pouvoit

bien contenir à l'aïse cent personnes.

Le tout étoit enclos d'une forte palissade de dix pieds de hauteur, dont l'extérieur & l'intérieur étoit couvert d'une espece de bois tres-touffu, dont j'ai oublié le nom, & qui produisoit à peu-près le même effet que la char-mille & le troene font en France.

Il tenoit avec lui deux des plus âgés de ses disciples qui lui étoient fort utiles : d'ailleurs les femmes Caraïbes s'empressoient à lui rendre tous les services dont il pouvoit avoir besoin, & il les avoit déjà presque toutes habituées, ainsi que les hommes, à se couvrir les parties naturelles.

Il recevoit assez souvent la visite des François établis dans cette Ile, & quoiqu'en très-petit nombre, cela ne laissoit pas de contribuer à dissiper l'ennui qu'il auroit pu avoir.

Enfin le dix-neuf Février, notre Brigantin se trouvant en état de tenir la mer, nous remerciâmes le P. Athanase, chez qui nous avions passé tout le tems de notre séjour à Sainte Lucie, & pour participer en quelque sorte à ses bonnes œuvres, nous lui remîmes

chacun deux pistoles d'Espagne, & nous fûmes coucher à bord.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous appareillâmes ; nous fîmes voile avec notre Brigantin & un de nos bateaux pour la Dominique, où nous devions en trouver un autre ; nous y arrivâmes le vingt-deux, à trois heures après midi, mais un peu trop tard, car dès le matin du même jour, le Patron qui le commandoit, ayant fait ses provisions d'eau & de bois, avoit appareillé pour Marie Galante, où il favoit bien que nous ne tarderions pas à nous rendre ; cela fut cause que nous ne restâmes à la Dominique que jusqu'au surlendemain matin.

Cette Isle est aussi une des Antilles de l'Amérique Septentrionale. Elle a environ quatorze lieues de long sur cinq de large, & trente-cinq de tour ; elle est occupée par des Caraïbes de deux couleurs, comme à S. Vincent ; ils vont nuds, hommes & femmes, ils ne different en rien de ceux de S. Vincent & de Sainte Lucie, mêmes occupations, usages, caractères, mœurs & religion. Il s'y trouve des

crabes blancs & rouges, toutes sortes de coquillages, d'assez bon poisson & beaucoup de tortues; il n'y a point de reptiles, hors un seul, que l'on appelle tête de chien, ainsi nommé parce qu'il a la tête fort grosse & courte, à peu-près pareille à celle d'un doguin, le reste du corps est semblable à celui d'un serpent; il n'est point du tout venimeux, ni mal faisant, à moins qu'il ne soit attaqué, & dans ce cas il mord comme un chien, il mange les poules, les rats, & généralement tous les oiseaux qu'il peut prendre; il monte sur les arbres pour enlever les petits qui sont dans les nids: on en tire une huile excellente pour les douleurs de goutte, de sciatique & de rhumarisme. On y voit aussi quelques crocodilles mais ils sont rares.

Le terroir de cette Isle est assez uni, peu fertile, l'eau y est très-bonne; il y a beaucoup de tourterelles, de ramiers & de perdrix à croissant, nommées ainsi, parce qu'elles en ont un bien marqué sur la tête: elles sont plus grosses & de meilleur goût que celles que nous avons en France. Sa

longitude est de trois cens quinze degrés quarante minutes, & sa latitude de quinze degrés trente minutes.

Le vingt-quatre Février, nous mîmes à la voile à six heures du matin, & nous fîmes route pour Marie Galante, où nous arrivâmes à sept heures du soir; nous y trouvâmes notre second bateau qui y étoit arrivé de la surveillance, nous mouillâmes auprès de lui & nous saluâmes la ville de sept coups de canon. Nous descendîmes ensuite à terre, M. de Prépont & moi, pour rendre visite au Gouverneur, c'étoit M. le Marquis de Poincy, cousin germain de feu Madame la Marquise de Champigny, pour qui j'avois une lettre de M. le Général. Il nous retint à souper, après lequel il me fit tant d'instances, que je ne pus refuser de lui promettre de venir prendre le lendemain un logement chez lui pendant notre séjour à Marie Galante. Je fus pourtant très-fâché de quitter M. de Prépont, à qui je rendois bien sincèrement l'amitié qu'il avoit pour moi; mais il ne voulut pas découcher de son bord, afin

de pouvoir, par sa présence, contenir les équipages de ses bâtimens.

Le lendemain matin, vers onze heures, je descendis à terre & fis porter mon bagage chez M. de Poincy, où je me rendis à une heure. J'y trouvai une belle & nombreuse compagnie, tant en Officiers qu'en habitans des deux sexes. Un instant après, nous nous mîmes à table, dont ce Gouverneur fit très-bien les honneurs sans prendre sa part de la bonne chère qu'il nous faisoit; car à cause d'une extinction de voix, il étoit depuis huit ans au lait pour toute nourriture, & lorsqu'il lui étoit arrivé quelques fois de vouloir changer son régime, il en avoit eu au moins pour huit jours, sans pouvoir articuler un mot, ce qui l'obligeoit de reprendre l'usage de son lait pour recouvrer la voix, c'étoit tout le mal qui en résultoit.

Pour moi, dans ce tems-là, j'aurois mieux aimé être condamné à ne me faire entendre que par signes ou par écrit, plutôt que de me résoudre à punir mon palais & mon estomac des caprices de ma voix; mais il avoit de l'esprit, il ne l'ignoroit point, il

aimoit à jaser, on étoit charmé de l'étendre, & son amour propre n'y perdoit pas : aussi pour le satisfaire, mortifioit-il cruellement les deux plus essentielles parties de lui-même ; lui seul en souffroit, & tout le monde y gagnoit. Quelle grandeur d'âme, dira-t-on peut-être ! de se sacrifier ainsi au plaisir de la société, à la bonne heure ; mais avant de prononcer, je serois curieux de savoir à qui elle étoit relative. Après tout, seroit-ce un si grand malheur, de vivre dans le silence ? Non en vérité, car pour un homme d'esprit qui nous amuse, combien en trouve-t-on d'autres qui nous ennuiant ; encore ont ils la rage de parler, sans faire attention qu'ils le veulent seuls. Que n'ont-ils donc aussi des extinctions de voix ! ou que ne vivent-ils de lait ! ce régime, peut-être, adouciroit leur verbe, que le vin & les autres alimens aigrissent, chose ordinaire dans les grands parleurs, généralement fots. Après le dîner, on se mit à jouer à l'ombre, je laissai arranger les parties sans vouloir être d'aucunes, parce que ce jeu ne me plaisoit pas. Un Officier d'environ

trente ans, Capitaine en second d'une Compagnie de Milice, qui avoit dîné ce jour-là au Gouvernement avec sa mere & sa sœur qui étoit veuve depuis un an, quoiqu'elle n'en eut que dix-huit, étoit, ainsi que moi, resté oisif; il me proposa un piquet à une piastre la fiche; j'acceptai, & lui en gagnai dix-sept; sans doute que la médiocrité de sa fortune le rendoit sensible à cette perte, car il parut très-piqué, en me demandant assez maussadement sa revanche, que je lui donnai, où il en perdit encore onze autres. Pendant le jeu, je m'aperçus que sa sœur avoit presque les larmes aux yeux de la peine qu'elle ressentoit du guignon de son frere; cela me toucha; & lorsque la partie fut finie, cet Officier ayant jetté sur la table sept pistoles d'Espagne pour me payer, je lui demandai en riant, s'il rêvoit, qu'il ne me falloit que trois piastres & demie, sur le pied d'un escalin la fiche, tel que nous l'avions joué; il me jura qu'il avoit proposé une piastre, que j'y avois acquiescé; qu'il n'étoit pas un enfant, & que je lui faisois injure; je lui repliquai que

je n'avois entendu qu'un escalin ; qu'autrement je me serois bien gardé d'accepter sa proposition , que ma fortune ne me permettoit pas de jouer si gros jeu , & qu'enfin si j'avois perdu je ne l'aurois voulu payer que sur ce pied-là. M. de Poincy qui vit notre débat , s'informa du sujet qui l'occasionnoit , se mit de mon côté ; & cet Officier fut obligé de reprendre son argent , à l'exception de trois piaſtres & demie que je retins. Je fus charmé de voir dans l'inſtant la joie ſuccéder à la douleur , ſur le viſage de ſa ſœur , qui , ainſi que ſa mere , me firent mille amitiés.

Quand nous nous trouvâmes ſeuls , M. de Poincy & moi , il me demanda ſi réellement je n'avois prétendu jouer qu'un escalin ; je ne pus m'empêcher de lui dire ce qui en étoit , je lui fis part auſſi de mes remarques & de mes conjectures ; il loua beaucoup mon déſintéreſſement , il en ignoroit le motif ; car à parler vrai , c'étoit plutôt un effet de l'inclination que la ſœur m'avoit inspirée , & dont relativement à mes vues , j'étois bien aïſe de me concilier l'eſtime & l'amitié.

qu'un acte de générosité que je n'étois cependant pas fâché que l'on crût tel. Ce Gouverneur me convint que la fortune de cet Officier, que l'on nommoit M. de Chanzy, étoit effectivement des plus médiocres; que la mort imprévue d'un beaufrere, qui ne l'avoit été que huit mois, & qui n'avoit pas laissé d'enfans, donnoit une nouvelle charge à sa famille; que cependant il étoit en état de se tirer d'affaires, s'il n'étoit pas un joueur aussi opiniâtre & aussi mauvais; que d'ailleurs, hors son jeu, c'étoit le plus aimable homme du monde. Mais monsieur, lui dis-je, est-ce que l'éducation qu'il paroît avoir eue, n'auroit pas dû l'en corriger? Arrêtez, mon ami, me répondit-il, l'éducation est un masque qui ne sert aux hommes, qu'à cacher leurs défauts & à polir leur extérieur; mais elle ne change rien aux mœurs. La vraie pierre de touche pour les dévoiler, est le jeu, & lorsqu'on a un intérêt particulier de connoître à fond l'humeur & le caractère de quelqu'un, il n'y a qu'à le voir jouer pendant quelque tems,

partir de là, & asseoir son jugement, on ne se trompe presque jamais.

Il y avoit déjà deux jours que je n'avois vu M. de Prépont, qui étoit occupé à faire la cargaison de ses bâtimens, je commençois à m'en ennuyer, aussi pris-je le troisieme jour un canot pour l'aller joindre à son bord: vous ne m'avez donc pas encore oublié, me dit-il, aussitôt qu'il me vit? Ce reproche me toucha, je lui sautai au col, l'embrassai, & lui protestai que rien au monde ne seroit jamais capable de m'empêcher de l'avoir présent à ma mémoire. Je lui racontai au vrai ce qui m'étoit arrivé la surveille, chez M. de Poincy avec M. de Chanzy, sans en rien supprimer. Tandis que que nous déjeûnions (car c'est la coutume des marins) il s'aperçut que de moment à autre j'ouvris la bouche comme pour lui dire quelque chose que je retenois ensuite. Qu'avez-vous, me demanda-t-il? Votre air inquiet me fait peine, que vous est-il survenu? Ne craignez point de vous ouvrir à moi; vous devez me connoître, vous savez que je vous suis entièrement dévoué; parlez-moi donc avec

franchise ne me déguisez rien , je suis en état de vous donner de bons conseils , & vous devez compter sur ma discrétion. Je lui répondis qu'il s'allarmoit à tort , qu'il ne m'étoit rien arrivé depuis que je l'avois quitté , que ce que je lui avois dit au sujet de M. de Chanzy ; mais à propos de cela , ajoutai-je , connoissez-vous Madame de Chanzy ? L'accueil gracieux qu'elle m'a fait , mérite bien , il me semble , que j'aie lui faire une visite , ce sera d'ailleurs pour moi une maison où je pourrai quelques fois me dédommager de l'ennui que je ne manquerai pas d'avoir au Gouvernement , où tout est monté sur un ton sérieux , & je serois bien aise de trouver quelqu'un qui m'y présentât. Il me répondit en souriant , quelle étoit fort de ses amies , qu'il approuvoit d'autant plus mes idées , qu'indépendamment de Madame de Chanzy , qui étoit une femme très-respectable , je trouverois aussi sa fille qui s'appelloit Madame de Norfoyl , jeune veuve , fort aimable , remplie de mérite , qui joignoit à beaucoup de beauté , un esprit infini & le meilleur caractère du monde ;

qu'en me rendant justice, il ne doutoit pas qu'elle n'entrât pour la plus grande partie, même pour le tout, dans l'envie que je témoignois avoir de faire cette connoissance; qu'il me prioit d'être persuadé qu'il n'étoit point ma dupe à cet égard, que cependant, pour me prouver son amitié, il feroit dès le jour même, après dîner, la démarche que je desirois; mais qu'il craignoit bien que je n'eusse lieu de me repentir un jour de l'excès de sa complaisance pour moi, dont après tout, je ne pourrois sans injustice, lui savoir mauvais gré.

Il étoit environ midi quand nous descendîmes à terre; nous nous rendîmes ensuite chez Madame de Charzy, que nous trouvâmes seule avec Madame sa fille. Oferai-je bien avouer à ma honte que les charmes de Madame de Norloy, qui me frappèrent beaucoup plus que le jour que je la vis, pour la première fois, chez M. de Poincy, m'extasierent à un tel point, que toutes les facultés de mon ame en furent suspendues. Non! je ne crois pas avoir jamais fait de ma vie un aussi sot personnage, ni eu une con-

tenance aussi gauche. Je ne fis pendant tous le tems que dura notre visite, que balbutier mes réponses à toutes les choses obligeantes que me dirent ces Dames, que je regardois alternativement avec des yeux égarés, & dans le goût d'un homme qui pense à tout autre chose qu'à celles qu'on lui dit. Lorsque nous prîmes congé d'elles, Madame de Chanzy nous ayant invités à dîner pour le lendemain; je la remerciai avec l'équivalent d'un, *en vérité, Madame, vous avez bien de la bonté.* Voilà quel fut mon début dans cette maison. Aussi quand nous fûmes dehors, M. de Prépont ne put-il s'empêcher de faire un grand éclat de rire, en me demandant si j'étois bien content de ma petite personne, & de toutes les faillies heureuses que j'avois lâchées; que pour lui il ne l'étoit gueres, qu'il n'imaginoit pas que ces dames le fussent davantage, & qu'il me conseilloit très-sérieusement, lorsqu'il me viendrait en fantaisie de jouer un pareil rôle, de vouloir bien charger quelqu'autre que lui de m'introduire sur la scène : puis reprenant tout-à-coup un air riant; il me dit,

en me ferrant la main. Ah ! mon ami, vous en tenez : vous avez joué jusqu'à présent un petit Dieu bien malin, il vous attendoit ici pour prendre sa revanche, & je crains qu'il ne vous la fasse payer cher. Croyez-moi, faites vos réflexions, il en est tems encore ; je voudrois de tous mon cœur, pour vous, que ma cargaison fut faite, nous partirions dès demain ; mais je vais redoubler de soins pour accélérer. Au surplus, comme nous ne pouvons nous dispenser d'aller dîner chez ces dames, je vous invite, pour votre propre intérêt, à y faire une autre figure qu'aujourd'hui, autrement ce ne seroit pas un moyen bien efficace pour avancer vos affaires. Il me reconduisit au Gouvernement ; & après m'avoir donné parole de me venir prendre le lendemain à midi, il s'en retourna à son bord.

On doit bien s'imaginer que je n'eus gueres envie de souper ; aussi feignis-je une migraine pour m'aller coucher. Une fois rendu à moi-même, que de réflexions ne fis-je pas sur la naissance d'une passion que jusqu'alors je n'avois connue que de nom ? J'en-

visageai les suites fâcheuses qui en pourroient résulter , & qui me rendroient malheureux pour le reste de mes jours , sur-tout à la veille d'une course aussi longue que nécessaire à mon bien être ; elle pouvoit d'ailleurs me séparer pour toujours de l'objet dont j'étois épris , qui peut-être n'y répondroit jamais , & regarderoit mon aveu , si j'avois le courage de le lui faire , plutôt comme un enfantillage que comme une chose sérieuse. Je me représentai qu'ayant peu de bien , & elle encore moins , c'étoit un obstacle invincible à mes projets ; qu'attendre d'un autre côté une fortune à venir , dont j'avois l'espérance , rien n'étoit moins sûr , & c'étoit mettre un long terme à mon impatience qui ne s'accommodoit gueres de délais. Comment donc faire ? Après avoir passé plus de la moitié de la nuit à rêver , je me déterminai enfin à risquer une déclaration , & voilà quel fut mon raisonnement. Si elle s'en offense , me dis-je , je tâcherai de me guérir , & pour ne pas laisser prendre racine à mon amour , je presserai notre départ le plus que je pourrai : si au

contraire, elle la reçoit bien, ou qu'elle ne m'objecte que de petites difficultés, je ferai en sorte de les applanir. Si je réussis, elle ne tardera pas à m'aimer, & si elle en vient une fois-là, eh bien ! qui nous empêchera de nous donner des preuves réciproques de notre amour ; je ne vois rien de si simple, au moins nous ne languirons pas, & nous jouirons, en attendant que l'événement nous permette de sanctifier notre union, qui n'en sera pas moins légitime, pour le défaut d'une petite cérémonie, que nous serons toujours à même d'y faire ajouter. Tel fut le résultat de mes réflexions ; j'aurois, je pense tout aussi bien fait de ne m'en pas donner la peine.

J'oubliois de dire que pendant cette espèce de monologue, Mademoiselle Julie de V*** se présenta plusieurs fois à mon esprit, mais toujours avec les circonstances de la bague. Ah ! c'est une perfide, m'écriai-je ; elle n'est pas dans le cas de me faire des reproches ; l'histoire qu'elle m'a contée est fautive. Quel apparence, après tout, qu'un automate comme le Chevalier

valier de G***. ait pu déguiser sa pensée? Non il n'y a pas entendu finesse, il a rendu la chose telle qu'elle étoit, & il est rare qu'un sot aussi complet soit avantageux. C'est donc Mademoiselle de V***. qui m'a trompé, je l'abandonne & n'y veux plus penser, elle connoîtra au moins par là que je ne suis pas sa dupe. Toutes ces belles résolutions une fois prises, je voulus m'endormir, mais l'effet ne répondit point à la volonté & à six heures du matin, je me levai, m'habillai, & fus me promener sur la terrasse du Gouvernement.

Comme mon estomac ne s'accommodoit point du tout du jeûne de la veille, qui n'étoit pas d'ordonnance, & qu'il ne s'embarrassoit gueres de mes affaires de cœur; il me sollicitoit sans cesse de réparer, au moins en partie, en attendant le dîner, le tort que je lui avois fait; je le satisfis amplement, pour m'éviter par la suite de pareils reproches de sa part, auxquels j'ai toujours été fort sensible.

Midi sonnant, je vis arriver M. de Prépont, qui venoit me chercher, ainsi qu'il me l'avoit promis

la veille, pour aller dîner chez ces Dames, dont j'avois eu attention de prévenir M. de Poincy dès le matin.

La privation d'un repas, une nuit passée en blanc, & la torture que j'avois donnée à mon imagination depuis vingt-quatre heures, avoient beaucoup altéré ma physionomie : aussitôt que Madame de Norfoÿ m'apperçut, ô bon Dieu ! s'écria-t-elle, Monsieur, que vous êtes changé ! qui a pu causer chez vous, depuis hier, une pareille révolution ? Vos charmes, Madame, lui répondis-je, d'une voix très-basse. J'en suis réellement bien fâchée, me dit-elle en riant, je ne les croyois pas si mal faisans ; mais que peut-on faire pour réparer le mal qu'il vous ont causé, contre mon intention ? M'accorder, Madame, une demie heure d'audience particulière ; j'ai des choses très-essentiellles à vous communiquer, d'où dépendent le bonheur ou le malheur de ma vie. Ma voix s'arrêta-là, & mes yeux dirent le reste ; elle fut un instant à rêver, puis s'approchant d'une croisée qui étoit ouverte & où je la suivis ; elle me dit, trouvez-vous ce soir, Monsieur, sur

la Savanne, du côté de la mer, je m'y rendrai avec ma Nègresse ; je suis dans l'habitude d'aller m'y promener tous les jours, & je vous entendrai ; c'étoit bien juques-là, mais il ne falloit pas qu'elle ajoutât, je souhaite de tout mon cœur que mes conseils vous rendent la santé, ce qui arrivera si vous êtes raisonnable. Oh ! pour le coup, cette chienne de raison gâtoit tout, & étoit de trop pour l'arrangement de mon affaire, aussi donna-t-elle lieu à mon esprit de faire bien des commentaires jusqu'au soir ; nous rejoignîmes cependant la compagnie, & nous nous mîmes à table.

Soit que l'espérance l'emportât dans mon ame sur la crainte, soit l'effet de quelque heureux pressentiment, je fus extrêmement gai pendant le repas ; je dis mille choses agréables, je laissai échapper quantité de saillies, ma bouche & mes yeux ne gardèrent pas un instant le silence, je pris avec usure ma revanche de la veille, à la satisfaction des convives ; en un mot, j'amusai, qu'importe comment, quand ce ne seroit qu'avec des sornettes, pour peu qu'on plaise, cela suffit,

tout est au mieux. Après tout, c'est, je crois, la seule & unique façon de captiver la bienveillance des Dames; les frais d'ailleurs en sont si petits & si à portée d'un chacun, qu'on seroit en vérité bien fou de n'en pas faire usage.

Un instant après le dîner, M. de Prépont nous quitta pour aller vaquer à ses affaires. Je fis la partie des dames, & en prenant congé d'elles, je leur demandai la permission de venir quelques fois leur faire ma cour; elles me l'accorderent avec plaisir, & je me retirai pour aller rêver tout à mon aise à mon rendez-vous du soir, en attendant l'heure de m'y rendre.

Comme je m'en allois d'un pas lent, mon chapeau enfoncé sur les yeux, je fus donner du nez dans le menton d'un homme que je reconnus tout de suite pour le sieur B***.; il avoit depuis peu pris possession de son emploi, & faisoit sa première tournée à Marie Galante, où il y avoit une patache entretenue par le Roi ou ses Fermiers, pour empêcher les Interlopes: il me dit qu'il ne faisoit que

d'arriver, & qu'il alloit de ce pas chez M. de Poincy, pour qui il avoit une lettre de M. le Général, & que je lui ferois plaisir de l'y accompagner.

Je le conduisis au Gouvernement; il remit ses lettres à M. de Poincy, qui, après les avoir lues, me dit; j'ai des ordres pour retarder le départ de M. de Prépont, faites-le avertir, je vous prie, de venir me parler demain matin, ce que j'exécutai dans le moment, en envoyant un canot à son bord, & un Nègre, chargé d'une lettre de moi.

Il étoit déjà près de sept heures; je fis signe à B***. de me suivre, il prit congé de M. le Gouverneur, qui l'invita à dîner pour le lendemain, & nous fûmes nous promener en attendant neuf heures.

Elles sonnerent enfin, je quittai B***., avec promesse de le revoir le jour suivant, & je m'acheminai sur le bord de la mer, pour rencontrer en face Madame de Norfoyl, qui devoit arriver sur la Savanne. Je ne tardai pas à l'appercevoir, il me prit une palpitation de cœur des plus fortes, je l'abordai en tremblant; & fa

Négresse s'étant retiré dix pas en arrière; je viens, lui dis-je, Madame, recevoir de votre bouche adorable, les assurances d'une félicité éternelle, ou l'arrêt de ma mort. J'allois continuer à lui débiter une légende que j'avois très-bien étudiée, lorsqu'elle m'en empêcha; en me disant qu'elle savoit tout ce que j'avois à lui dire, que dès la première fois qu'elle m'avoit vu chez M. de Poincy, elle avoit remarqué la sensibilité que j'avois fait paroître en la regardant pendant que je jouois avec son frere, qu'elle n'avoit point pris le change sur la façon adroite & ingénieuse dont je m'étois servi pour rendre sa perte des sept huitiemes moins forte; qu'elle avoit bien senti que je n'en avois agi ainsi que par considération pour elle; qu'elle n'avoit pas non plus été surprise de la singuliere visite que je lui avois fait la veille, que le changement qu'elle avoit apperçu en moi le matin, lui avoit donné de l'inquiétude, qu'elle en avoit été touchée, ce qui l'avoit déterminée à m'accorder ce rendez-vous, pour tâcher de me guérir d'une passion aussi folle, qui ne

pouvoit qu'être nuisible à l'un & à l'autre. Je voulus l'interrompre, mais elle m'arrêta, en me disant qu'elle me prioit d'avoir de la patience jusqu'au bout, & qu'ensuite elle m'écouterait tant que je voudrois : elle continua ainsi. „ Je n'ai de bien que ce qu'il „ me faut pour, après la mort de ma „ mere, vivre très-simplement avec „ un Nègre & une Nègresse ; la mort „ subite de mon mari l'a empêché de „ rien faire pour moi ; voilà ma position, voyons à présent la vôtre. „ A vous dire le vrai, je ne la crois „ pas meilleure, car si vous étiez à „ votre aise, vous n'auriez pas certainement passé des mers immenses, „ pour tenter une fortune dont vous „ auriez déjà joui, & vous ne vous „ seriez pas exposé aux risques qui en „ sont très-souvent inséparables. Vous „ devez donc convenir que tout s'op- „ pose aux vues d'union que vous „ pourriez avoir avec moi, car je ne „ peux pas vous en supposer d'autres, „ sans me faire injure, parlez à présent, je vous le permets „.

Je restai un instant immobile ; mais reprenant tout de suite la parole, je sens, lui dis-je, Madame, toute la

force de vos raisons ; elles seroient capables d'ébranler , quiconque ne penseroit pas comme moi ; mais sans absolument les combattre , je peux au moins vous démontrer qu'il est très-aisé de prendre des arrangemens pour amener les choses au point de faire notre commun bonheur , si tant est que vous partagiez les sentimens que j'ai pour vous. Ma fortune présente , il est vrai , est des plus minces ; elle ne consiste qu'en quinze cens piastres réelles , & une pacotille de mille que j'ai assortie pour aller faire la traite aux côtes d'Espagne ; avec ces fonds , pour peu que je sois heureux , & qu'il ne m'arrive rien de plus extraordinaire qu'à tous les autres pacotilleurs , il ne me faut que trois ou quatre campagnes , pour me procurer un sort digne de vous être offert. Vous convenez vous-même que des partis semblables au premier que vous avez eu , se trouvent rarement. Qui pourra donc vous empêcher d'attendre l'événement ? Ah ! si cet heureux mortel m'eût ressemblé , il auroit pu , prenant de sages précautions , vous mettre en état de n'avoir pas besoin d'une autre

fortune pour faire le bonheur d'un quelqu'un qui en eût été digne : mais comme vous n'êtes pas dans ce cas , je ne vous demande rien autre chose , quant à présent, sinon de trouver bon que je vous rende mes hommages , que je vous fasse tous les jours l'aveu de la passion que vous m'avez inspirée , & que je puisse espérer de toucher un jour votre cœur. A ces faveurs signalées , daignez , Madame , en ajouter une autre , c'est de permettre que je vous écrive pendant mon absence , tant pour vous renouveler mes sentimens , que pour vous rendre compte du progrès de mes affaires , qui dès ce moment deviennent les vôtres ; & enfin pour mettre le comble à mon bonheur , promettez-moi de ne prendre d'ici à trois ans , aucun engagement contraire à mes vœux , que je suis assuré de faire agréer à M. le Marquis de Champigny , qui obtiendra sûrement le consentement de ma famille.

Tout cela est arrangé au mieux , me dit-elle ; mais qui me répondra de votre constance , vous êtes jeune , vous êtes François , deux grands ob-

tacles qui s'opposent à votre bonheur. Vous êtes né dans un climat , qui ordinairement ne produit que des ingrats, des parjures & des infideles. Vos passions sont vives , à la vérité , mais peu durables , & rarement le cœur chez vous est-il de la partie. Je veux cependant bien croire que pour le moment vous ressentez tout ce que vous dites ; mais hélas ! le premier objet qui s'offrira à vos yeux dans les pays où vous allez , vous fera bientôt oublier tous vos sermens , & vous ne vous ressouviendrez peut-être de moi , que pour avoir le plaisir cruel de me sacrifier à une autre , à qui vous en ferez autant à la première occasion.

Je suppose pour un moment , lui répondis-je , Madame , que le climat où je suis né , produise quelques monstres pareils à ceux que vous venez de peindre , s'en suit-il de-là que tous leur ressemblent ? vous prononcez en général d'après quelques exemples particuliers. Que vous êtes injuste ! un cœur tel le mien , qui ne connoît que les droits de la nature , que le seul discernement porte à vous

offrir ses prémices, qui n'ayant encore contracté aucune liaison, n'a point été conséquemment dans le cas de se laisser corrompre par les mauvais conseils, ni par les exemples, ne mérite-t-il pas bien que vous lui fassiez la grace de l'excepter ? Oui, trop adorable Victoire, je prends le Ciel à témoin que sans vous, je ne connoitrois pas l'amour ; que mes intentions sont droites, & que je cesserai plutôt de vivre que de vous aimer. C'en est donc fait, me répliqua-t-elle, je vous crois ; je ne dissimulerai pas que vous m'avez plu, & que je vous ai souhaité tel que vous me paroissez être. Je vous accorde tout ce que vous venez de me demander ; mais c'est à condition que vous n'exigerez rien de plus, autrement je vous jure que je ne vous reverrai jamais.

Comme vous n'avez que des vues légitimes, vous pouvez faire part à M. de Prépont de nos communes intentions, il est fort considéré de ma mère, engagez-le de lui en parler, cela empêchera qu'elle me tourmente pour un nouvel établissement, avant le tems que vous avez vous-même

fixé. Dieu veuille que vous me soyez fidèle , & que je ne sois pas trompée dans la confiance que vous venez de m'inspirer ; venez me conduire.

Il faut être amoureux au point que je l'étois , pour se représenter tous les différens mouvemens de joie qu'excita en moi cette sage réponse. Il étoit alors près de dix heures , il faisoit brun , je pris la main de cette adorable femme ; que je baisai mille fois en la ramenant chez elle , où il fallut , sur les instances réitérées de sa mere & de son frere , qui venoit d'arriver de son habitation , me résoudre à souper.

Il étoit près de minuit quand je me retirai au Gouvernement. On m'y avoit attendu jusqu'à onze heures , j'en fus quitte pour essuyer quelques plaisanteries , & je ne tardai pas à m'aller coucher.

Jamais je ne passai une aussi agréable nuit sans dormir. Je craignois même les approches du sommeil , auquel je fus cependant obligé de céder vers les quatre heures du matin , & il en étoit dix quand M. de Prépont entra dans ma chambre , il venoit de voir le Gouverneur ; il me dit qu'il

avoit ordre de M. le Général de se rendre le huit au Fort Royal avec son Brigantin seulement lesté, & il me demanda si j'avois envie d'y aller avec lui. Cette invitation fut un coup de foudre pour moi ; je sentis bien qu'il n'étoit pas possible de reculer, sans courir le risque d'indisposer M. de Champigny, aussi n'hésitai-je pas à lui répondre que ce seroit avec grand plaisir. Je le priai, tandis que je m'habillerois, de vouloir bien m'attendre sur la terrasse, où j'avois beaucoup de choses à lui communiquer. Ma toilette fut courte ; je ne tardai gueres à l'aller joindre ; je lui fis un récit exact de tout ce qui s'étoit passé la veille entre Madame de Norfoi & moi, sans omettre la moindre des circonstances. Pendant tout ce tems, je m'apperçus qu'il me regardoit avec un air de surprise qui m'étonna ; mais je ne laissai pas de continuer, je terminai par l'engager à nous servir, & à en parler dès le jour même à Madame de Chanzy.

Voilà, me dit M. de Prépont, ce que j'aurois voulu éviter, m'en eut-il du coûter la moitié de ma cargaison.

Que je me repends bien de la complaisance que j'ai eue de vous avoir conduit dans cette maison ! que vous avez fait de chemin en peu de tems ! Qui auroit pu le prévoir ? Si vous menez , ajouta-t-il , toutes vos affaires d'intérêt aussi grand train que celles du cœur , vous êtes un maître homme , & vous ne tarderez pas à être aussi riche que l'Empereur du Mogol ; mais raillerie à part , je crains bien que tout ceci ne vous donne autant de chagrin à l'un & à l'autre , que vous vous promettez d'agrémens : quoiqu'il en soit , c'est une chose faite. Je ne veux pas vous rompre en vièrre , aux conditions que quelque chose qui arrive , vous ne me compromettrez jamais. Je lui en donnai ma parole ; & en me quittant il me dit , je vais de ce pas chez Madame de Chanzy , mais avant de lui parler , je suis bien aise d'avoir une conversation avec sa fille ; on ne manquera pas de m'y arrêter à dîner ; venez vers une heure , à coup sûr , on vous retiendra ; mais ne faites pas comme hier au soir , ayez soin de prévenir M. de Poincy. Je me jettai au col de

cet admirable ami, je le remerciai, l'embrassai, le priai de m'être favorable auprès de Mesdames de Chanzy & de Norfoyl, il me le promit & me tint parole.

Un instant après son départ, j'entrai dans le cabinet de M. de Poincy qui me communiqua les ordres qu'il avoit reçus de M. de Champigny, par lesquels il enjoignoit à M. de Prépont de se rendre pour le huit dans le Port du Fort Royal, avec un de ses bâtimens seulement lesté, & il me laissoit le maître de rester à Marie Galante, ou d'accompagner M. de Prépont selon que je l'aimerois mieux.

Je dis à M. de Poincy que je serois très-flatté de rester auprès de lui, mais que ma reconnoissance & mon inclination ne me permettoient pas de laisser échapper une aussi belle occasion d'aller faire ma cour à ce Général. Il me lona beaucoup, & me dit qu'il me remettroit une lettre pour lui, par laquelle il lui donneroit avis de la mort de M. de Vrigny, Capitaine de la Compagnie des cent cinquante Flibustiers qui étoit une des plus distinguées de la Milice Créole.

dont le Capitaine en second ne lui avoit survécu que de six jours , & qu'il lui proposeroit pour remplacer ce premier Officier un Capitaine en second d'une autre Compagnie de Milice , nommé M. de Pindré.

Je pris la liberté de lui demander pour-quoi il ne songeoit pas à M. de Chanzy , qui avoit près de vingt ans de service , qui étoit plus ancien que celui qu'il venoit de nommer , & qui d'ailleurs étoit un de ceux qui avoient accompagné M. le Marquis de Champigny , lorsqu'il étoit Gouverneur du Fort S. Pierre , pour aller chasser les Anglois de l'Isle de Sainte Lucie. Comme je lui parlois avec une véhémence qui manifestoit l'intérêt que je prenois à cet Officier , il me dit en souriant , je vois bien , mon cher ami , que l'avancement de M. de Chanzy vous tient fort à cœur , vous vous êtes apparemment laissé séduire par les charmes de sa sœur ; car qu'elle apparence qu'en si peu de tems qu'il y a que vous vous connoissez , vous vous soyez liés si intimement ensemble : quoiqu'il en soit , je vous en félicite ; mais trouvez bon que je vous représente que cette

Dame n'est point riche , & que vous êtes bien jeune , pour songer à un engagement sérieux. Ce n'est point du tout ce motif qui m'anime , Monsieur , mais l'amour de l'équité , & je vous supplie de vouloir bien demander cette place pour lui. J'ai donné ma parole à M. de Pindré , me répliqua M. de Poincy ; mais tout ce que je puis faire pour votre service , c'est de proposer aussi votre ami. je rendrai de l'un & de l'autre de bons témoignages , ce sera à vous d'engager M. le Général à choisir celui des deux que vous avez tant d'envie d'obliger ; il n'a que son jeu contre lui , si vous pouviez l'en guérir , on n'auroit rien à lui reprocher.

Je rendis grâces à ce Gouverneur de ses bontés pour moi , & j'en pris congé en lui disant que j'allois dîner chez M. de Prépont , qui dînera sans doute , ajouta-t-il , chez Madame de Chanzy. Adieu , je vous souhaite bien du plaisir. Le rouge me monta au visage , je tirai ma révérence & je partis.

Il n'étoit pas encore une heure , quand j'arrivai chez Madame de Chanzy , je jouai le surpris d'y rencontrer

M. de Prépont, à qui je remarquai un air réfrogné, qui ne me fut pas d'un trop bon augure, d'autant que je ne vis pas Madame de Norsoy. Au bout d'un quart d'heure, je me levai & feignis de m'en aller; mais M. & Madame de Chanzy s'y opposerent. Je vis enfin arriver Madame de Norsoy; elle me fit un sourire gracieux, & alla s'asseoir auprès de M. de Prépont, dont la contenance ne changea pas. Un instant après, Madame de Norsoy s'adressant à moi, me dit; vous nous quittez donc, Monsieur, & vous allez partir dans quelques jours avec M. de Prépont pour la Martinique; on vous laisse cependant le maître de rester si vous voulez. Cela est vrai, lui répondis-je, Madame, mais si je me prive pour quelque tems du plaisir de vous voir, c'est par le desir que j'ai de vous servir en la personne de Monsieur votre frere, & de vous donner par-là une preuve de l'attachement respectueux que j'ai pour vous & pour votre famille. Il ne faut pas moins que ce motif, pour m'obliger à faire ce sacrifice, qui me coute infiniment. Pour ne la pas laisser en suspens, je

lui rendis un compte exact de tout ce qui s'étoit passé chez M. de Poincy, & j'ajoutai, en m'adressant au frere; si, comme je n'en doute pas, Monsieur, je réussis à vous faire obtenir cette Compagnie, j'entreprendrai encore quelque chose de plus dont je vous ferai part dans le tems : soyez toujours assuré que vos intérêts seront bien ménagés, que j'instruirai M. le Général de votre naissance, de vos services, & que j'aurai soin de lui rappeler que vous êtes un de ceux qui l'avez accompagné à son expédition de Sainte Lucie. Trop heureux si mon zele pour vous peut me rendre digne de votre estime & de votre amitié. Après avoir reçu les remerciemens de la famille, M. de Prépont me tira à l'écart, & me dit, puisque la fortune, mon cher ami, vient de vous procurer une aussi belle occasion d'obliger le frere de Madame de Norsoy, je ne désespere pas de vous voir un jour au plus haut de sa roue; car elle semble ne tourner qu'au gré de vos desirs. (Hélas ! il étoit bien éloigné de prévoir alors que j'en serois précipité par la suite),

il ajouta, j'ai parlé à Madame de Norfoÿ, elle vous aime au moins autant que vous l'aimez ; Madame sa mère consent à tout ce qui pourra faire le bonheur de sa fille, & vous venez dans un instant de vaincre, dans la personne du frere, le seul obstacle que vous auriez pu rencontrer ; car je ne doute pas à présent que sa reconnoissance ne le porte à approuver tout ce que vous voudrez : cependant je crois qu'il est de la prudence de ne l'informer de rien, que lorsqu'il s'agira de conclure, si vous en venez-là.

Nous rejoignîmes la compagnie, qui étoit passée dans une autre chambre, & de-là nous fîmes nous mettre à table. On me plaça entre le frere & la sœur, qui à l'envie l'un de l'autre, m'accablèrent d'amitiés. Le premier m'invita d'aller souper le soir à son habitation, où il avoit promis de se rendre, m'assurant qu'il me rameneroit le lendemain. Je m'en défendis sous prétexte des arrangemens que j'avois à prendre pour mon voyage, & sur ce qu'il ne convenoit pas qu'à la veille de mon départ, je décou-

chasse de chez M. de Poincy, où il feroit bien d'aller lui-même le jour suivant, pour lui faire les remerciemens qu'il lui devoit : qu'à mon retour, je me ferois un vrai plaisir d'aller à sa maison de campagne, & même d'y passer quelques jours avec ces Dames. Sur ces assurances, M. de Chanzy ne tarda pas à monter à cheval pour se rendre chez lui, où sa présence étoit absolument nécessaire, & me promit de se rendre de bonne heure le lendemain au Gouvernement.

M. de Prépont, qui avoit des ordres à donner à ses équipages, nous laissa pareillement pour aller vaquer à ses affaires. Je passai le reste de la journée avec ces Dames, dont je fis la partie ; sur les neuf heures du soir, nous fûmes, Madame de Norfoyl & moi, faire un tour de Savanne. Les nouveaux amans ont tant de choses à se dire, qu'ils ne savent bien souvent par où commencer ; aussi ne fûmes-nous pas muets pendant près d'une heure que nous restâmes ensemble : nous nous plaignîmes réciproquement de la nécessité du voyage que j'allois faire ; les protestations de constance

& de fidélité ne furent pas oubliées ; enfin je reconduisis mon adorable Victoire , qui , pour la première fois , me permit de l'embrasser , & je me rendis au Gouvernement.

M. de Poincy ne manqua pas de me demander si j'avois informé mon ami de ce que j'avois fait à son égard ; je lui répondis qu'il avoit été très sensible à ses bontés , qu'il ne manqueroit pas de venir lui faire sa cour , & lui rendre ses actions de grâces. Je ne suis point fâché de vous avoir obligé me dit ce Gouverneur ; mais en même tems , je me reproche mon indiscretion , car je ne puis m'empêcher de plaindre ce pauvre M. de Pindré , qui est un fort honnête homme , très-bon Officier , & qui au fond mérite mieux cette place que votre ami , quoique ce dernier ait plus de service que lui ; il appartient d'ailleurs aux premiers de la Colonie , qui ne manqueront pas d'appuyer de tout leur crédit auprès de M. le Général le témoignage que j'en rends ; ainsi je vous avertis que vous aurez de puissans concurrens à vaincre , & c'est pour vous consoler

d'avance, que je vous fais pressentir le refus que M. de Champigny pourra bien vous faire : mais afin que vous ne puissiez pas me l'attribuer, je vous ferai lire ma lettre avant de la cacher.

Quoique je fusse bien jeune alors, & que j'eusse peu d'expérience, il ne me fut cependant pas difficile de voir, à la façon dont M. de Poincy avoit battu le chien devant le loup, que je serois fort traversé dans les démarches que je m'étois proposé de faire en faveur de mon ami ; dans l'instant je dressai mon plan, je formai la résolution de ne communiquer mes idées à personne, & d'agir dans le tems, selon que les circonstances l'exigeroient.

Le lendemain, M. de Chanzy ne manqua pas de se rendre chez M. de Poincy, qui l'embrassa, lui fit l'accueil du monde le plus flatteur, & le retint à dîner, après lequel nous nous rendîmes ensemble chez Madame sa mere, où nous trouvâmes M. de Prépont, qui nous attendoit avec autant d'impatience que Madame de Norfoÿ, pour apprendre comment les

choses s'étoient passées chez M. de Poincy, dont M. de Chanzy rendit le compte le plus avantageux. Quant à moi, je me gardai bien de rien dire de la conférence que j'avois eue avec ce Gouverneur, de crainte de leur faire perdre courage, de diminuer la considération que l'on avoit pour moi, & par-là de nuire à mes amours. Comme je passois sur les dix heures du matin devant la maison de Madame de Norsoy, je vis sa Nègresse sur la porte, à qui je demandai des nouvelles de sa maîtresse, que j'appris être seule dans sa chambre. Je profitai de cette occasion pour lui peindre tout l'excès de ma passion, & recevoir les assurances de son tendre retour. Pendant que je l'embrassois, je laissai mal adroitement glisser ma bouche sur son sein; elle se retira avec précipitation, & me regardant d'un air irrité, elle me dit d'un ton qui l'étoit au moins autant: si on vous laissoit faire, Monsieur, vous iriez votre chemin, il me paroît que vous êtes aussi entreprenant que peu respectueux, je reconnois bien là les gens de votre nation, & je crains fort d'avoir lieu de

de me repentir de vous avoir écouté ; cependant je veux bien vous pardonner pour cette fois , mais je ne vous conseille pas de récidiver davantage , ou vous pouvez être sûr d'encourir toute mon indignation. Je me jettai à ses genoux , je pleurai , je lui témoignai un vif regret de l'avoir offensée , je parvins enfin à calmer son courroux , même à l'attendrir : nous commençons à mêler nos larmes ensemble quand nous entendîmes Madame de Chanzy qui arrivoit. Je me remis à ma place ; & midi sonnant , je me rendis au Gouvernement , où je trouvais M. de Prépont qui y dîna avec nous , & qui m'annonça que nous partirions le surlendemain pour le Fort Royal , afin que je prisse mes arrangemens en conséquence.

M. le Gouverneur m'ayant , après le dîner , mené dans son cabinet , me fit lire la lettre qu'il écrivoit à M. le Général en faveur de Messieurs de Chanzy & de Pindré. Elle étoit aussi favorable pour l'un que pour l'autre , telle enfin qu'il me l'avoit promis : il l'a cacheta , me la remit , me dit qu'il partoit le lendemain pour aller passer

quelques jours dans une habitation , où il avoit promis de se rendre , & où il avoit résolu de me mener , si je n'étois pas parti pour la Martinique. Je le remerciai de toutes ses bontés , lui demandai la permission de faire conduire dès le jour même mon équipage à bord , où j'étois dans l'intention d'aller coucher le soir pour m'y arranger , & qu'il trouvât bon que dès ce moment j'eusse l'honneur de prendre congé de lui , il y consentit , m'embrassa & rentra avec moi dans la salle.

Un instant après , il prit M. de Prépont en particulier dans l'embrasure d'une croisée ; comme je les vis en affaire , je fus faire ma malle , & la donnai à un Nègre pour la porter dans le canot de M. de Prépont , qui étoit sur le bord de la mer. En rentrant , je trouvai cet Armateur qui m'attendoit ; il avoit , ainsi que moi , pris congé de M. de Poincy ; nous fîmes ensemble donner ordre au Patron de notre canot de conduire notre équipage à bord , & de revenir nous attendre à l'entrée du Port.

Nous nous rendîmes ensuite chez

Madame de Chanzy, qui parut surprise de nous voir si tard ; mais quand nous l'eûmes informée de ce que nous avions fait, Madame de Norfoÿ s'écria, j'en suis en vérité bien aise, nous passerons ensemble la soirée, & puisque vous partez après demain, nous nous flattons, Monsieur, en s'adressant à moi, que vous ne désespérerez pas d'ici ; car il n'y aura plus d'excuse de Gouvernement : vous n'êtes pas dans le cas de M. de Prépont, qui a des affaires en ville & des ordres à donner à ses équipages ; mon frere vient ce soir, nous nous amuserons. Quoi ! lui dis-je, Madame, en la regardant tendrement, m'interdirez-vous aussi un petit tour de Savanne, pour voir si l'air ne rétablira pas un peu ma tête, qui est très-malade ? Je le veux bien, me répondit elle ; mais à condition que j'irai avec vous, de peur que vous ne nous fassiez faux bon. Nous n'y fûmes pas plus d'une demi-heure ; j'en profitai pour me faire confirmer la grace qu'elle m'avoit accordée le matin, recevoir de sa bouche adorable un nouvel aveu de ses sen-

timens pour moi, & lui réitérer les miens. Nous trouvâmes à notre arrivée M. de Prépont & M. de Chanzy, qui nous attendoient pour souper; nous passâmes une des plus agréables soirées que j'aie jamais eues de ma vie. Il étoit près d'une heure du matin quand nous songâmes à retourner à bord. Alors pour rendre ma satisfaction plus complète, M. de Chanzy proposa, pour m'éviter la peine de revenir, de me donner son lit, ou un hamack dans sa chambre : ayant remarqué dans les yeux de M. de Prépont, que cela ne lui feroit aucune peine, je me déterminai à l'accepter.

M. de Prépont, nous rejoignit le lendemain d'assez bonne heure; notre entretien, entre Madame de Norsoy & moi, roula toute la journée sur la douleur de notre séparation, que l'avancement de M. de Chanzy, & l'espérance de nous revoir incessamment, calma cependant un peu : enfin l'heure étant venue de nous rendre à bord, nous prîmes congé de ces Dames & de M. de Chanzy, qui nous promirent de venir nous faire leurs adieux.

& déjeuner avec nous. Effectivement ils se rendirent au coup de huit heures à notre bord ; nous leur donnâmes un déjeuner honnête, dont Madame de Norfoÿ & moi, ne profitâmes gueres. Nos adieux furent des plus tendres , & nos protestations des plus sinceres ; nous nous quittâmes enfin. Je donnai alors un libre cours à mes larmes , & je m'abandonnai à une mélancolie , dont mon bon ami eut toutes les peines du monde à me retirer.

Il étoit près d'onze heures quand nous appareillâmes , & nous portâmes le cap sur le Fort Royal.

Pendant ce court trajet , comme je songeois aux moyens de faire réussir le projet que j'avois formé en faveur de M. de Chanzy, en me rappelant à tout moment le singulier propos que m'avoit tenu M. de Poincy à ce sujet , je m'avisai de demander à M. de Prépont, ce que ce Gouverneur lui avoit dit , dans l'entretien qu'ils avoient eu ensemble. Il me répondit qu'il n'avoit pas été question de grande chose , sinon qu'en lui remettant quatre let-

tres pour M. de Champigny , dont une de lui , il lui avoit expressement recommandé de les rendre à ce Général , aussitôt son arrivée. Ce fut alors que je me doutai de quelques coups de jarnac , & sans communiquer mes idées à cet Armateur , ayant sçu de lui qu'il seroit au moins sept heures du soir quand nous arriverions au Fort Royal , j'en restai là , & dressai ma batterie en conséquence. Effectivement nous mouillâmes dans la rade de cette Isle , le sept Mars , à huit heures ; & parce qu'il étoit trop tard , M. de Prépont remit au jour suivant son entrée dans le Port.

Comme il se préparoit à descendre à terre avec moi , je lui fis observer que le Fort fermant à neuf heures , il seroit beaucoup mieux d'attendre au lendemain pour faire sa visite à M. le Général , à qui j'allois rendre compte du motif qui l'avoit obligé de différer ; il se rendit à mes raisons , & voulut me donner ses lettres ; je m'en excusai sur ce qu'il étoit chargé de les remettre lui-même à ce Gouverneur : j'ajoutai que j'avois d'ailleurs de fortes raisons qui m'en

empêchoient, dont je l'instruirois en tems & lieu.

Aussitôt que M. de Champigny m'apperçut, il me dit, je vous fai bon gré d'être venu avec M. de Prépont, j'ai besoin de son Brigantin, afin d'exécuter les ordres que j'ai reçus de la Cour, pour visiter le Gouvernement de la Guadeloupe, parce que la Frégate du Roi, *le Portefaix*, commandée par M. le Chevalier de la Saussaye, qui est ici en rade, & qui doit me conduire dans cette Isle, ne pourra pas me ramener, attendu que de-là elle doit faire route pour S. Domingue; c'est pourquoi je ferai armer son Brigantin à cet effet; je suis bien fâché que cela recule votre voyage de près de deux mois, mais le service du Roi l'exige ainsi.

Comme il y avoit beaucoup de monde avec lui, je pris la liberté de lui demander un petit entretien particulier; il se leva d'abord, & me conduisit dans son cabinet, où je lui dis, en lui remettant la lettre de M. de Poincy : Vous m'avez promis, Monsieur, de saisir toutes les occasions qui se présenteroient de me ren-

dre service, en voici une, trouvez bon que j'en fasse usage, ce que je vais vous demander, est plutôt une justice qu'une grace que je vous supplie de vouloir bien ne me pas refuser. De deux sujets que M. de Poincy vous propose, pour remplir une place vacante, il en est un qui se nomme M. de Chanzy, pour qui je m'intéresse fortement, & qui, j'ose le dire, mérite mieux que l'autre votre préférence; il est d'une des meilleures familles de la Colonie. Il a vingt années de service, il a eu l'honneur de témoigner son zèle, en vous accompagnant à votre expédition de Sainte Lucie, où il s'est très-distingué. Sa famille est intimement liée avec M. de Prépont, & pendant le tems que j'ai resté à Marie Galante, j'en ai reçu, à votre considération, l'accueil du monde le plus flatteur. Je lui rendis ensuite un compte exact de tout ce qui s'étoit passé entre M. de Poincy & moi à ce sujet, à l'exception cependant de notre dernière conférence.

Ce généreux protecteur ayant lu sa lettre, m'embrassa, & me dit, quand vous n'aurez que des choses

pareilles à me demander , je ne vous les refuserai jamais ; ainsi vous pouvez dire à Duchicher de vous expédier cette commission dès ce soir , si vous voulez , je la signerai avant de me coucher. Je pris la main de ce Général , que je baisai malgré lui ; & profitant de sa belle humeur , je le priai de vouloir bien faire employer cet Officier dans l'Etat des Croix de S. Louis , que je savois déjà qu'il devoit demander à la Cour pour plusieurs Capitaines. Il en donna l'ordre dans l'instant à son Secrétaire , & ajouta ; j'attends incessamment des brevets de la Cour pour tous les Officiers de Milice , qui dorénavant feront dans le cas de parvenir aux grades militaires comme les autres Officiers des troupes détachées de la Marine. C'est une bonne nouvelle , dont vous pouvez faire part à votre ami. Il entra tout de suite dans la salle , où la compagnie l'attendoit.

Je ne perdis pas un moment , & fus trouver Duchicher , qui , pour m'obliger , remplit sur le champ une commission , & mit mon ami le troisieme sur l'Etat des Croix de S. Louis , dont

M. le Chevalier de la Sauffaye devoit se charger pour le Ministre. Après souper, je fus moi-même faire signer cette commission à M. le Général, qui accompagna cette grace de mille choses obligeantes, qui me la rendirent plus précieuse; je fus tout de suite y mettre le sceau & la faire contresigner, de façon que je l'avois dans ma poche en allant me coucher.

Le lendemain, vers les neuf heures, je vis arriver M. de Prépont. Je fus audevant de lui, & l'ayant tiré à l'écart, je l'informai de mon heureuse chance de la veille dont il me félicita bien sincèrement. Je la dois en partie, lui dis-je mon bon ami, à la complaisance que vous avez eue hier pour moi, en restant à votre bord. Comment l'entendez-vous, me dit il, croyez-vous que j'aurois été capable de vous nuire? Non, lui répliquai-je, mais bien vos lettres. Je l'instruisis en même tems de la dernière conversation que j'avois eue avec M. de Poincy, du soupçon que m'avoit fait naître l'affectation qu'avoit eue ce Gouverneur, en lui remettant mystérieusement les lettres

dont il étoit porteur, plutôt que de m'en charger; je lui dis que je ne doutois pas un instant que ces lettres ne fussent toutes en faveur de M. de Pindré, à l'exclusion de M. de Chanzy, que c'étoit ce qui m'avoit fait imaginer de l'engager à ne se pas rendre au Fort la veille, afin d'avoir la prévention pour moi; que comme tout s'étoit passé au gré de mes desirs, je ne m'inquiétois plus de rien, & qu'il seroit à portée de juger lui-même, dans l'entretien qu'il alloit avoir avec M. le Général, si mes conjectures étoient bien fondées: que je croyois d'ailleurs mes intérêts en bonne main, & que je le priois de ne me rien celer. Je le conduisis ensuite dans la salle des gardes; & l'ayant fait annoncer, j'allai dans le Secrétariat, auprès de Duchicher, pour être plus à portée de voir sortir M. de Prépont, & de me rendre aux ordres du Général, au cas qu'il me fît appeller, ce qui ne tarda pas à arriver. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que cet Armateur étoit entré, que le Sergent d'ordonnance vint m'avertir que M. de Champigny me demandoit. Quoique je

n'eusse rien fait qui méritât répression, je devins pâle comme le spectre du Festin de Pierre, & aussi tremblant que le sont ceux qui figurent dans l'Opéra d'Isis. Eh ! qu'avez-vous, mon cher enfant, me dit M. le Général en me voyant en cet état ; ne craignez rien, ce qui est fait est fait, & je ne m'en repens pas ; je fais tout, je loue d'autant plus votre prudence, qui n'est pas ordinairement l'appanage des jeunes gens, que si j'avois reçu en même tems que votre lettre, celles que M. de Prépont vient de me remettre, je ne fais en faveur de qui j'aurois pu me décider ; mais vous avez été plus fin & plus politique que mon cher cousin, qui sera bien puni de sa dissimulation à votre égard, lorsqu'il sera instruit du tour que vous lui avez joué. Quant à moi, je ne puis me résoudre à vous blâmer ; je vous recommande seulement de n'employer vos talens, que pour opérer le bien, vous garantir du mal, & jamais pour nuire à personne.

Nous nous rendîmes un instant après dans la salle d'assemblée, où M. le Général étoit attendu, & M. de

Prepont m'ayant emmené sur la terrasse, il me dit : Si vous avez quelque chose à mander à Madame de Norfoÿ, faites promptement vos dépêches, j'envoie demain une Chaloupe à Marie Galante, aux Patrons de mes bateaux, pour des ordres pressans que j'ai à leur donner, je viendrai dîner ici, & vous me remettrez votre paquet qui sera rendu exactement : vous pouvez même vous faire un mérite auprès de cette Dame, de l'envoi de cette chaloupe, dont j'écrirai que je ne profite que par occasion. Trouva-t-on jamais un ami de cette trempe dans un homme qui auroit pu être mon pere ? Il m'aimoit comme il auroit fait son fils, s'il en avoit eu un, mais j'eus le malheur de le perdre quatre ans après, dans un tems, où il m'en auroit évité de bien grands, s'il avoit vécu. Dans ce moment où j'écris ces Mémoires, je ne peux m'en pêcher de mêler mes larmes avec l'encre qui me sert à tracer ces caracteres.

Ce bon ami ne fut pas plutôt descendu du Fort, que j'allai dans le bu-

reau de Duchicher écrire la lettre
suivante à Madame de Norfoi.

„ Jugez, mon adorable Victoire,
„ si j'ai perdu un instant à vous ser-
„ vir, vous trouverez ci-joint sous
„ cachet volant une lettre de M. le
„ Général pour M. de Poincy, dans
„ laquelle est la commission de votre
„ cher frere. Il faut que M. de Chan-
„ zy aille la rendre tout de suite à ce
„ Gouverneur, qui le fera recevoir
„ à la premiere revue qui sera dans
„ peu. Cette commission ne tardera
„ pas à être échangée contre un bre-
„ vet de la Cour, qui sera accompa-
„ gné d'une décoration à laquelle M.
„ votre frere ne s'attend pas. M. de
„ Champigny ayant fait à cet égard
„ tout ce qui étoit convenable; si
„ par hazard M. de Prépont vous
„ écrit par l'occasion de ma chaloupe,
„ vous verrez que j'ai été bien avisé
„ d'en agir comme j'ai fait, sans quoi
„ nous courrions risque de ne rien
„ tenir; mais renard contre renard,
„ le plus fin l'emporte. Au surplus,
„ ne me sachez aucun gré du succès
„ de cette affaire, vous le devez tout
„ entier au petit Dieu, qui parmi les

» conseils qu'il me donne pour vous,
 » m'a fourni le stratagème qui nous
 » a réussi. Malgré cela, son inconstan-
 » ce ordinaire me fait trembler, & je
 » crains bien qu'il ne lie quelque
 » jour avec vous la partie de me
 » tromper. Ne l'imitiez pas au moins,
 » ma chere Victoire, si vous ne vou-
 » lez mettre au tombeau celui qui de
 » tous vos serviteurs est le plus ten-
 » dre, le plus sincere & le plus fi-
 » dele.

Le Chevalier D***.

Quand M. de Prépont fut de re-
 tour, je lui lus ma lettre, je fis mon
 paquet, & en lui remettant, je le
 priai de le recommander au Negre,
 à qui il le donneroit, pour qu'il le
 rendit en main propre à Madame de
 Norfoÿ; il me le promit & me dit
 que par la même occasion, il écriroit
 à cette Dame.

L'esprit tranquille, le cœur con-
 tent, l'amour propre satisfait, débar-
 rassé de tous les soins qui m'avoient
 agités depuis mon arrivée, le tem-
 pérament enfin, qui ne trouvoit pas
 son compte à faire l'amour comme

les Anges, me fit songer à Mademoiselle Julie de V***. j'en demandai des nouvelles : j'appris que M. Ek***. Officier Suisse ne la quittoit pas, & qu'ils n'étoient point venus ni l'un ni l'autre au dernier médianox. Dans la circonstance où je me trouvois alors, la chose auroit dû m'être assez indifférente, mais je ne laissai cependant pas d'en ressentir un secret dépit. Quoi ! me dis-je, sont-ce là les protestations de fidélité qu'elle m'a faites ? Ah ! l'ingrate, la perfide.... Puis venant tout à coup à réfléchir sur ma propre conduite, je ne pus m'empêcher de reconnoître mon injustice & d'avouer que j'étois pour le moins aussi coupable qu'elle. De quoi donc puis je me plaindre, ajoutai-je ? Notre inconstance n'est-elle pas commune ? nos torts ne sont-ils pas réciproques, conséquemment les reproches déplacés ? Je veux cependant l'aller voir, pour tâcher de renouer avec elle, afin de m'en faire un amusement pendant le tems que je dois rester ici. Mon concurrent crévera sans doute de désespoir de me voir préféré ; car l'amour d'un Suisse est tenace, eh bien ! à la

bonne heure, ce sera un triomphe de plus pour moi.

Ma résolution une fois prise, je descendis à la ville, & me rendis chez elle. Je la trouvai seule dans le plus galant des deshabillés. Que vous êtes charmante, ma chere Julie, lui dis-je en l'embrassant ! Quoi ! vous voilà ici, s'écria-t-elle, je vous croyois en vérité bien proche des côtes d'Espagne. Je n'ai pas sorti, lui répliquai-je, depuis mon départ de la rade de Marie-Galante, d'où les ordres de M. le Général m'ont rappelé ; je suis arrivé d'hier au soir aux portes fermantes. Vous êtes ici depuis vingt-quatre heures, me dit-elle, & je vous vois à présent, on n'a jamais, je vous jure, témoigné autant d'empressement pour un objet que l'on dit aimer, vous l'avez sans doute laissé dans l'endroit d'où vous venez.

Que vous êtes injuste, ma chere Julie ! depuis mon retour, M. de Champigny m'a occupé jusqu'à ce moment, que je profite de ma liberté, pour venir vous en faire un nouveau sacrifice, & vous renouveler mes hommages ; mais

je vois bien que vous avez envie de me chercher une querelle d'Allemand, dont apparament M. Ek ***. vous a déjà donné quelques leçons, car on dit qu'il ne vous quitte presque pas, & que vous avez tant de plaisir à être seuls ensemble, que vous ne vous êtes trouvés ni l'un ni l'autre au dernier bal qu'il y a eu au Gouvernement. Ce reproche, il me semble, Mademoiselle, paroît mieux fondé que celui que vous venez de me faire, & vous ne ferez jamais dans le cas d'en avoir de réel à mon égard.

On vous a bien mal informé, Monsieur, me dit Mademoiselle de V***. ou il vous a plu donner une maligne interprétation à ce que l'on vous a dit; j'en suis d'autant moins étonnée que cela est dans votre caractère, qui, ne vous en déplaît, est celui d'un vrai jaloux : ce qui vous fera bien du tort un jour, si vous ne vous en corrigez. Hélas ! elle ne croyoit pas prophétiser si juste ; c'est cependant en quelque sorte à ce maudit défaut que je suis redevable de la plus grande partie de mes infortunes.... Vice cruel ! d'autant plus incorrigible & à crain-

dre, que d'un côté il prend sa source dans l'amour propre, & de l'autre il conduit communément à toutes sortes de forfaits. Fatal présent de la nature ! non seulement tu fais notre tourment, mais encore celui de l'innocence & de toutes les sociétés, à qui tu es en horreur par les effets funestes qui te suivent.

Mademoiselle de V***, qui avoit commencé à m'entreprendre, n'en resta pas là, elle me dit, asseyez-vous, Monsieur, & m'écoutez; je veux bien pour la dernière fois, parce que vous avez pu être induit à erreur, me donner la peine d'entrer en explication avec vous. Si vous me croyez, à la bonne heure, faites-en votre profit, & sur-tout, tâchez de n'être pas si prompt dorénavant à juger sur de simples rapports, enfans de la malice, ou sur de légères apparences, presque toujours trompeuses : si au contraire, vous n'ajoutez aucune foi à ce que je vais vous dire, nous romprons absolument ensemble, aussi bien m'apperois-je que c'est-là où vous en voulez venir.

Il y a environ quinze jours que M. Ek***. qui me voyoit toutes les fois

que j'allois au Fort , conçu pour moi des sentimens qu'il n'osa me déclarer. Moins timide avec ma sœur , il lui en fit part , l'engagea d'en parler à ma mere , & de lui être propice : que si elle avoit la bonté d'agréer sa recherche , il prendroit la liberté de me faire l'aveu de sa passion , & d'obtenir mon consentement. Ses vues , comme vous voyez , sont des plus légitimes , puisqu'elles tendent au Sacrement , cela seul devoit vous tranquilliser , mais ce n'est pas assez pour moi ; il vint au bout de quelques jours rendre une visite à ma mere ; après environ un quart d'heure de particulier , elle rentra avec lui dans la salle où j'étois , & le prenant par la main , elle me le présenta en me disant : Ma fille , Monsieur vous fait l'honneur d'aspirer à votre main , c'est un digne Officier , un honnête homme , un bon gentilhomme , il a du bien , il vous aime , à tous égards , il me paroît vous convenir ; je vous prie de le bien recevoir & de répondre aux sentimens qu'il a pour vous. Que pouvois-je faire , sinon d'obéir ? Il est vrai que je n'ai pas été au dernier bal qui s'est

donné le Mardi Gras ; mais je n'étois pas en état de m'y rendre. M. Ek ***, qui m'idolâtre, soupa ici, & nous tint compagnie toute la soirée. Il ne m'a pas quittée un instant depuis ce moment, il me gêne beaucoup, je ne sens rien pour lui, & une humeur jalouse que je lui ai remarquée en différentes occasions, me le fait détester. Je voudrois bien trouver un moyen de rompre avec lui ; car il est décidé que je n'en veux point, & j'ai résolu de prier ma sœur de faire connoître à ma mere mon dégoût ; afin qu'elle m'en débarrasse. Il est fort heureux pour vous, que le hazard vous ait fait venir ici un jour qu'il est de garde, car il ne nous auroit pas été possible d'avoir cette explication.

Ah ! trop chere Julie, lui dis-je, en lui prenant la main, que je baisai avec ardeur, que vous venez de mettre de baume dans mon sang ! quel est le monstre qui pourroit être insensible à tant de bontés ? Je ne me le pardonnerois jamais. Je jure par vous-même, par vos charmes, par l'amour que vous m'inspirez, que jamais je ne vous causerai de ma vie le moindre

sujet de chagrin; je l'embrassai, & pendant le reste de l'après midi, nous nous donnâmes réciproquement tous les témoignages les plus vifs de notre amour. Avant de la quitter, je lui fis promettre qu'elle viendrait au bal de la mi-Carême, où il y auroit une bonne provision de nouveaux danseurs, que nous fourniroit le vaisseau du Roi qui étoit en rade.

Comme j'allois rentrer au Fort, je rencontrai M. de Prépont, qui me dit qu'il venoit de remettre nos paquets au Patron de la chaloupe, qui devoit partir le lendemain pour Marie-Galante, & qu'il en profiteroit pour se faire descendre au Fort S. Pierre, où il avoit affaire pour quelques jours. Il me pria d'être tranquille, me dit qu'il avoit donné de si bons ordres pour la remise de ma lettre, que j'aurois lieu d'en être content. Nous nous séparâmes ensuite.

Je ne fus pas plutôt arrivé au Gouvernement, que je fis bien des réflexions sur mon infidélité envers ma chère Victoire. Me voilà donc parjure, m'écriai-je, sont-ce là les promesses & les sermens que je lui ai

faits. O Dieux ! si elle venoit à apprendre mes liaisons avec Mademoiselle de V ***. Non, elle ne me le pardonneroit jamais, & la mort suivroit de bien près ma disgrâce. Après tout, reprenois-je, mon cœur n'est-il pas entièrement à elle ? ne m'a-t-elle pas répété cent fois, qu'il suffiroit à sa délicatesse, qui étoit dégagée du plaisir des sens, plutôt faits pour les brutes, que pour les gens raisonnables ?

S'il en est ainsi, de quoi pourroit-elle donc se plaindre ? Croit-elle de bonne foi qu'un amour platonique, soit si facile à réduire en pratique ? Sur-tout quand le tempérament parle, & qu'il a déjà été aiguïté par la jouissance. Hélas ! elle se trompe fort ; c'étoit bon dans nos anciens Romans, enfans du loisir de quelques enthousiastes ; mais ce n'est plus le goût du siècle, il faut se conformer à l'usage reçu, ou se résoudre à passer pour ridicule ; d'ailleurs ce n'est qu'une pafade, je suis à la veille de mon départ, les choses peuvent changer de face, que fait-on ? Mes feux se ralentiront peut-être ; pour lors, il sera

tems de jouer les grands rôles , & de me faire un mérite de l'affoiblissement de la nature. Il n'en fallut pas davantage pour faire taire mes remords.

Je passai assez tranquillement les premiers jours qui suivirent ces réflexions ; mais ayant appris que M. de Champigny devoit inviter à dîner pour le jour de la mi Carême , Messieurs les Officiers de la Frégate du Roi, ceux du Conseil Supérieur, qui étoit pour lors assemblé au Fort Royal, & qu'outre ce , il y auroit jeu, bal & ambigu ; je me proposai de profiter de l'occasion pour me dédommager amplement avec ma chere Julie , de la contrainte que me faisoit souffrir son Suisse , n'ayant encore pu la voir un moment seule, depuis notre explication.

Ce jour arriva enfin , & m'étant offert à M. de Champigny, pour aller chercher ces Dames , j'y trouvai l'aimable M. Ek***. , Cela ne m'empêcha pas d'embrasser Mademoiselle de V***. , qui s'y prêta de bonne grace ; mais en me retournant , j'aperçus les restes d'une effroyable grimace qu'il venoit de me faire. Je feignis de ne
l'avoir

l'avoir pas vue, & fus tout de suite joindre Madame de Rupert; lorsqu'elles furent prêtes, Mademoiselle de V***. vint d'elle-même prendre mon bras, & M. Ek***. se vit obligé de présenter le sien à Madame sa sœur. Comme nous avions, par déférence, laissé le pas aux aînés, & que nous suivions fort doucement, je fus plus d'une fois tenté de croire que mon Concurrent se déboiteroit le cou, ou se donneroit au moins un bon torticolis, à force de jeter sa tête en arrière pour nous regarder.

A notre arrivée, on arrangea les parties de jeu; je n'y nuisis pas, M. Ek***. fut de celle d'ombre, avec Madame de Rupert; nous ne voulûmes, Mademoiselle de V***. & moi, être d'aucune. J'ignore par quel motif je fus obligé de sortir; mais je fais qu'en rentrant par la terrasse dans le salon où l'on jouoit, je rencontrai Mademoiselle de V***., que sans doute quelque besoin avoit obligé de s'absenter, & lui présentai la main en batifolant à notre ordinaire. Ek***. qui étoit d'un caractère jaloux, & qui avoit été plus attentif à nous obser-

ver , qu'à son jeu, nous parût prendre un peu d'humeur ; nos ris & nos folies n'en fûrent que plus vifs , & ne s'arrêterent que quand il fut question d'aller nous mettre à table.

Nous eûmes pendant le reste du Gala , jusqu'au lendemain cinq heures , tout le tems de causer ensemble, Mademoiselle de V ***. & moi. Nous primes ensemble des arrangemens convenables , pour nous voir quelques fois en particulier , en dépit du jaloux ; mais nos mesures devinrent inutiles , ainsi qu'on le va voir.

Quand il fut question de reconduire ces Dames , je présentai , à mon ordinaire ; mon bras à Mademoiselle de V ***. M. Ek ***. fut obligé d'en faire autant à Madame de Rupert , & après avoir pris congé d'elles , nous nous retirâmes. Quand nous nous trouvâmes , cet Officier & moi , il me dit en assez mauvais françois : Savez-vous , mon petit Monsieur , que je recherche Mademoiselle Julie de V ***. , que j'y suis autorisé par sa famille , que vos visites me déplaisent ; ainsi , je vous prie de n'y pas mettre le pied davantage , si vous ne vou-

lez être victime de mon ressentiment.
 Piqué jusqu'au vif du compliment , &
 du ton dont il étoit fait , je lui répon-
 dis vivement , que cela m'importoit
 peu , & que rien ne seroit capable de
 m'empêcher d'agir à mon ordinaire.
 Oh ! oh ! me répliqua-t-il , vous êtes
 résolu , à ce qu'il me paroît , & je
 vois bien que vous n'entendrez pas
 raison , que je ne vous aye coupé les
 oreilles : on imagine bien quelle fut
 ma réponse ; je mis tout de suite l'épée
 à la main , & pour mon coup d'essai ,
 j'en rembourfai un dans le bras qui
 fit tomber la mienne. Comme je me
 baïssois pour la ramasser , un nommé
 Mara , Sergent d'Ordonnance , qui ,
 tous les matins , faisoit sa ronde au-
 tour du Port , s'étant apperçu de no-
 tre combat , vint à moi , me banda
 avec mon mouchoir , & me recon-
 duisit au Fort. J'eus beau l'engager à
 me taire sur cette aventure , il n'en
 voulut rien faire , & fit son rapport
 au Lieutenant de Roi.

En arrivant je fus me coucher , &
 envoyai chercher le Chirurgien Ma-
 jor , qui me pansa & me saigna. Com-
 me je n'avois pas laissé de perdre du

sang, je tombai dans une foiblesse qui me dura plus d'une demi-heure ; mais qu'elle fut ma surprise , en ouvrant les yeux , de voir auprès de moi M. le Général qui étoit informé de notre combat ! Il me demanda ce qui l'avoit occasionné ; je lui répondis tout simplement que je croyois que c'étoit une jalousie déplacée de la part de M. Ek ***, qu'il m'avoit insulté & menacé , que je lui avois riposté , que nous avions mis l'épée à la main , & que j'avois été blessé. Je le priai en même tems de ne point chagriner cet Officier. Si je ne savois cette affaire que de vous , me dit M. de Champigny , à la bonne heure ; mais dans la circonstance présente , je ne puis faire ce que vous desirez ; d'ailleurs il m'a manqué , en agissant comme il a fait à votre égard : tranquillisez-vous cependant , il en sera quitte pour quelques jours d'arrêts ; ainsi guérissez-vous promptement , afin d'être en état de venir avec moi à la Guadeloupe sous quinzaine.

Ma blessure n'étoit pas considérable ; j'en fus quitte pour garder le lit pendant trois jours , encore par rapport

au grandes chaleurs. Ma chambre ne désemplit pas pendant tout ce tems ; j'eus non seulement la visite de mes amis , mais celle des Officiers de la Garnison , qui blâmerent tous unanimement la conduite de leur camarade envers moi.

J'aurois été bien fâché que cette petite aventure ne me fût pas arrivée , par l'honneur qu'elle me fit , tant du côté de la bravoure , que de celui de la générosité , ce qui ne diminua pas , à coup sûr , mon amour propre , dont j'avois déjà bonne provision.

Je ne fus pas plutôt rétabli , que j'allai remercier M. de Champigny , qui , en m'embrassant , me défendit les voies de fait avec M. Ek *** , qui n'étoit pas encore sorti de ses arrêts , quoique j'eusse déjà intercédé pour lui plusieurs fois.

Je me rendis le même jour chez Mademoiselle de V*** , que je remerciai ainsi que sa mere & sa sœur , de la part qu'elles avoient bien voulu prendre à mon accident , & de l'intérêt qu'elles m'avoient témoigné en envoyant deux fois par jour savoir de mes nouvelles. Après un moment de

silence , Madame de V ***. s'adressant à moi , me dit : M. Ek ***. ne fera jamais dans le cas, Monsieur, de chercher querelle à personne , par rapport à ma fille , car je lui ai écrit de ne plus se donner la peine de venir chez moi. Nous n'aimons pas les jaloux dans ce pays ; & Mademoiselle Julie ajouta malignement : voilà comme il faudroit tous les punir , sur-tout quand ils le font mal-à-propos. Je pinçai les lèvres , la regardai , & elle se mit à sourire.

Deux jours après , me promenant sur la terrasse , je vis arriver M. de Prépont , à qui je fis le détail de ma petite aventure , il me plaignit & me félicita en même tems d'en avoir été quitte à si bon marché ; puis me tendant la main : voilà , me dit-il , de quoi vous consoler , c'est la réponse de Madame de Norsoy à votre lettre ; comme elle n'est jamais sortie de ma mémoire , la voici telle qu'elle étoit.

„ Que je vous embrasserai de bien
 „ bon cœur , mon cher ami , quand
 „ je vous verrai ! on ne mit jamais au-
 „ tant de zele & de diligence à obli-
 „ ger. M. de Prépont me rend compte

» de ce que vous avez fait pour préve-
 » nir les obstacles qui auroient pu
 » vous faire échouer ; il m'assure que
 » bien vous en a pris , & que sans
 » votre prudence mon frere ne tenoit
 » rien. Je ne vous dis pas tout ce que
 » m'a inspiré ce que vous avez fait à
 » ma considération ; je me réserve à
 » vous le témoigner de vive voix. Je
 » vous ferois injure de douter à pré-
 » sent de la sincérité de votre amour ;
 » rassurez-moi sur sa constance , vous
 » avez tort de rien craindre de la
 » mienne , elle ne m'abandonnera ja-
 » mais , tant que vous ferez fidele à
 » votre amie.

VICTOIRE.

Je baifai mille fois cette charmante
 lettre ; mais je ne tardai pas long-
 tems à oublier les conditions aux-
 quelles Madame de Norsoy attachoit
 ses promesses ; car il étoit décidé chez
 moi que le cœur , l'esprit & le tempé-
 rament ne feroient jamais d'accord ,
 & que ce dernier resteroit toujours
 vainqueur des deux autres.

Enfin le Brigantin qui devoit nous
 accompagner se trouvant armé , on

Giv

fixa notre départ au vingt-six Mars , pour donner le tems à M. le Chevalier de la Sauffaye de rachever sa provision d'eau & de bois qui commençoit à lui manquer.

Dans cet intervalle , arriva M. de Chanzy , qui venoit faire ses remerciemens à M. le Général , dont il fut très-bien reçu ; il me confia qu'il avoit remarqué beaucoup de froid dans M. de Poincy , lorsqu'il lui avoit remis la lettre que j'avois adressée à sa sœur ; que cependant il l'avoit fait recevoir deux jours après , & qu'ensuite il lui avoit dit qu'il étoit fort heureux d'avoir trouvé un aussi bon ami que moi , qu'il lui conseilloit de me conserver ; mais qu'il ne pouvoit concevoir par quel miracle j'avois pu l'emporter sur toutes les personnes de considération qui avoient sollicité en faveur de son Concurrent.

Comme je craignois que M. de Chanzy s'aperçût de mon intelligence avec Mademoiselle de V *** , & qu'il n'en badinât devant sa sœur , je fus extrêmement réservé avec elle devant lui , toutes les fois que nous nous trouvâmes ensemble. Je profitai du

peu de jours qui nous restoient jusqu'à celui de notre départ , pour lui procurer tous les amusemens possibles. Je fis ensuite mes adieux , & nous nous embarquâmes le vingt huit Mars , vers les quatre heures après midi ; nous appareillâmes & fîmes route pour la Guadeloupe , où nous arrivâmes le lendemain matin.

Cette Isle est une des Antilles de l'Amérique septentrionale ; elle a environ soixante lieues de circuit , & est très-peu distante des Isles de Marie-Galante , de la Désirade , de Mont Serrat & de la Dominique. Une rivière qui se rend à la mer , la partage en deux parties , dont l'une se nomme la Guadeloupe , où il y a un Fort , résidence du Gouverneur , qui de mon tems , se nommoit M. de Poyet. L'autre partie se nomme la Grand-Terre , parce qu'elle a plus d'étendue que la première ; mais elle est moins habitée. Il y a un Présidial qui ressortit au Conseil Supérieur de la Martinique , & quatre Couvens , occupés par des Jésuites , des Jacobins , des Carmes & des Capucins , qui desservent toutes les Paroisses de la dépendance de cette

Isle & des voisines. Elle est fort hérissée de montagnes, très-fertile en sucre, en indigo, & sur-tout en coton; car de mon tems il n'y avoit pas encore de café: le gibier y est assez abondant; on y voit beaucoup de ramiers, de tourterelles & de perdrix. Il y a aussi un animal quadrupede, que l'on nomme Agouti, il est à peu-près de la grosseur d'un lievre, fort agile; sa tête ressemble à celle d'un rat, ses oreilles sont courtes & rondes, son poil est roux & rude, sa queue courte & sans poil, ainsi que ses jambes de derriere; il mange comme l'écureuil avec ses pattes de devant; sa chair a un goût de venaison, & est assez bonne: l'air y est fort sain, & on y voit fort peu de reptiles.

Il n'y avoit pas plus de huit jours que nous y étions, quand M. le Chevalier de la Saussaye annonça à M. le Marquis de Champigny, que s'il ne restoit pas longtems à la Guadeloupe, il pourroit le ramener à la Martinique; c'est ce qui fit prendre à ce Général le parti, pour épargner des frais au Roi, de renvoyer son Brigantin au

Fort Royal, pour s'y désarmer, & se rendre ensuite à Marie-Galante.

Comme je n'avois pas beaucoup d'agrémens à la Guadeloupe, je fus charmé de cet événement, qui alloit me rapprocher de Madame de Norfoi beaucoup plutôt que je ne l'espérois : je ne fus pas longtems dans cette erreur. Dieu qui se joue à son gré de nos projets, quand ils ne s'accordent pas avec la direction de sa Providence, nous donna la frayeur d'un péril dont nous n'échappâmes que par un miracle. En conséquence des ordres de M. le Marquis de Champigny, nous nous embarquâmes le huit Avril sur les trois heures après midi, nous appareillâmes & fîmes voile pour le Fort Royal. Trop de sécurité, ou pour mieux dire de négligence, toujours condamnable dans des Officiers, leur fit oublier de retirer les armes des soldats, à fur & à mesure qu'ils s'embarquoient pour les enfermer dans les coffres destinés à cet effet.

Il n'y avoit pas plus d'une heure que nous étions embarqués, quand en me promenant sur le Gaillard, je vis un Nègre, monter avec précipita-

tion de l'entrepont où il étoit, & joindre avec un air effrayé M. de Longvilliers, qui commandoit notre Brigantin; il lui rendit compte d'un complot qu'il avoit entendu, sans qu'on s'en fut apperçu, qui s'étoit tramé entre un nommé Sainte-Marie, Sergent François, & un nommé Bihouack, Sergent Suisse, qui tous deux avoient sçu corrompre les soldats de leurs Détachemens. Il y avoit eu deux avis d'ouverts; le premier étoit de se saisir de tous les Officiers & passagers, de nous enfermer dans la chambre de poupe, dont la porte seroit gardée par deux Factionnaires, la bayonnette au bout du fusil, & de contraindre le Pilote de faire route pour S. Thomas, une des Isles Antilles de l'Amérique septentrionale, appartenante aux Danois, pour s'y faire dégrader, & nous laisser ensuite aller à notre destination. S'ils s'en fussent tenus à cet avis, ils auroient très-bien fait, & on ne les auroit jamais vendus, mais un nommé Duhamel, Parisien, homme séditieux & vindicatif, qui n'avoit pas encore oublié quelques coups de canne justement méri-

tés , & qu'il avoit nouvellement reçus de M. du Jarrier de la Chassagne , notre Aide Major, résolut de s'en vanger , & opina qu'il falloit tout tuer , à l'exception du Pilote & des Matelots , à qui ils en feroient autant , lorsqu'ils auroient mouillé ; de façon que ne restant plus personne , pour donner la nouvelle de leur désertion , on nous croiroit indubitablement ensevelis dans les flots ; qu'ils s'accommoderoient ensuite de notre dépouille , & qu'il leur seroit très-facile de se défaire de notre bâtiment , dont ils partageroient entr'eux le produit. Comme pendant ce complot , deux soldats qui étoient près des écoutilles pour prendre garde à ce qui se passoit , apperçurent l'émotion de ce Nègre , & qu'ils craignirent d'être découverts ; ils avertirent dans l'instant leurs camarades que la mine étoit évantée , & crièrent tous ensemble , aux armes... aux armes... feu... feu... tue... tue... L'effet suivit de près , & on fit sur nous une décharge de plus de quarante coups de fusil , dont M. du Jarrier de la Chassagne reçut une balle dans l'épaule , & plus de vingt coups de

bayonnette dans le ventre qui le fit expirer sur le champ. M. de Metzatz, Officier Suisse, reçut aussi une balle dans l'estomac, moi une dans mon chapeau, & une autre qui ne fit que m'effleurer la cuisse; un des gardes M. de Champigny, nommé Bezy, qui avoit obtenu la permission de ce Général, de venir assister aux couches de sa femme, eut toute la cervelle emportée; & comme ce Duhamel, dont j'ai parlé plus haut, ajustoit notre Commandant, un autre soldat lui releva son fusil, en disant : morbleu ne tuons pas notre Capitaine, il ne nous a jamais fait de mal, il faut l'excepter. Plusieurs autres se joignirent à lui, de sorte que ce séditieux, en prenant son fusil par le bout du canon, & laissant tomber de rage la crosse sur le Pont, il se détendit & lui perça la paume de la main droite; ce qui lui fit dire en jurant, il falloit tout tuer, ou ne tuer personne : nous nous repentirons certainement de notre compassion; c'est effectivement à celle qu'on eut pour ce Capitaine, qui étoit fort aimé du soldat, que nous fûmes redevables de la vie, & eux de la

perte de la leur. Leur fureur s'étant ralentie, ils se contenterent de nous garder dans nos chambres. Notre Chirurgien Major pansa les blessés ; aucuns ne moururent. Les seules victimes de cette révolte, furent l'Aide Major & le sieur Bezy, dont les dépouilles furent la proie des soldats, & nous fîmes route pour S. Thomas, où nous mouillâmes le dix-huit Avril.

Aussitôt après notre arrivée, ces Déserteurs descendirent à terre, & furent, selon la coutume, faire leur déclaration au Gouverneur du Fort ; nous ne tardâmes pas à les y suivre, & après lui avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé, nous le priâmes de nous rendre ces hommes, qu'il nous refusa, attendu, nous dit-il, que S. Thomas étoit une Isle neutre, où tous les Déserteurs étoient bien venus, & qu'un de ses prédécesseurs avoit eu la tête tranchée, pour en avoir rendu quatre. Nous eûmes beau lui observer que le cas où nous étions étoit bien différent, en ce que ceux dont il parloit n'étoient que de simples Déserteurs, au lieu que les nôtres ajoutaient à cette qua-

lité celles d'affassins & de voleurs ; puisqu'ils avoient pris l'argent & les effets de ceux qu'ils avoient tués ; qu'il étoit contre tout droit de donner azyle à de pareils gens, & que c'étoit autoriser le vice plutôt que de le réprimer. Nous ne pûmes obtenir de ce Gouverneur, rien autre chose, sinon qu'il nous promit de les faire mettre tous en prison, jusqu'à l'arrivée d'un des principaux membres du Conseil Suprême de Copenhague, qu'il attendoit incessamment ; qu'il lui exposeroit le fait, qu'il feroit même valoir nos raisons, & qu'il agiroit en conséquence de sa décision, que par ce moyen, il mettroit à couvert sa tête, qu'il ne se lassoit pas encore, ajoutant-il en riant, de porter sur ses épaules. Il nous invita à dîner pour le lendemain, où il nous régala au mieux. Il nous remit une lettre pour le Marquis de Champigny. Nous retournâmes tout de suite à bord, nous appareillâmes & fîmes voile pour le Fort Royal, où nous arrivâmes le trente.

Du plus loin que M. le Général nous apperçut, il nous cria, & d'où diable venez-vous, je vous ai cru la

proie des requins ; il y a trois semaines que vous devriez être ici. Il est vrai , lui répondit tout de suite M. de Longvilliers , qui lui fit le récit de notre cruelle catastrophe , & lui remit la lettre de M. le Gouverneur de S. Thomas , que M. de Champigny fit à l'instant traduire. Après l'avoir lue , il devint furieux du refus de ce Gouverneur , jura qu'il en auroit raison , ou qu'il y perdrait la vie , tança le Commandant de notre Brigantin , d'avoir eu l'imprudence de ne pas faire serrer les armes avant d'appareiller , lui ordonna les arrêts , plaignit beaucoup le sort de M. du Jarrier de la Chassagne , qui étoit un des braves & des meilleurs Officiers de la Colonie , & le pauvre Bezy , son garde , dont il envoya chercher la femme pour la consoler ; comme elle n'étoit pas à son aise , il lui assura une pension de cent piastrès , reversible sur son fils.

Il donna ordre en même tems que l'on armât en guerre un des gros navires du Port , dont il donna le commandement à M. de Karny , Major Général des troupes de la Colonie , en qui il avoit beaucoup de confiance ;

il lui remit une lettre pour le Gouverneur de S. Thomas. Il le sommoit par cette lettre au nom du Roi, de remettre nos Déserteurs, & au cas de refus, il l'instruisoit que M. de Karny avoit ordre de traiter en ennemis, tous les vaisseaux de sa nation, qu'il pourroit rencontrer, & qu'il le rendroit responsable de toutes les hostilités qui en résulteroient.

Cette ambassade, à ce que j'ai appris à mon retour, eut tout le succès possible; & en moins de trois semaines, M. de Karny fut de retour, avec quatre-vingt seize de nos Déserteurs, les quatre autres étant morts à l'Hôpital de l'Isle S. Thomas; ils étoient enchaînés deux à deux, on les distribua de même dans les cachots du Fort. Leur affaire fut bientôt instruite, les Conseils de Guerre François & Suisse, se tinrent pendant quatre jours, & ces malheureux reçurent la peine due à leur crime. J'appris en arrivant, que Mademoiselle de V*** étoit à la veille de faire un établissement fort avantageux, avec le fils d'un des principaux habitans de la Trinité, qui étoit très-riche, ce

qu'elle me confirma dans la première visite que je lui fis ; mon premier mouvement fut de la taxer d'inconstance. Que vous êtes injuste , me dit-elle : Ignorez-vous quel est le sort d'une fille , qui , à moins que d'avoir des prétextes plausibles , ne peut se soustraire à la soumission qu'elle doit à ses parens ; d'ailleurs , je ne suis pas riche , je trouve un très-bon parti , & il faudroit que j'eusse perdu le peu de bon sens que la nature m'a départi , pour me refuser aux vues de ma famille ; rien n'empêche , au surplus , que nous ne soyons amis ; je vous verrai toujours avec le plus grand plaisir du monde. Je sentis la force de ces raisons , & je n'y répliquai pas un mot , je fus encore lui rendre quelques visites pendant les sept à huit jours que je restai au Fort Royal.

Enfin notre Brigantin étant désarmé , je pris congé de M. le Général , qui me remit une lettre pour M. de Poincy , une autre pour M. de Prépont , & une de recommandation pour M. de la Roche-Allard , Gouverneur Général de S. Domingue. Je m'embarquai le huit Mai , à sept heu-

res du matin, j'arrivai à Marie-Galante, le lendemain à six heures du soir, & je fus mouiller entre les deux bateaux de M. de Prépont.

Ayant sçu que cet Armateur étoit à bord d'un de ses bateaux, j'y passai dans l'instant; il n'est gueres possible d'exprimer la joie qu'il eut quand il me vit, ni toutes les amitiés qu'il me fit. Je le trouvai informé de tout ce qui nous étoit arrivé, du danger que nous avions couru, & de notre retour du Fort Royal, par une lettre qu'il avoit reçue la veille; il me dit qu'il avoit été en instruire Mesdames de Chanzy & de Norfoÿ, qu'il avoit eu toutes les peines du monde à les persuader, & qu'elles ne me croiroient vivant, que lorsqu'elles me verroient.

Il m'apprit aussi que M. de Poincy étoit aller passer six semaines à S. Louis, distant d'environ deux lieues de Marie-Galante, pour y prendre le lait d'Aneffe: que dans la conversation qu'il avoit eue avec ce Gouverneur, il avoit remarqué qu'il étoit très-piqué de la préférence que l'on avoit donnée à M. de Chanzy, sur

M. de Pindré, qu'il n'étoit pas à se repentir de la lettre qu'il m'avoit donnée; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer que M. de Champigny eût eu autant de foiblesse pour moi. Voilà ce qui commença à m'ouvrir les yeux, pour la première fois, sur le compte des hommes; je m'applaudis beaucoup de la conduite que j'avois tenue en cette occasion, & je me proposai bien de m'observer assez, à l'avenir, pour ne me pas laisser duper par les apparences. Je me déterminai néanmoins à prier M. de Chanzy, lorsque je le verrois, de me prêter son cheval, pour aller à S. Louis, porter à M. de Poincy la lettre que M. de Champigny m'avoit remise pour lui, & que sans entrer dans aucune explication, je lui ferois mes remerciemens, comme si je lui-étois effectivement obligé de la place que M. de Chanzy avoit obtenue.

Nous passâmes le reste de la soirée, M. de Prépont & moi, à nous entretenir de nos affaires, & de notre prochain voyage; il me dit que la cargaison, & les provisions de ces deux bateaux étoient faites, qu'à peu de

chose près , il comptoit avoir assez de marchandises pour la charge de son Brigantin, & qu'à moins de quelque événement contraire, nous serions en état de partir sous quinzaine.

Comme j'étois extrêmement fatigué, je fus me coucher, & le lendemain matin, ayant demandé à M. de Prépont s'il ne descendroit pas bientôt à terre, il me dit que non, mais que je pouvois prendre le canot, si je voulois, pour m'y rendre, que mon impatience étoit fort à sa place; qu'il avoit des affaires, que d'ailleurs il pourroit me gêner; mais qu'il viendrait dîner avec nous. J'acceptai ses offres, & partis tous de suite.

Aussitôt que Madame de Norsoy me vit, car ce fut elle qui m'aperçut la première; elle fit un cri de surprise qui fut entendu de toute la maison, & vint à toutes jambes audevant de moi. Je peux bien dire que mes caresses furent ce jour-là prévenues par les siennes. M. & Madame de Chanzy survinrent dans le moment, & je passai successivement dans les bras des uns & des autres, pendant l'espace de plus de trois à quatre minutes. J'avois

tant de choses à dire, on avoit tant de questions à me faire, que nous parlions tous ensemble, & jamais on ne joua plus naturellement les propos interrompus. Le calme succéda enfin, & nous commençâmes à nous entendre. Nous passâmes dans le salon, où l'on me fit déjeuner; on exigea de moi le récit de mon aventure; j'y satisfis, on me répéta en même tems tout ce que M. de Prépont m'avoit dit au sujet de M. de Poincy, & on n'oublia pas les remerciemens, de la sincérité desquels je n'avois aucun lieu de douter. Ah! si l'on connoissoit la volupté qu'il y a de recevoir les épanchemens d'une ame reconnoissante, on seroit en vérité bien plus porté qu'on ne l'est à obliger, dût-on même avoir la certitude de rencontrer mille ingrats contre un qui ne le seroit pas; mais qu'il est peu de personnes dans le cas de savourer ce plaisir, réservé aux seuls cœurs vertueux! Un amour de soi-même, mal entendu, rend les hommes durs & féroces envers leurs semblables.

Je demandai à M. de Chanzy son cheval pour l'après dîner, afin d'aller

rendre la lettre que j'avois pour M. de Poincy ; mais il s'y opposa ainsi que ces Dames , qui me dirent qu'il seroit tems d'y aller le lendemain matin pour revenir le soir ; que j'évitrois par ce moyen la grande chaleur du jour , & qu'on me donneroit un Nègre pour me conduire & me ramener. J'eus beau insister , il fallut me rendre.

Par le plaisir que l'on témoignoit à me voir , je sentis bien que l'on ne me quitteroit pas de la journée , & qu'il ne me seroit gueres possible d'avoir aucun particulier avec Madame de Norsoy. Què de choses cependant n'avois-je pas à lui dire , depuis le tems que nous ne nous étions vus ! Mes yeux lui manifestoit mon impatience , les siens m'en annonçoient autant ; mais il étoit décidé qu'ils seroient ce jour-là les seuls interprètes de nos sentimens.

M. de Prépont me tint parole , & vint dîner avec nous. Sur la fin du repas , Madame de Chanzy lui dit , j'espère , Monsieur , que M. le Chevalier ne pouvant coucher au Gouvernement , voudra bien accepter un lit ici ,
&

& que n'ayant que très-peu de tems à le posséder, il ne refusera pas de nous faire ce plaisir. M. de Prépont acquiesça à la proposition ; je consultai les yeux de ma chere Victoire, j'y lus avec satisfaction son consentement, & j'y donnai le mien.

Comme notre malheureuse aventure avoit transpiré dans toute l'Isle, & qu'on étoit déjà informé dans la ville de mon arrivée ; nous eûmes dans le cours de l'après-dîné plusieurs visites de gens curieux & importuns, à qui il fallut en recommencer plusieurs fois le détail. Le dépit que j'eus d'avoir été contrarié toute la journée me donna un grand mal de tête ; on me proposa un tour de Savanne, je l'acceptai ; je comptois le faire comme à mon ordinaire, Madame de Norfoyl & moi, point du tout, M. & Madame de Chanzy nous y accompagnerent ; la conversation fut générale, & la promenade très-courte. Je ne voulus pas souper, & fus me coucher de bonne heure. Le jour suivant, M. de Chanzy qui s'étoit apperçu de l'humeur que m'avoit occasionné les différentes compagnies que nous avions

eu la veille, vint me trouver, & me proposa d'aller avec lui le surlendemain à son habitation, pour y passer quelques jours à l'abri des importuns. Je lui répondis que je le voulois bien ; mais à condition que ces Dames seroient de la partie, qu'autrement ce ne seroit pas répondre à leurs bontés pour moi, que de leur fausser compagnie ; qu'en attendant, je le priois de faire sceller son cheval, & de me donner un Nègre pour me conduire chez M. de Poincy. Il fut donner ses ordres en conséquence, & un instant après, je descendis dans le salon où étoient déjà ces Dames, qui me promirent d'être de la partie que M. de Chanzy m'avoit proposée. Je montai cheval, & partis pour S. Louis, où j'arrivai sur les neuf heures du matin.

Je me fis annoncer à ce Gouverneur, à qui je remis la lettre de M. le Général. Je le remerciai avec un air ouvert de ce qu'il avoit bien voulu faire à ma considération pour M. de Chanzy, & je l'assurai que j'en conserverois toute ma vie une reconnoissance égale au service qu'il m'avoit rendu. Il crut que je n'avois été informé de

rien , prit le change au mieux , me fit mille amitiés, m'invita à dîner; & m'ajouta , que comme il se trouvoit très-bien de son lait , il étoit résolu de le continuer tout le reste du mois , que conséquemment il ne retourneroit à Marie-Galante que dans les premiers jours de Juin , & que selon toute apparence , nous serions partis dans ce tems ; il me souhaita un bon voyage ; je pris congé de lui , il m'embrassa , je montai à cheval , & retournai à Marie-Galante , où j'arrivai à huit heures.

Je trouvai M. de Prépont avec ces Dames , qui m'attendoient pour le moins avec autant d'impatience que j'en avois moi-même de les joindre. Je leur rendis compte du succès de mon voyage , & de mes remercimens à M. de Poincy , dont ils s'amuserent beaucoup. Madame de Norsoy me dit ensuite que pendant mon absence, elle avoit fait la partie d'aller , avec M. & Madame de Chanzy , dîner le lendemain à bord du Brigantin de M. de Prépont , qui les en avoit invitées ; que cependant on n'avoit rien voulu décider , sans savoir si cela me feroit

plaisir. Je lui répondis que j'y consentois volontiers, aux conditions qu'il donneroit sa parole, de venir passer deux ou trois jours avec nous, à l'habitation de M. de Chanzy, qui, ainsi que ces Dames, furent de mon avis, auquel M. de Prépont se vit obligé de souscrire, pourvu, nous dit-il, que l'on remît notre départ au jour d'après celui qui avoit été fixé; nous y consentîmes tous.

Nous nous embarquâmes le lendemain, sur les onze heures, dans son canot, qui étoit fort orné, & dans lequel il avoit fait mettre une tente pour nous garantir du soleil; nous fûmes reçus à bord au bruit de toute son Artillerie, le repas fut des plus magnifiques & des plus longs, car il dura jusqu'à huit heures, que nous retournâmes à terre.

Je profitai d'un instant où je me trouvai seul avec Madame de Norfoyl pour me plaindre de la contrainte où nous vivions, que depuis mon arrivée, il ne m'avoit pas été possible d'avoir une conférence avec elle, pour lui témoigner toute la vivacité de mon amour, & apprendre d'elle ce que

par la lettre qu'elle m'avoit écrite à la Martinique, elle s'étoit réservée de me témoigner de vive voix; elle m'avoua en me ferrant la main, & en soupirant, qu'elle en souffroit autant que moi; mais que nous nous en dédommagerions à l'habitation de son frere, où nous jouirions de beaucoup plus de liberté qu'à la ville.

Le lendemain matin, M. de Chanzy partit pour sa campagne, & nous promit de venir le jour suivant à notre rencontre. Nous eûmes dans l'après-midi, comme nous sortions de table, la visite de deux Officiers de la Garnison; il s'en trouva un que j'avois connu au Fort Royal, & qui ne venoit que d'arriver à Marie-Galante, pour y remplacer un Lieutenant qui y étoit mort depuis peu. Comme je n'avois vu de la journée M. de Prépont, quoiqu'il nous eut promis la veille de venir dîner avec nous, je sortis pour l'aller joindre à son bord; je le trouvai au moment qu'il descendoit de son canot; il prévint tous mes reproches, en me disant qu'il avoit été occupé toute la matinée à faire charger des balles de coton; qu'il

avoit à peine eu le tems de dîner; mais qu'il se propoſoit bien de paſſer le reſte de la journée avec nous, & d'y ſouper; je retournai avec lui chez ces Dames, d'où ces deux Officiers étoient déjà fortis. Je remarquai en entrant un peu d'altération ſur le viſage de Madame de Norſoy, je ne ſavois à quoi l'attribuer, quand elle prit elle-même la peine de me tirer d'embarras en me jettant dans un plus grand. Il faut convenir M. le Chevalier, me dit-elle, que vous êtes bien myſtérieux envers vos amis; doutez-vous de la part que nous prenons à ce qui vous arrive, pour nous celer l'aventure que vous avez eu au Fort Royal? Elle ne peut cependant à tous égards, que vous faire honneur. Vous avez apparemment été bien aïſé de nous donner en cela une nouvelle preuve de votre modéſtie, ſi rare dans les gens de votre âge, afin d'augmenter, ſ'il étoit poſſible, l'eſtime que nous avions déjà pour vous; & tout de ſuite elle répéta l'hiſtoire de mon Suiffe, & de Mademoiſelle de V***, en y ajoutant de petites circonſtances malignes quin'étoient que trop vraies,

& auxquelles, selon toute apparence, avoit donné lieu l'Officier qui lui en avoit fait le rapport.

Je ne savois, en vérité, comment me tirer de ce pas, quand je m'avisai, en la regardant avec assurance de lui dire : Madame, l'aventure dont vous me parlez m'a paru mériter si peu votre attention, qu'il ne m'est pas venu dans l'esprit de vous en faire part ; j'ignore ce que l'on vous a dit ; mais voilà M. de Prépont qui fait de source comme la chose s'est passée, elle est toute des plus simples, & ne peut-être dans le cas du commentaire ; mais afin que ma présence ne gêne pas notre ami commun, dans le récit que je le prie de vous faire, je vais vous laisser seuls un quart d'heure ; vous verrez, Madame, que ce n'est pas par un défaut de confiance que je me fuis tu, & que je ne mérite aucunement les reproches que vous me faites au nom de la compagnie.

Je sortis en effet, pour rêver aux moyens de parer le coup que l'on m'avoit porté, & je rentrai au bout d'une demi-heure. Venez M. le Chevalier, me dit Madame de Chanzy,

que nous vous embrassions ; M. de Prépont vient de nous raconter votre histoire avec toute la sincérité que nous lui connoissons , & il n'y a rien mêlé de méchant , comme a fait l'Officier. Je me rendis à une invitation aussi agréable ; mais quand je vins à Madame de Norfoÿ , l'indifférence avec laquelle elle me reçut ne me fit que trop connoître que le propos de l'Officier lui avoit fait une telle sensation , que M. de Prépont n'avoit pu parvenir à la dissuader ; j'en fus si saisi qu'il me prit un tremblement universel , qui fut suivi d'un accès de fièvre qui m'obligea de m'aller coucher ; il me dura jusqu'à deux heures du matin , que je m'endormis jusqu'à huit. Un instant après mon réveil , je vis arriver Madame de Norfoÿ , qui me dit les larmes aux yeux , en me prenant une de mes mains dans les siennes : jugez mon cher ami , par l'état où vous me voyez , du chagrin que me cause celui où je vous ai mis hier ; quoique persuadée de la vérité du rapport de M. de Prépont , j'ai voulu vous laisser en suspens sur ma façon de penser ; voilà le motif de l'air

froid que vous avez apperçu en moi ,
 mais il n'étoit que feint, & dans le fond
 du cœur, je vous rendois justice; j'ai été
 assez punie de ma dissimulation , pour
 me flatter que vous ne m'en sauriez
 aucun mauvais gré. Rétablissez-vous
 promptement , pour jouir de la répa-
 ration que j'ai résolu de vous faire.
 Que vous êtes bonne , mon adorable
 Victoire ! lui dis-je , en me jettant sur
 une de ses mains , que je baisai mille
 fois ; je bénis mon accident , si , en
 cessant de vous affliger , vous êtes
 convaincue de ma fidélité & de la sin-
 cérité de mes sentimens pour vous.
 Je ne vous demande pour gage de vo-
 tre tendre retour , que de me donner
 dans ce moment un baiser d'aussi bon
 cœur que vous avez reçu indifférem-
 ment celui que je vous donnai hier.
 J'avois à peine achevé cette dernière
 syllabe , que cette tendre amante , me
 ferrant étroitement entre ses bras ,
 m'en prodigua plusieurs. C'en est fait ,
 lui dis-je , charmante Victoire , je suis
 guéri , rien ne nous empêchera de
 partir pour aller rejoindre M. votre
 frere qui nous attend. J'espere que

H y

l'air de la campagne , & le plaisir de m'entretenir souvent avec vous , achèveront de rétablir ma santé. Je vis entrer à l'instant M. de Prépont qui venoit savoir de mes nouvelles ; il fut aussi surpris de mon rétablissement subit , qu'il avoit été étonné de mon indisposition imprévue : il nous dit qu'il ne pourroit nous accompagner ; mais qu'il nous donnoit sa parole de venir dîner avec nous le lendemain. Madame de Norfoÿ descendit pour aller instruire sa mere de nos dispositions ; ma toilette fut courte , & nous ne tardâmes pas , M. de Prépont & moi , à les suivre ; nous rejoignîmes ces Dames dans le salon. Cet Armateur prit congé de nous pour aller à ses affaires ; aussitôt que nos hamacks furent prêts , nous nous mîmes dedans , & suivant l'usage du pays , nous nous fîmes porter jusqu'à l'habitation de M. de Chanzy , distante d'environ une lieue de Marie-Galante. Nous le trouvâmes à moitié chemin , qui venoit au devant de nous , accompagné d'un de ses amis , qui étoit Lieutenant dans sa nouvelle compagnie. Nous nous rendîmes sous

leur escorte au Charbon (c'étoit le nom de l'habitation où nous allions) ; le coup d'œil m'en parut charmant , & je me proposai bien d'en examiner tous les environs. J'épargnerai cependant aux Lecteurs une description trop détaillée des bâtimens ; je dirai tout simplement qu'il y avoit une fort belle avenue d'orangers , de citronniers & de limoniers , de cinq cens pas de long sur trente de large , qui conduisoit à une cour très-spacieuse ; on trouvoit en face un péristille de la longueur du Château , dans le milieu duquel étoit un vestibule qui le traversoit , par où l'on descendoit dans un très-beau jardin de deux cens perches quarrées , au bout duquel étoit un bois d'environ deux cens arpens , terminé à son extrémité par une petite rivière qui avoit donné le nom à l'habitation.

Nous nous y promenâmes toute la soirée avec les Dames , & M. de Chanzy , qui ne me fit pas grace du moindre petit recoin ; de sorte qu'à notre retour , je me trouvai si fatigué que j'obtins facilement la permission de m'aller coucher. A peine étois je

dans ma chambre, que j'y vis entrer Madame de Norfoÿ, qui me dit que son frere venoit de lui avouer qu'il m'avoit fait une tricherie, que nous aurions le lendemain à dîner deux habitantes de ses voisines, qui étoient des plus aimables, & qui ne venoient que par rapport à moi, afin de me prier de leur rendre un service auprès de M. de Champigny; que M. de Chanzy étoit dans l'intention de m'y engager, & elle ajouta en riant, je vous recommande de prendre garde à votre cœur, qui dans cette occasion pourroit bien faire chap-chut. Ne craignez rien, lui dis-je, à voix basse, adorable Victoire, mon cœur est trop charmé des chaînes qu'il porte, & il chérit trop son esclavage, pour songer à chercher un autre maître; l'engagement qu'il a contracté avec vous est à vie, il ne pourroit d'ailleurs que perdre au change, consultez vos attraits, il seront mes garans. Je lui tendis la main qu'elle me ferra, je l'embrassai & elle s'en alla.

En passant le lendemain matin dans un corridor qui conduisoit à une terrasse par où on descendoit dans le

jardin , j'entendis quelqu'un touffer ; curieux de savoir qui c'étoit , j'entrai dans un salon qui étoit au bout ; j'y trouvai Madame de Norfoi , nonchalamment couchée sur un lit de repos , un livre dans une main , la tête soutenue par l'autre , & le coude appuyé sur un gros oreiller. Qui vous auroit cru levée , lui dis-je , charmante Victoire ? Avez-vous été incommodée cette nuit ? Un fichu mal arrangé , laissoit voir un gorge admirable , qui effaçoit en blancheur , l'éclat des plus beaux lis , je m'approchai , & en lui prenant une de ses belles mains , que je baisai : seroit-il bien possible , lui dis-je , chere amante , que vous me laissassiez partir pour un voyage aussi long que celui que je vais faire , sans me donner quelques preuves de votre amour ; & comme je devenoit pressant. Point d'entreprises , me dit-elle , Monsieur , car vous auriez lieu de vous en repentir. A l'instant son livre s'échappa de ses mains , sa tête tomba sur son oreiller , elle soupira , & ferma les yeux. J'étois si animé , qu'oubliant la défense qu'elle venoit de me faire , & ne songeant qu'à satisfaire ma passion , je

me précipitai dans ses bras, qu'elle tendoit pour me faire retirer; je collai ma bouche sur la sienne, je la promenai sur son sein, je parcourus tous ses charmes; je touchois enfin au centre de la volupté, lorsque faisant un effort auquel je ne m'attendois pas, elle me repoussa vivement, & me dit : Téméraire, arrêtez, que prétendez-vous faire? Couronner mon amour, lui répondis-je, adorable Victoire. Dites plutôt me déshonorer, me répliqua-t-elle, me forcer à vous fuir & à vous hair. Sont-ce-là les sermens que vous m'avez faits? Que je suis malheureuse d'y avoir ajouté foi! & que je me repens bien de mon imprudence! Apprenez, Monsieur, continua-t-elle, en se radoucissant un peu, qu'une jouissance proscrire par l'honneur & la Religion, est criminelle, & qu'au lieu de resserrer les nœuds de l'amour, elle le fait expirer, & naître le mépris. La foiblesse que je viens d'avoir, & que je me reprocherai longtems, m'en garantira de pareilles à l'avenir; elle m'apprendra à me défier de moi-même, & à ne pas trop compter sur une vertu qui souvent s'éclipse quand

le cœur parle , & que l'on n'évite pas les occasions. Je vous en ai fourni une aujourd'hui de me manquer , je suis donc aussi coupable que vous , voilà ce qui m'engage à vous pardonner , aux conditions cependant que vous n'entreprendrez plus rien dorénavant qui puisse m'offenser ; autrement je vous jure de rompre entièrement avec vous , & de ne vous jamais voir.

Outre l'amour sincère que j'avois pour Madame de Norfoyl , je l'estimois & la respectois ; mais j'ignorois combien elle étoit encore au-dessus de ces hommages ordinaires. La grandeur des sentimens qu'elle venoit de me faire paroître , la beauté de son procédé à mon égard , me l'apprirent ; & tout vicieux que j'étois , ils firent éclore en moi le repentir , exciterent mon admiration , & me pénétrèrent jusqu'aux larmes. Je me jettai à ses pieds , je lui avouai mes torts , je me reconnus indigne de la grace qu'elle venoit de m'accorder ; elle me la ratifia , me releva , m'embrassa , m'ordonna d'oublier tout , & d'en faire mon profit comme elle comptoit en faire le sien.

Il y avoit déjà près d'une heure que nous étions ensemble, quand elle me conseilla de me rendre dans le jardin, où elle ne tarderoit pas à me joindre, je n'avois effectivement pas fait deux tours d'allée, que je la vis venir avec Madame de Chanzy & son frere ; ce dernier m'annonça que je verrois à dîner une des plus aimables Créoles du pays, qu'il seroit enchanté qu'elle put faire assez d'impression sur moi, pour m'engager à appuyer auprès de M. de Champigny une requête qu'elle avoit à lui présenter, que par ce moyen, je me ferois une nouvelle amie que la reconnoissance m'attacheroit, que cette demoiselle étoit jeune & fort aisée ; qu'au cas qu'il m'en prit envie, ce seroit un très-bon parti pour moi. Que vous êtes incon-
séquent, lui dis-je, mon cher ami, vous me proposez de venir à votre campagne, pour nous y débarrasser pendant quelques jours des importuns de la ville, & vous êtes le premier à y en introduire. Quoique jeune, j'ai assez d'expérience pour savoir que les amis ne se comptent pas, mais qu'ils se pèsent, & il en est très-peu comme

M. de Prépont & votre aimable famille, qui soient dans le cas de souffrir l'épreuve de la balance. Quant au parti que vous me proposez, je vous en remercie; mon choix est fait pour la vie; au surplus, je suis à la veille d'un long voyage; je ne dois pas revoir de longtems M. de Champigny, conséquemment je suis peu à portée de rien faire en faveur de cette demoiselle. Si sa demande est juste, que ne va-t-elle la faire en personne, l'équité d'un côté & ses charmes de l'autre, seront d'assez puissans sollicitateurs, sans qu'il soit besoin que je m'en mêle, & pourra-t-elle manquer de réussir? Pour moi, je vous déclare que je ne veux faire aucune démarche à ce sujet, & il viendra un tems, où peut-être vous n'y perdrez pas. On annonça dans le moment M. de Prépont, & peu après ces Dames; C'étoit la tante & la niece, dont l'une se nommoit Madame d'Essingue, & l'autre Mademoiselle de Langady. Jusques-là je n'avois rien vu qui, en beauté, put être comparé à Madame de Norfoy; mais cette Demoiselle l'équivaloit au moins; elle étoit en-

yron du même âge, grande, bien-
 faite, toutes les graces étoient réunies
 dans sa personne, le son de sa voix
 pénétrait jusqu'au cœur, & ne pou-
 voit manquer d'y faire des blessures
 incurables. Je ressentis une forte émo-
 tion en la voyant; il m'échappa quel-
 ques soupirs, je sortis pour tâcher de
 me remettre, & maudire à mon aise
 M. de Chanzy, d'avoir troublé mon
 repos. Un instant après, Madame de
 Norfoi me joignit pour me faire ren-
 trer. Que vous êtes cruelle! lui dis-
 je, chere amante, laissez-moi ici,
 je vous conjure, & ne me forcez pas
 à devenir ingrat envers vous; que je
 déteste votre frere d'avoir invité ces
 Dames! que je crains bien les char-
 mes de Mademoiselle de Langady,
 ou plutôt que je me crains moi-même!
 J'aime votre franchise, me répondit
 cette tendre femme, votre aveu
 m'effraye moins que n'auroit pu faire
 votre silence, rassurez-vous, venez
 avec moi rejoindre la compagnie, je
 me charge de votre guérison, aux
 conditions que je serai votre confi-
 dente, ne vous préoccupez l'esprit de
 rien, & laissez-moi faire. Cette de-

moifelle doit exiger un fervice de
 vous , toute la compagnie, moi-même,
 nous joindrons à elle pour vous y
 engager , & je vous aurai , en mon
 particulier , obligation de ne la pas
 refufer. J'avoue que jamais furprife
 ne fut pareille à celle que me donna ,
 & la beauté du procédé , & la géné-
 rofité de Madame de Norfoy. Juſte
 ciel ! m'écriai-je , peut-il ſe trouver
 une grandeur d'ame telle que la vô-
 tre , ma chere Victoire ? Quoi ! je
 ferois capable , après tout ce que vous
 avez fait pour moi , de vous être in-
 fidele ? Non , chere amante , je ne
 vous abandonnerai de ma vie pour
 une autre. Je lui donnai la main , nous
 rentrâmes ; & ſans me quitter elle
 me préſenta à Mademoifelle de Lan-
 gady , à qui elle dit : Voilà M. le Che-
 valier D***. à qui je viens de par-
 ler de votre affaire , & qui ſe fera un
 vrai plaifir de vous rendre tous les
 bons offices qui dépendront de lui ,
 vous pouvez à préſent le mettre au
 fait. Il étoit queſtion d'obtenir un
 défrichement d'environ dix-neuf ar-
 pens de bois appartenant au Roi , qui
 joignoient l'habitation de ces Demoi-

felles, & qui avoit déjà été demandé
 & refusé par M. le Marquis de Pas de
 Feuquieres, prédécesseur de M. de
 Champigny. Je lui promis que je fe-
 rois tout ce qui dépendroit de moi
 pour l'obliger ; mais je la priai de
 trouver bon que je lui observasse que
 si je lui donnois une lettre, elle ne pro-
 duiroit aucun effet, en ce que l'on ne
 manqueroit pas de consulter les re-
 gistres des défrichemens à faire ; qu'en
 marge de celui qu'elle demandoit,
 on verroit le motif du refus de M. de
 Feuquieres, qui seroit indubitable-
 ment suivi d'un autre, au lieu que,
 comme rien ne périltoit ; si elle vou-
 loit attendre mon retour des côtes
 d'Espagne, j'aurois l'honneur de la
 présenter moi-même à M. le Général,
 & d'appuyer son placet. Il y aura
 d'ailleurs, ajoutai-je, plus d'inter-
 valle entre une première grace que
 l'on vient de m'accorder tout récem-
 ment, & celle que je demanderai
 alors ; mes raisons furent goûtées de
 tout le monde, & on y souscrivit.
 Après le dîner, ces Dames en pre-
 nant congé de nous, nous inviterent

pour le jour suivant d'aller chez elles ,
où nous leur promîmes de nous rendre.

On ne tarda pas , selon la louable coutume de tous les pays , de faire tomber la conversation sur les absentes. On ne peut , dit M. de Chanzy , rien voir au-dessus de la figure de Mademoiselle de Langady ; elle a aussi beaucoup d'esprit ; mais c'est dommage que toutes ses belles qualités soient ternies par une insigne coquetterie qui n'a pas laissé de faire naître des accidens parmi ses adorateurs. Il nous raconta à ce sujet plusieurs traits d'histoires qui me firent connoître le danger que l'on couroit en se laissant éprendre de ses charmes ; sa tante , continua-t-il , qui fait toutes ses espérances , a tant de foible pour elle , qu'elle se trouve en quelque sorte autorisée dans sa conduite ; je voudrois cependant bien , en s'adressant à moi , que vous entreprissiez de la fixer , & cette conquête vous feroit autant d'honneur que de profit.

Si c'est-là le bien que vous souhaitez à vos amis , Monsieur , lui répondis-je , on ne doit pas en vérité s'empresser beaucoup à le devenir. Je vous

remercie de votre conseil ; je me connois, je suis jaloux, je ne verrois pas d'un œil tranquille des concurrens à qui l'on feroit aussi bonne mine qu'à moi, je m'attirerois infailliblement des affaires fâcheuses, & je n'ai point envie d'augmenter le nombre des malheureux qui sont attachés à son char ; mais vous, mon cher ami, qui donnez d'aussi bons avis, il me semble que vous ne feriez pas si mal d'en profiter. Hé ! que fait-on, il vous est peut-être réservé de toucher le cœur de cette insensible. Quant à moi, qui suis destiné à courir les mers, je n'ai d'autre ambition que celle de ma fortune, pour la partager ensuite avec la personne dont je me fais gloire de porter les chaînes. Lorsque je me trouvai seul avec Madame de Norfoyl : Hé bien ! me dit-elle, votre cœur sent-il encore quelque chose pour Mademoiselle de Langady ? Il faut convenir que vous êtes un peu facile à vous laisser embrâser, & quand vous ne serez plus avec moi, que ne dois je pas craindre ? Rien, ma chere Victoire, lui répondis-je, ce qui m'est arrivé a plutôt été l'effet

de la surprise que d'un amour naissant; & d'ailleurs les sentimens que vous m'avez fait paroître seront, toutes les fois que je me les rappellerai, un antidote qui me préservera de toute infidélité : car il est bien possible, & j'en ai fait l'expérience aujourd'hui, de trouver vos pareilles en beauté, mais il est rare d'en rencontrer qui pensent comme vous, & vous égalent en vertu. Mon frere, me dit cette charmante femme, en vous peignant Mademoiselle de Langady, n'a fait que me prévenir, & aux conseils près qu'il vous a donnés, je suis très-satisfaite de son pinceau. Je lui demandai si elle l'étoit aussi de ma réponse. Elle ne m'a point surpris, me dit-elle, je m'y attendois.

Nous allâmes ensuite nous promener dans le bois, elle me parla avec une abondance de cœur qui m'enchantait; & si les leçons qu'elle me donna ne me rendirent pas sage, elles me firent au moins sentir le prix de la sagesse; elle les accompagna de mille témoignages de tendresse, d'autant plus flatteurs, que sans mêler aucun art, elle suivoit son pen-

chant naturel ; elle parvint enfin à me persuader & à me faire trouver mon bonheur dans le refus même qu'elle faisoit de me rendre heureux. O doux momens ! ô volupté pure ! Qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! un destin jaloux de notre félicité, vint en interrompre le cours, lorsque nous étions prêts à y mettre le comble, en nous unissant pour toujours par des liens indissolubles. Ne rappellons pas encore ce tems, dont le triste & cruel souvenir ne pourroit que m'arracher des larmes de sang.

Nous ne manquâmes pas d'aller dîner chez Madame d'Éssingue, nous y fûmes régalez splendidement ; Mademoiselle de Langady avoit épuisé tout l'art pour rendre sa beauté plus piquante ; mais la prévention que l'on m'avoit donnée contre elle, m'avoit aguerri. Je ne craignois plus la puissance de ses charmes ; d'ailleurs mon amour pour Madame de Norfoÿ venoit de prendre de si profondes racines, qu'il n'étoit gueres possible de les arracher, & la seule comparaison du mérite de l'une avec la coquetterie de l'autre, suffisoit pour me préserver d'une

d'une rechute ; je n'évitai même plus les yeux de cette Syrenne enchantresse ; elle causa beaucoup & avec esprit , chanta avec toutes les graces imaginables , ne négligea rien enfin pour plaire & accroître le nombre de ses esclaves infortunés. J'étois placé vis-à-vis Madame de Norsoy , qui me regardoit de tems en tems , & à qui je souriois pour lui faire entendre qu'elle ne devoit pas craindre que je mordisse à l'hameçon perfide que l'on me présentoit. En un mot , Mademoiselle de Langady fit beaucoup de frais en pure perte ; elle en prit de l'humeur , devint sombre & mélancolique ; car rien ne mortifie tant une coquette , que lorsqu'il lui échappe une proie sur laquelle elle comptoit ; très-souvent le dépit qu'elle en conçoit est beaucoup plus vif que le plaisir que lui ont donné toutes ses autres conquêtes ; elle en est quelques fois même si humiliée qu'elle s'oublie jusqu'à faire des avances , son caractère volage se fixe ; elle finit enfin par aimer de bonne foi.

Nous retournâmes au Charbon , où nous passâmes encore quelques jours ,

Part. I.

I *

d'où ensuite, nous nous rendîmes tous à la ville.

Le jour même de notre arrivée à Marie-Galante, M. de Prépont m'annonça que la cargaison & la charge de ses bâtimens se trouvant faire, nous partirions au premier vent favorable. Il nous vint deux Dominicains, à qui cet Armateur accorda le passage jusqu'au Cap François. Madame de Chanzy lui proposa aussi de prendre sur son bord deux infortunés, qui, depuis quatre mois, étoient à Marie-Galante, où ils avoient eu le bonheur d'aborder, à la suite d'une tempête affreuse, qu'avoit essuyé leur vaisseau, qui avoit été jetté sur les côtes où il s'étoit brisé; que de trente personnes, dont l'équipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept: & sans attendre la réponse de M. de Prépont, elle nous fit passer dans un cabinet où nous trouvâmes un jeune homme d'environ vingt-six ans, grand, bienfait, d'une physionomie des plus heureuses, qui annonçoit sa naissance, & une Demoiselle de vingt qu'il nous dit, & nous prouva être sa cousine germaine, afin de nous ôter toutes les

idées , qui auroient pu ne leur pas être favorables : c'étoit une des plus piquantes brunes que j'aie vu de mes jours , d'une taille fort avantageuse , qui , a une beauté accomplie ; joignoit toutes les graces possibles ; ils alloient , nous dirent-ils , à Léogane , y joindre une de leurs tantes paternelles , qui les avoit mandés pour disposer en leur faveur , d'une fortune immense dont elle jouissoit. Ces deux personnes nous intéresserent tant , leur sort actuel nous parut si digne de compassion , que M. de Prépont , non-seulement leur accorda avec plaisir le passage qu'elles demandoient , mais encore leur fit offre de sa bourse , si elles en avoient besoin , jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à leur destination ; & on les engagea à dîner avec nous.

Le jour suivant , Madame de Norfoi vint me trouver dans ma chambre , pour me dire qu'au moyen des engagemens que nous avions pris ensemble , tout devenoit dorénavant commun entre nous , qu'ainsi elle vouloit s'affocier à ma bonne ou mauvaise fortune , en s'intéressant dans

ma pacotille pour cinquante pistoles d'Espagne , qu'elle me contraignit d'accepter , malgré toute ma résistance , avec défense d'en rien communiquer à qui que ce fût.

Enfin l'instant fatal de notre séparation étant arrivé , nous nous donnâmes réciproquement , tous les témoignages de tendresse que nous ressentions l'un pour l'autre , & nous allâmes , M. de Prépont & moi , coucher à bord de notre Brigantin.

Le lendemain , premier Juin 1729 , nous appareillâmes à quatre heures du matin , & nous fîmes voile pour S. Domingue.

Je passai les deux premiers jours de notre navigation dans la mélancolie la plus noire ; mais les représentations de M. de Prépont , jointes à mes réflexions , calmerent peu-à-peu ma douleur. Pour y faire entièrement diversion , je me liai intimement avec M. le Chevalier d'Orbigny & sa cousine (c'étoit le nom des deux infortunés dont j'ai ci-devant parlé) ; ils étoient doués l'un & l'autre d'un caractère excellent , & possédoient d'ailleurs toutes les qualités nécessaires

pour faire les charmes de la société. M. de Prépont qui avoit conçu pour eux une véritable estime, & qui cependant, ne pouvoit loger ses quatre passagers dans son bord, avoit, dès notre embarquement, fait passer les deux Dominicains sur celui de ses bateaux, qui étoit commandé par son Lieutenant, & M. & Mademoiselle d'Orbigny étoient restés avec nous. Je cédai à cette dernière une petite chambre de sept pieds en quarré que cet aimable Armateur m'avoit fait arranger, & je m'accommodai des matelas de Mademoiselle d'Orbigny, que je fis placer sur un câdre, à côté de celui de son cousin, afin de ne nous pas quitter.

Une nuit que je ne dormois pas, je l'entendis soupirer à plusieurs reprises ; je lui demandai s'il n'y auroit pas d'indiscrétion, à le prier de me dire le sujet de ses chagrins, que je prévoyois être très-vifs ; j'ajoutai qu'il ne devoit pas ignorer qu'il en étoit d'une nature à recevoir du soulagement, par la confiance même que l'on en faisoit à un ami ; que si j'étois assez heureux pour mériter ce titre à son égard, il

pouvoit être persuadé, non-seulement de la part que j'y prendrois, mais encore de ma discrétion. Il me répondit à cela que je ne faisois que prévenir l'offre qu'il avoit eu envie de m'en faire ; qu'il acceptoit avec d'autant plus de plaisir mon amitié, que j'avois déjà commencé par lui en donner des preuves sans le connoître, auxqu'elles il avoit, ainsi que sa cousine, été si sensibles, qu'ils ne desiroient rien tant au monde, que de trouver l'un & l'autre, des occasions de m'en témoigner leur reconnaissance ; & que pour me convaincre de la confiance qu'il avoit en moi, il n'hésiteroit pas davantage à me faire le récit de leurs malheurs, qu'il commença ainsi.

HISTOIRE

DE M. ET M^{elle} D'ORBIGNY.

JE suis né d'une des plus nobles familles de Bourgogne, aux environs de Beaune ; je n'avois gueres que dix

ans quand je perdis ma mere ; mon pere qui étoit Capitaine de Dragons dans le Régiment de *** , me déposa entre les mains de sa belle-sœur , dont le mari étoit frere aîné de mon pere , & major dans le même Régiment. Elle avoit un fils , à peu près du même âge que moi , & une fille qui n'avoit que cinq ans. On me donna les mêmes Maîtres qu'à mon cousin , & nous reçûmes tous deux une éducation convenable à notre naissance. Nos peres venoient ordinairement passer leurs sémestres chez ma tante ; le mien fut enchanté des dispositions que je témoignoïs avoir pour courir la même carriere que lui ; celles de mon cousin y étoient absolument opposées , un air recueilli , une grande application aux sçiences , un éloignement marqué pour les amusemens ordinaires de la jeunesse , & une grande exactitude à se trouver , avec une sorte de plaisir à tous les Offices de l'Eglise , annonçoient d'avance un goût décidé pour augmenter un jour le nombre des Ministres des Autels , qui n'étoient pas fort en recommandation dans notre maison ; c'est ce qui

fit passer sur moi toute la tendresse de sa mere. A peine eus-je atteint l'âge de quinze ans, que mon pere me fit avoir une Cornette dans son Régiment; au bout de quatre ans j'obtins une Compagnie, & deux mois après j'eus le malheur de voir mourir mon oncle d'un coup d'épée qu'il avoit reçu dans un combat singulier. Nous fûmes, mon pere & moi, passer quelque tems chez ma tante, pour la consoler de la perte qu'elle venoit de faire d'un mari, dont les suites ne prouverent que trop qu'elle ne se soucioit pas beaucoup. J'appris que mon cousin, après s'être fait tonsurer, malgré toutes les instances de sa famille, étoit allé à Paris, pour y étudier en Théologie, & que ma petite cousine, qui avoit alors quatorze ans, étoit au Couvent depuis trois mois.

Je reçus de ma tante, pendant près de quatre mois que je passai chez elle, toutes sortes de bons traitemens; elle me donna les preuves les plus vives de son amitié; & lors de mon départ, elle me fit présent de cent louis, qui rétablirent bien la bourse d'un jeune homme d'environ vint ans, qui

aimoit le jeu & toutes les autres petites bagatelles dont l'Officier est ordinairement susceptible à cet âge. Je fus près de quatre ans de suite sans quitter les garnisons ; mais la mort imprévue d'un pere qui m'aimoit beaucoup , & que je chérissais autant , m'obligea d'aller chez moi , pour y mettre ordre à mes affaires , qu'il ne laissoit pas trop bien rangées.

Ma tante , quoiqu'elle eût alors quaranté ans accomplis , étoit encore une des plus belles & des plus riches femmes de la Province. Elle avoit déjà refusé depuis la mort de son mari , plusieurs partis considérables qui s'étoient présentés , sous prétexte qu'elle avoit formé la résolution de ne se point remarier ; elle se mit à la tête de mes affaires , les arrangea , paya de ses deniers les dettes de mon pere , m'en rendit les obligations , me fit émanciper , & se chargea de l'administration de mon bien pendant mon absence.

Un jour que nous étions seuls ensemble , elle me remit devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi depuis la mort de ma mere jusqu'à ce

moment, au préjudice même de ses enfans, à qui, disoit-elle, elle ne croyoit faire aucun tort, en ce qu'elle avoit destiné sa fille à passer le reste de ses jours dans un Cloître ; que d'un autre côté, son fils ayant pris le parti de l'Eglise sans son aveu, il ne pouvoit la forcer qu'à lui rendre compte du bien de son pere, à la vérité fort médiocre, mais encore plus que suffisant pour entretenir la faiblesse d'un homme qui avoit embrassé un état uniquement fait pour la Pénitence ; qu'au surplus elle étoit la maîtresse de disposer du sien, ainsi qu'elle le jugeroit à propos, sans que personne eût le droit d'y trouver à dire, & qu'il étoit assez considérable pour procurer un sort heureux à quiconque ne payeroit pas ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Elle ajouta qu'elle ne pensoit pas que je fusse assez borné pour ne pas sentir que j'étois l'objet de son choix, & qu'elle me croyoit l'âme trop bien placée pour ne pas reconnoître tant de bontés, en acceptant sa fortune & sa main, qu'elle n'avoit refusés à tant d'autres que pour me les réserver ;

que cependant son intention étoit d'attendre encore deux ans, tems de ma majorité, pour conclure ce mariage ; qu'alors elle feroit venir de Rome les dispenses nécessaires à cet effet ; qu'il étoit à propos de garder le silence à ce sujet, afin d'éviter la glose, & que jusqu'à-ce, nos qualités de tante & de neveu, nous mettroient à couvert des plaisanteries, que dans toutes autres circonstances, mon assiduité à lui faire ma cour, auroit pû nous attirer. Elle me demanda ensuite ce que je pensois de l'arrangement du projet qu'elle venoit de me communiquer. Rien autre chose, lui dis-je, ma chere tante, sinon que vous avez, sans doute, voulu éprouver ma façon de penser : la voici au vrai. Je suis autant sensible que je le dois, à ce que vous avez bien voulu faire pour moi jusqu'à présent, ma reconnoissance en sera éternelle ; mais que je sois assez lâche pour me prêter au plus noir des forfaits, en servant d'instrument à l'exhérédation de vos enfans, & en donnant les mains à une vocation, à coup sûr, forcée ; c'est, je ne vous le dissimule pas, ce

que je ne ferai jamais, ce seroit au contraire un moyen sûr de me rendre indigne de vos bontés, & de l'offre honorable que vous voulez bien me faire de m'épouser ; j'en fais trop de cas pour les perdre par un crime, & s'il est vrai que vous soyiez dans l'intention d'unir votre sort au mien ; ce dont je n'ose me flatter, comment pourriez-vous vous résoudre à donner votre main à un homme qui consentiroit, pour ainsi dire, à plonger la sienne dans le sein des enfans que vos entrailles ont porté ? car ne seroit-ce pas les égorger en effet, que de leur faire perdre leur bien, & peut-être leur ame ? Connoissez-moi donc mieux, Madame, & rendez plus de justice aux sentimens d'honneur que vous avez pris soin vous-même d'inculquer en moi. Si au bout de deux ans, terme que votre prudence met à mon bonheur, vous persistez toujours dans la même résolution, que je sois au moins digne de jouir sans remords du sort heurteux que vous me préparez, & qu'un fatal retour de préjugés, peut-être anticipés, ne nous

faſſe pas repentir l'un & l'autre de notre aveuglement.

Si je parus d'abord conſentir à mon mariage avec ma tante , ce ne fut que pour la faire rentrer en elle même ſur l'injuſtice de ſa première propoſition , & en même tems pour ne point trop bleſſer ſon amour propre par un refus ſur la ſeconde , qui indubitablement l'auroit , non ſeulement offeñſée cruellement ; mais encore fait prendre un parti plus violent contre ſes enfans en épouſant quelqu'un de ſes prétendants , qui n'auroient peut-être pas été auſſi délicats que moi ; d'ailleurs l'intervalle de deux années qu'il y avoit juſqu'à la concluſion , pouvoit apporter bien du changement dans les choſes. J'avois au ſurplus mes intérêts à ménager , ils étoient entre ſes mains , & j'aurois eu tout à redouter de la fureur d'une femme qui , lorsqu'elle ſe croit mépriſée , ne garde plus aucunes meſures , ſe laiſſe aller au penchant qui l'entraîne , & convertit pour l'ordinaire l'amour violent dont elle étoit épriſe , en une haine implacable , dont très ſouvent les ſuites ſont funeſtes.

Ce que j'avois prévu arriva , un air de contentement répandu sur la physionomie de ma tante , me fit connoître la satisfaction que lui avoit causé ma réponse. Elle me répliqua qu'elle étoit bien aise de trouver en moi d'aussi beaux sentimens ; qu'à la vérité je pouffois un peu trop loin la délicatesse , qui cependant servoit à la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit toujours eue de moi , & à justifier le discernement de son choix. Elle ajouta que puisque j'acceptois ses offres , rien n'empêcheroit que dorénavant nous ne vécussions ensemble comme des gens qui devoient être un jour unis par des liens indissolubles , & qu'elle me connoissoit assez pour ne pas craindre mon inconstance ni mon indiscretion. Elle me quitta ensuite pour recevoir une visite que l'on venoit de lui annoncer , & me laissa le tems de réfléchir sur ce qui venoit de se passer entre nous. Son visage enflammé , ses yeux étincellans & la véhémence de son verbe , symptômes du désordre de son ame , ne me convinrent que trop du desir qu'elle avoit d'anticiper des

plaisirs qui n'étoient point de mon goût, & je me repentis alors, mais un peu tard, de m'être tant avancé. Pour modérer la passion impétueuse de cette femme, un jeune Officier auroit été fort mal reçu, de mettre en jeu la Religion; je me contentai donc d'écrire à un ami que j'avois dans les bureaux, de me faire promptement expédier un ordre pour rejoindre le Régiment, & jusqu'à ce qu'il arrivât, je me déterminai à faire le malade, afin, s'il étoit possible, de ralentir en elle, par l'absence, une flâme dont j'avois tout à appréhender.

Le lendemain de cette conversation, ma tante ayant appris par sa femme de chambre que j'étois incommodé, s'imagina que l'air de la campagne pourroit mettre fin à mon indisposition, & elle m'engagea de l'accompagner au Couvent, où étoit ma cousine; j'y consentis d'autant plus volontiers, que par ce moyen, j'évitois un tête-à-tête, que j'avois tout lieu de craindre. En entrant au parloir, elle me prit par la main, & me présentant à Mademoiselle d'Orbigny,

qui est la même que vous voyez ici avec moi ; elle lui dit : tenez ma fille, je vous amène votre cousin que vous avez toujours aimé, si Dieu nous conserve d'ici à deux ans, à ce premier titre, je compte en ajouter un autre, qui vous le fera chérir encore bien davantage. Dans l'instant les regards de ma cousine & les miens se fixerent l'un sur l'autre ; elle rougit, je me troublai ; elle baissa les yeux, & sans donner le tems à Madame d'Orbigny de continuer, elle s'écria avec enthousiasme. Ah ! ma chere maman, vous en ferez donc mon mari ? Ma tante, à ce propos, resta interdite, la regarda avec dédain, se leva, & fit plusieurs tours dans le parloir, sans doute pour méditer sa réponse.

Je vis bien que ma chere cousine avoit pris le change sur ce que sa mere lui avoit dit ; mais soit que mon amour propre fût flatté de la joie qu'elle avoit fait paroître lorsqu'elle avoit cru que Madame d'Orbigny lui donnoit l'esperoir de m'épouser, soit l'examen que j'avois fait de ses charmes dès le premier instant que je

l'avois vue à la grille (& dont vous êtes , me dit-il , en état de juger vous-même à présent , quoiqu'elle soit bien changée depuis ce tems , par toutes les traverses que nous avons essuyées) soit enfin mes dispositions naturelles dirigées de plus loin , je me sentis épris pour elle de la plus violente passion ; une forte émotion , accompagnée de plusieurs soupirs étouffés par la contrainte , lui firent connoître ma défaite , & ses yeux , interprètes de ses sentimens , ne me laisserent pas ignorer la sienne.

Le Chevalier d'Orbigny en étoit-là de sa narration , lorsque nous entendîmes un coup de sifflet du Contre-Maître de l'Equipage , qui fut suivi d'une alerte & d'un passe tout le monde sur le Gaillard. Nous mêmes aussitôt nos robes de chambre , & nous y montâmes avec précipitation ; c'étoit pour y être témoins d'un accident que nous avoit attiré notre Pilote ; il faillit à nous faire tous périr , si la Providence ne s'en étoit mêlée. Nous avions rencontré la veille en dépassant S. Christophle , Isle dont j'aurai occasion de parler dans la suite , une bar-

que qui en venoit pour aller à la Jamaïque. Après nous être reconnus selon l'usage, il se trouva que le Patron de cette barque étoit ami de notre Pilote; comme la mer étoit fort bonne, il vint à notre bord avec sa chaloupe, & renouvela si bien son ancienne connoissance avec cet homme, que lorsqu'il s'en retourna sur les onze heures du soir, il étoit si ivre qu'il tomba dans la mer, où il seroit resté, si son Maître Noquier n'avoit été assez prompt pour le retirer par la basque de son habit; on doit bien juger que son camarade étoit tout aussi bien pansé que lui; mais notre malheur voulut que ce drôle se trouvât être du second quart qui commence à minuit; il s'endormit & laissa la conduite de son bâtiment aux soins du Timonier, qui étoit à la barre du gouvernail, homme sans expérience, & qui se laissa surprendre par un grain, qu'il auroit d'autant mieux pu appercevoir qu'il faisoit petit jour. La bourasque de vent fut si considérable qu'elle nous enleva un de nos vibords, une partie de notre dunete, du côté de babord, & notre perroquet; notre

grande voile étoit si gonflée par le vent, que n'étant pas possible de la carguer, nous fûmes obligés de tirer dedans plusieurs coups de fusil à balle, ce qui nous réussit très-bien, autrement nous aurions fait capot, & terminé dans un seul instant toutes nos courses. J'oubliois de dire ici, qu'en passant d'un Gaillard à l'autre, je reçus une lame d'eau au travers du corps, qui me colla contre le grand mât; je fus fort heureux de le rencontrer, sans quoi j'aurois été dans l'Empire de Neptune, où je serois inmanquablement devenu la proie de quelque Requin, dont cette mer abonde.

Pour surcroît de malheur, notre Galfat vint nous avertir qu'il y avoit deux voies d'eau à la cale de notre Brigantin, dont une étoit assez considérable. On ordonna tout de suite de passer à la pompe, & chacun indistinctement fut obligé de travailler à sa conservation; nous mêmes pavillon en berne, & nous tirâmes un coup de canon pour avertir nos deux barques qui étoient à plus d'une lieue en avant de nous; elles nous répon-

dirent chacune par un pareil coup ,
mirent en panne , & nous attendirent.

Sur le midi en prenant hauteur ,
nous apperçûmes l'Isle de Sainte-
Croix ; nous prîmes dans l'instant la
résolution d'y aller relâcher pour nous
radouber , & aussitôt que nous fûmes
à portée du porte-voix , nous criâmes
à nos deux barques de porter sur cette
Isle , nous apprîmes qu'elles avoient
été beaucoup plus heureuses que nous ,
& qu'il ne leur étoit rien arrivé de
fâcheux ; aussi ceux qui les comman-
doient avoient-ils été plus prudents.
Nous continuâmes toujours notre
route en portant sur Sainte-Croix , où
nous arrivâmes le lendemain matin sur
les huit heures. Nous mouillâmes dans
un des Ports de cette Isle , pour être
plus à portée de nous radouber ; nous
saluâmes le Fort , & nous descendi-
mes ensuite à terre pour aller rendre
une visite au Gouverneur. C'étoit
un fort aimable homme , d'environ
soixante ans , qui se nommoit M. de
Coltke. Il nous fit l'accueil du monde
le plus gracieux , nous promit tous
les secours dont nous pourrions avoir
besoin , & nous invita à dîner fix que

nous étions ; c'est-à-dire M. de Prépont, M. & Mademoiselle d'Orbigny, nos deux Dominicains & moi.

Cette Isle est une des Antilles de l'Amérique septentrionale ; le terrain en est plat & uni, l'air n'y est pas sain, sur-tout dans les mois de Juin, Juillet & Août ; il y a quantité de rivières, dont une fort large & de très-belles fontaines ; elle est garnie de trois bons Ports ; elle a environ vingt-trois lieues de long sur cinq de large ; elle est d'un très-bon rapport, sur-tout en sucre ; le tabac y vient fort bien aussi ; mais ce dernier y avoit totalement manqué cette année, ce qui me procura la vente du quart du mien que j'avois pris à l'Isle Caraïbe de S. Vincent, & pour lequel j'eus en retour soixante-quinze piastrès de poids. Cette Isle nous appartenoit autrefois ; mais depuis que nous l'avons vendue aux Danois, ils en ont toujours joui jusqu'à présent.

Comme nous étions un jour sur le bord de la mer, nous apperçûmes une petite Isle fort peu éloignée de Sainte-Croix. M. de Prépont nous dit qu'elle se nommoit l'Isle au Sels, vulgairement dite la rivière salée, que nous l'ha-

bitions autrefois, mais que depuis fort longtems elle étoit presque déserte; il nous proposa d'aller nous y promener avec nos fusils pour y chasser, & nous y consentîmes. Le lendemain, nous nous rendîmes dans cette Isle, où pendant deux jours, nous nous donnâmes bien de l'exercice pour ne tuer qu'environ soixante ramiers & trois jeunes cabrits, qui étoient sans doute les restes infortunés du gibier immense que l'on y voyoit, dit-on, autrefois, de façon que le Parc de Versailles n'en contenoit pas autant. Je ne prétens pas railler ici, j'en parle sur la foi du bienheureux Pere Labat, qui vingt-sept ans auparavant, y avoit, avec ses compagnons de voyage, tué dans un seul jour plusieurs vaches & veaux sauvages, sept sangliers, autant de marcaffins, & quantité d'autre gibier de toute espece. Il y a apparence qu'il avoit été plus prévoyant que nous, & qu'il s'étoit pourvu d'une meute de limiers pour faire cette chasse, car quoique ces prétendus sangliers fussent tout au plus des cochons marons, encore falloit-il des chiens pour les déloger des forts qu'ils habitoient

dans cette Isle, impénétrables à tout autre qu'à des bêtes.

Cette Isle, qui a environ onze lieues de long sur trois de large, est toute unie, hors à son extrémité, où il y a trois mornes ou montagnes en pains de sucre, dont les pentes sont fort aisées; il y croît les plus beaux bois du monde, sur-tout des bois rouges ou d'amourettes, & des acajous; il s'y trouve aussi quelques restes des anciennes plantations de cannes, des acomas, des orangers & des citronniers: en un mot, si on vouloit habiter cette Isle, il faudroit faire un défrichement général; mais je crois que ce qui s'y oppose, c'est que le peu d'eau qu'il y a, est très-mauvaise.

Nous ne jugeâmes pas à propos de rester plus longtems dans cette Isle, d'où nous partîmes fort mécontents de notre chasse, très-fatigués des peines que nous nous étions donnés mal à propos, & nous nous en retournâmes à Sainte-Croix.

Notre Brigantin se trouvant entièrement réparé, nous fûmes prendre congé du Gouverneur; & après avoir appareillé & salué le Fort, nous con-

[216]

tinuâmes notre route pour le Cap François, où sans aucun autre accident, nous mouillâmes sur les huit heures du soir, dans le port au baye de cette Isle, le vingt-quatrieme jour, à compter depuis que nous étions sortis de la rade de Marie-Galante.

Fin de la premiere Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Voyages & Avantures du Chevalier D***. premiere Partie*; & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris, ce 28 Août 1767.

ROUSSELET,

VOYAGES

ET

AVANTURES

DU CHEVALIER DE***.

SECONDE PARTIE.



E769

C527v

pts. 1-2



